



DEPARTMENT



RELION



RELION

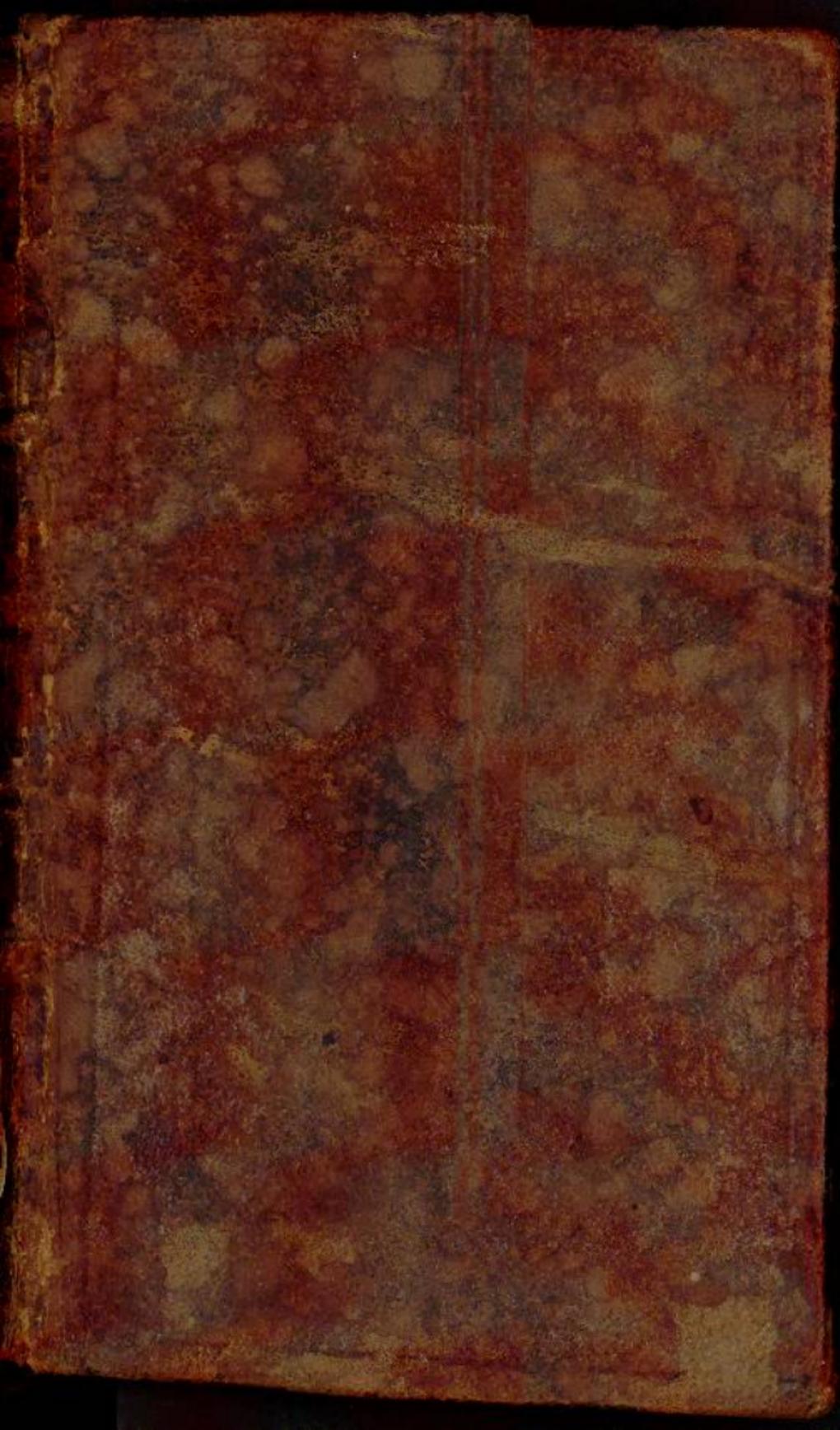


RELION

45382

0000

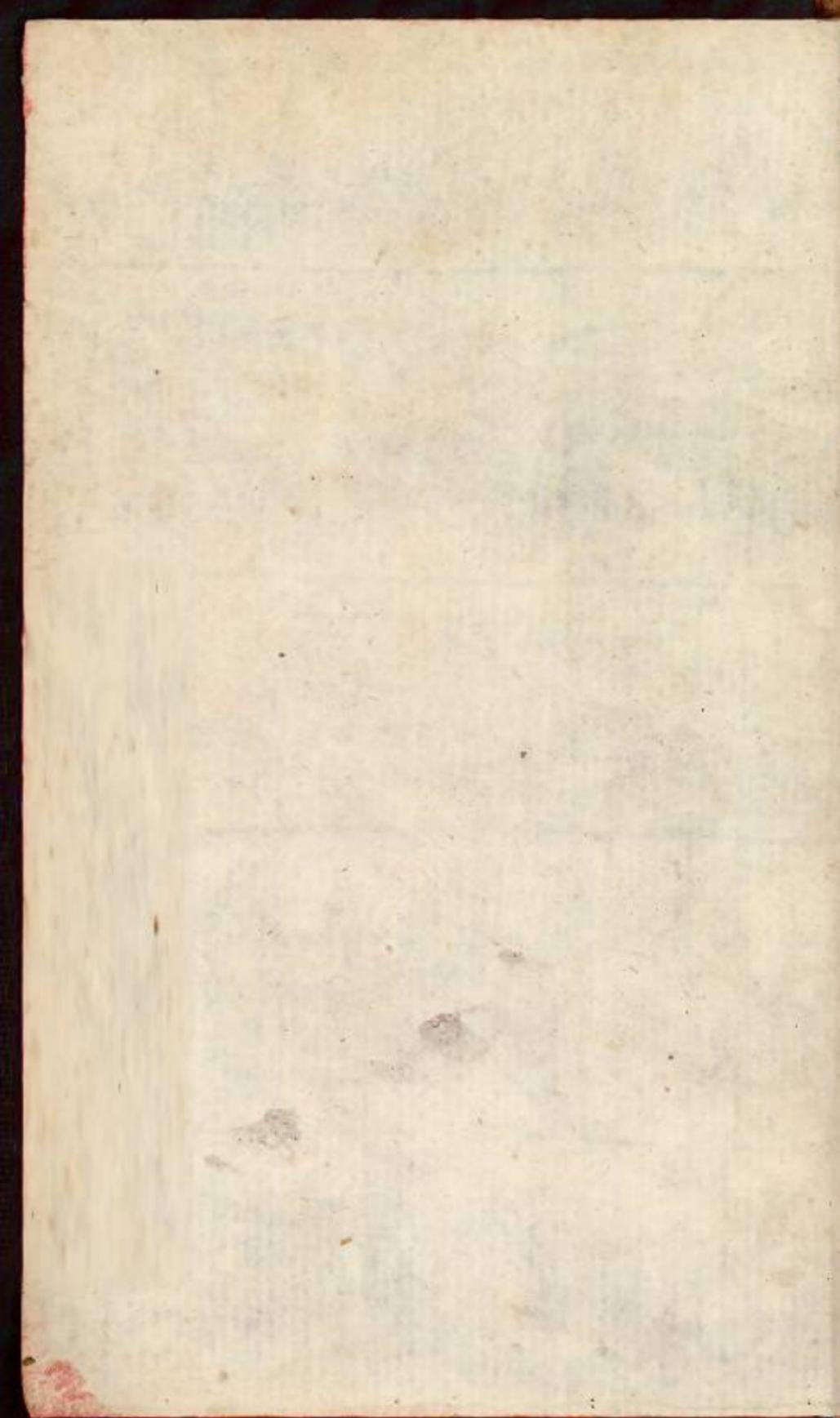




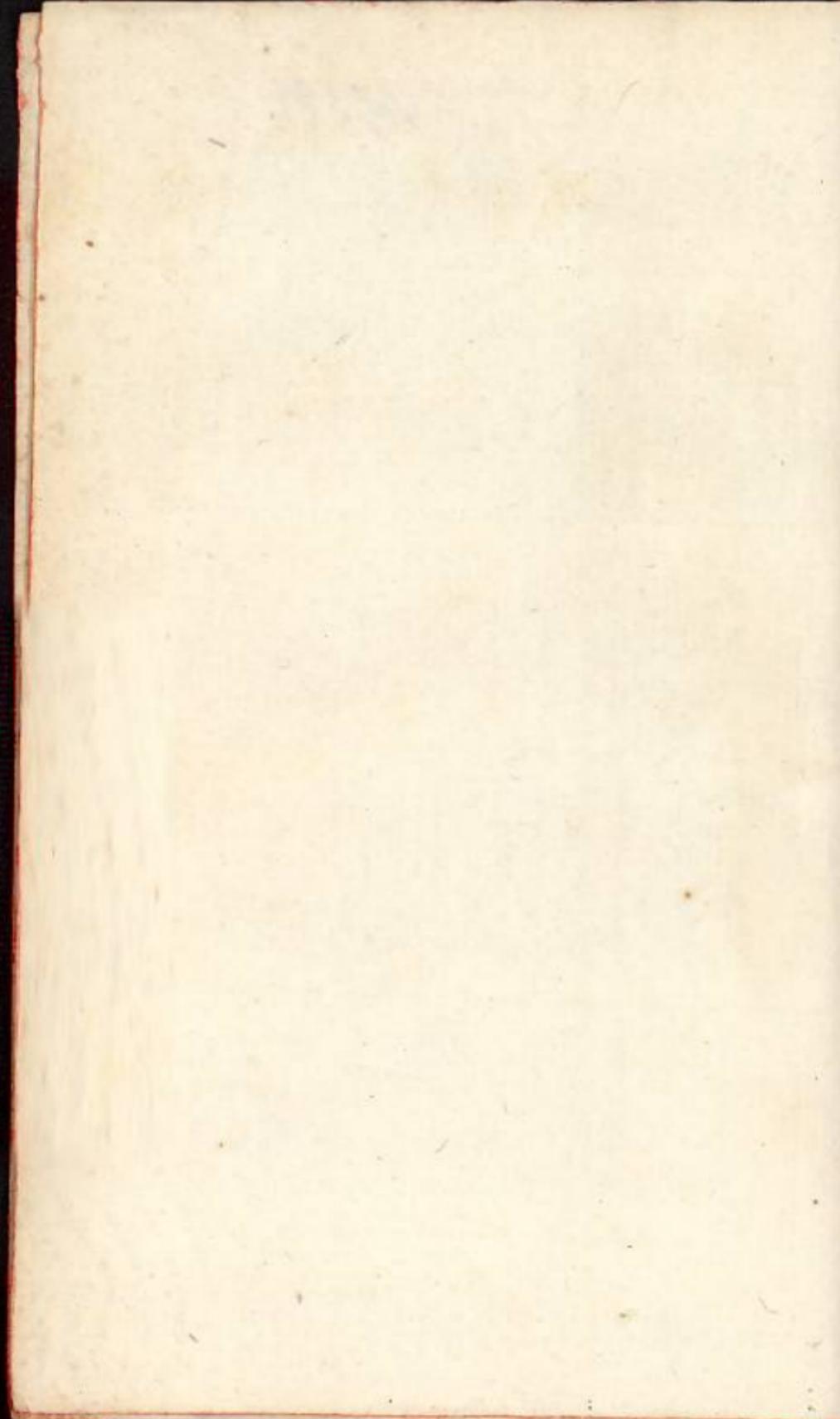








49382



LA DEVOTION

PAR M. DE LA FAYETTE
AVEC UN DISCOURS



Par la Compagnie des Libraires de Paris, 1773

chez M. de la Harpe, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule, par le Bureau de la Librairie.
M. de la Harpe, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule, par le Bureau de la Librairie.
M. de la Harpe, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule, par le Bureau de la Librairie.

Requies

LA DEVOTION

RÉCONCILIÉE

AVEC L'ESPRIT



A MONTAUBAN

Chez TEULIERES Imprimeur

& A PARIS,

Chez CHAUBERT Libraire, Quai des August.

M. D C C L I Y.

Avec approbation & privilège du Roi.

Cet ouvrage est de l'Auteur
des Questions sur l'Incrédulité.



TABLE DES MATIERES.

<i>L'Esprit des Belles lettres,</i>	pag. 6.
<i>L'Esprit des Sciences,</i>	64.
<i>L'Esprit de Gouvernement,</i>	124.
<i>L'Esprit des Affaires,</i>	231.
<i>L'Esprit de Société,</i>	289.

Fautes à corriger.

Pag. 60. lig. II. *ce ouvrages*, lisez *ees ouvrages*. P. 64. l. 10 *des sciences*, lisez *de sciences*. P. 68. l. 3. *ont rapport*, lisez *ont un rapport*. P. 77. not. effacez. *à me*. P. 123. not. l. 1. *ositiones*, lisez *oppositions*. P. 256. l. 2. *un*, lisez *une*. P. 345. l. 2. *rebutter*, lisez *rebuter*. P. 346. App. l. 7. *GISBERT*, lisez *GIBERT*.



LA DEVOTION

RÉCONCILIÉE

AVEC L'ESPRIT.

DE toutes les persécutions que la piété chrétienne éprouve de la part des hommes, la plus dangereuse est le mépris & la dérision. La vertu condamne le monde, & le monde cherche à ravalier la vertu. Si ce projet pouvoit réussir, il n'en faudroit pas davantage pour anéantir la piété; car elle ne seroit plus digne de

2 *La Dévotion réconciliée*

nos vœux & de nos recherches, dès qu'elle auroit cessé de mériter notre estime ; & puisqu'il faut l'acquérir par de pénibles travaux, qui voudroit acheter à ce prix l'opprobre & l'avilissement ?

Les hommes dégradent ce qu'ils méprisent, jusque dans les noms qu'ils lui donnent. La science est pédanterie, pour les partisans de l'ignorance ; la philosophie qui aime le loisir d'une vie solitaire, est misanthropie, pour les personnes livrées sans réserve aux plaisirs, aux affaires, au commerce du monde ; & la piété, pour ses ennemis, n'est que *dévotion*. Qu'entendent-ils par ce terme, & quelle idée se forment-ils des Dévots ? Ils leur reprochent des vices dans le cœur, & des

défauts dans l'esprit. J'abandonne aux Prédicateurs l'examen du premier de ces reproches, & la réfutation des vaines conséquences qu'on tire contre la piété chrétienne, des foibles, vraies ou prétendues, de ceux qui portent le nom de Dévots. Je me renferme dans les défauts de l'esprit; & en adoptant le langage du monde, j'entreprends de venger la *dévotion* de l'injuste mépris de ses censeurs.

L'esprit tient le premier rang parmi les dons de la nature. Il n'en est point dont la possession flatte plus agréablement l'amour propre, ni dont la privation fût plus humiliante pour lui. L'amour propre pouvoit renoncer de bonne foi à toute prétention sur les avantages de

4 *La Dévotion réconciliée*

l'esprit. C'est par une fuite de cette admiration pour l'esprit, dans laquelle il y a sans doute beaucoup d'excès, que les ennemis de la dévotion ont crû la rendre souverainement méprisable, en l'accusant de rétrécir, d'abaisser & d'éteindre même l'esprit. Pour juger de cette accusation, & pour traiter aussi cette matière avec ordre, il faut parcourir successivement les différentes espèces d'esprit. Il n'en est aucune où la dévotion, si l'on écoute nos adversaires, n'ait des torts essentiels. Quand on vaudroit les leur avouer, leur dégoût pour elle en seroit-il mieux fondé ? Il suffit à la dévotion de marquer à l'homme ses devoirs, de le rapprocher de Dieu, de lui frayer le chemin du véritable

bonheur. Avec de telles prérogatives elle peut se passer de toutes les autres. Mais il est difficile de se persuader que des talens émanés de Dieu soient incompatibles avec le plus précieux de tous ses bienfaits. Examinons donc si la dévotion est opposée à l'esprit des belles lettres, à l'esprit des sciences, à l'esprit de gouvernement, à l'esprit des affaires, à l'esprit de société. Justifier la dévotion sur tous ces points, c'est, si je ne me trompe, la réconcilier parfaitement avec l'esprit.



L'ESPRIT
DES BELLES LETTRES.

LES censeurs les plus outrés de la dévotion ne refusent pas apparemment à tous les Dévots des talens naturels pour les belles lettres. Ils ne leur contestent que l'usage & l'application de ces talens. Ils soutiennent que la dévotion, dans un homme qui s'affujétit scrupuleusement à ses loix, amortit le feu du génie, émousse la pointe de l'esprit, enchaîne l'imagination. Et de cet état d'engourdissement, où ils supposent qu'un Dévot se réduit lui-même, ils concluent que les talens qu'il peut avoir pour les

belles lettres, deviennent inutiles.

Est-ce à l'égard de l'éloquence, l'une des principales parties de la littérature, que la dévotion mérite ce reproche? Quelle opposition voyons-nous entre les préceptes de Cicéron & de Quintilien sur l'art oratoire, & les plus austères maximes de l'évangile? Toutes les vertus que ces deux grands maîtres exigent d'un Orateur, la probité, l'amour du bien public, la fermeté, le désintéressement, ne sont-elles pas affermies & perfectionnées par le christianisme? Toutes les règles qu'ils prescrivent pour parvenir au but de l'éloquence, qui est de persuader, ne peuvent-elles pas être connues & mises en pratique par un hom-

8 *La Dévotion Réconciliée*

me qui joint aux sentimens de la piété chrétienne des dispositions naturelles pour l'éloquence ? Rien ne l'oblige dans ses principes, à retrancher de ses discours le style qui attache, les raisonnemens qui convainquent, les mouvemens qui entraînent. Pour ce qui est des sujets sur lesquels l'éloquence peut s'exercer, la dévotion lui laisse ceux que les Orateurs de Rome & d'Athènes ont traités avec plus de succès, la défense de l'état, la protection du bon droit ou de l'innocence, l'éloge des grands hommes ; & à ces sujets profanes, quoique intéressans & légitimes, elle ajoûte les vérités sacrées, qui ouvrent le plus vaste & le plus noble champ au talent de la parole.

C'est ici, dira-t-on, que les maximes de la dévotion contredisent les préceptes de l'éloquence. Car la dévotion, si elle est sincère, ne cherche pas l'estime & les applaudissemens des hommes. Elle craint pour elle-même le poison des louanges, & pour ceux qui l'entendent, le charme séducteur de l'éloquence. Elle ne veut pas pour une chimérique récompense, hasarder le prix inestimable que Dieu prépare à ses travaux, ni substituer un frivole amusement à l'attention sérieuse que ses auditeurs doivent aux vérités chrétiennes. Elle exige d'un Orateur qu'il prêche Jesus-Christ, sans se prêcher lui-même, & qu'il excite par ses discours des gémissimens plutôt que des acclamations.

Si ceux qui parlent ainsi rendent justice à la dévotion, ils ne connoissent guère l'éloquence. Quelle opinion ont-ils de ce sublime talent, lorsqu'ils en bornent tout le fruit à la réputation de l'Orateur, & à l'amusement de son auditoire? Est-ce là ce qu'en ont pensé les Payens eux-mêmes, éclairés par les seules lumières de la raison? Qu'on consulte leurs plus habiles Rhéteurs; &, ce qui est d'un tout autre poids, qu'on jette les yeux sur les chefs-d'œuvres de leurs Orateurs, y trouvera-t-on que l'éloquence consiste à détourner sur celui qui parle l'attention de ceux qui l'écoutent? Qu'est-ce qui paroît occuper Démosthène dans ces immortelles Philippiques dont *la rapide*

simplicité * touchoit plus M. de Fenelon, que *l'art infini & la magnifique éloquence de Cicéron*? Est-ce sa propre gloire? Non: c'est le danger que court sa patrie, l'ambition & les progrès du Roi de Macédoine, la ruine prochaine de la liberté; voilà ce qui l'anime, ce qui le transporte hors de lui-même, & ce qui tire de son cœur, plutôt que de sa bouche, ces véhémentes exhortations qu'il adresse aux Athéniens. Insensible à leurs applaudissemens, il ne leur demande que le salut de l'état, & l'Orateur disparaît pour ne laisser voir que le citoyen. Cicéron, quoiqu'avec moins de force & d'énergie, a connu, comme Démosthène, le

* Lettre à l'Académie Française.

12 *La Dévotion Réconciliée*

véritable usage de l'éloquence. Ils favoient l'un & l'autre que l'art devient suspect, & dès-lors inutile, quand il se montre avec affectation; & qu'il n'est réellement admirable, que lorsqu'il se rapproche tellement de la nature, qu'on peut le confondre avec elle. Ils n'avoient garde d'avilir le talent de la parole, en ne l'employant qu'à satisfaire une vaine curiosité; & ils auroient crû trahir un devoir essentiel de leur ministère, s'ils eussent plus pensé à faire valoir leur esprit que la cause qu'ils soutenoient.

On me répondra qu'en paroissant ainsi renoncer à l'admiration publique, ils ne l'obtenoient que plus sûrement, & qu'ils connoissoient bien la route qui devoit les conduire

au terme qu'ils desiroient. J'en conviens, & j'ajoute que la dévotion inspire des vûes plus saintes à l'Orateur qu'elle fait parler. Mais les motifs supérieurs du christianisme, loin de nuire à son éloquence, lui donnent une perfection qu'elle n'auroit pas. Si dans une cause purement humaine, il faut être vivement pénétré des sentimens qu'on veut communiquer à ses auditeurs; s'il faut s'oublier, & se faire, en quelque sorte, oublier soi-même, pour rappeler tous les esprits à l'objet unique qu'on leur présente, combien cette disposition est-elle plus nécessaire en plaidant la cause de Dieu & celle de son évangile? C'est alors qu'un Orateur doit être touché & convaincu le premier, pour

14 *La Dévotion Réconciliée*

convaincre & pour toucher les hommes. Ses expressions n'en feront que plus intéressantes, lorsqu'elles couleront de source ; ses preuves n'en feront que plus solides, après avoir été long-temps & profondément méditées ; & les figures qu'il emploiera dans ses discours, n'en feront que plus vives ou plus pathétiques, si elles sont des transports de son zèle, & non des jeux de son imagination.

Il reste encore une difficulté. Cet art, m'objectera-t-on, que vous admettez dans l'éloquence est caché, mais il est réel. C'est une imitation de la belle nature, mais le fruit d'un long & pénible travail. Que n'ont pas fait ces deux Orateurs célèbres que vous venez de citer,

pour développer leurs talens ,
ou pour surmonter les obstacles
qu'ils trouvoient en eux-mêmes
à la perfection de l'éloquence ?
Quels efforts pour exceller dans
le geste & dans la prononcia-
tion ! quelle ardeur à prendre
les leçons des meilleurs maîtres
de leur temps , & à étudier les
grands modèles qui les avoient
précédés ! quelle application à
remplir leur esprit de toutes les
connoissances nécessaires à un
Orateur ! quelles sueurs enfin
& quelles veilles dans la com-
position de ces harangues qui
devoient être si décisives pour
leurs cliens ou pour la répu-
blique ! Or la dévotion peut-
elle se résoudre à mettre tant
d'art dans ses discours ? peut-
elle employer tant de moyens
humains, lorsqu'elle attend tout

du Saint Esprit ? Plus le piège qu'on tend aux auditeurs dans les beautés nobles & dans les graces naïves de l'éloquence, est adroit & bien préparé, moins il est conforme aux vûes de la dévotion. Elle ne prétend point fasciner les hommes, ni devoir au secours de l'éloquence le succès de ses prédications. Elle leur expose la vérité, non seulement sans fard, mais sans aucune parure, persuadée que la vérité, surtout celle qui est surnaturelle & révélée, n'a besoin que d'elle-même pour entrer dans les cœurs, & qu'ils seroient indignes de la recevoir, s'ils exigeoient qu'on la leur présentât avec des agrémens qui lui sont étrangers.

Ici nos adverstaires travestissent la dévotion, pour la rendre incompatible

incompatible avec l'éloquence. C'est le fanatisme qu'ils nous dépeignent, au lieu de la vraie piété. Car quel autre nom peut-on donner à ce zèle aveugle & bisarre qui par respect pour le Saint Esprit, rejette, en prêchant l'évangile, tous les moyens naturels ? On cite l'exemple des Apôtres. Mais pour s'interdire, comme eux *les paroles persuasives de la sagesse humaine**, il faut pouvoir, comme eux, soutenir ses discours par *des effets visibles de l'esprit & de la puissance de Dieu*. Le † don

* *Sermo meus & predicatio mea non inpersuasibilibus humana sapientia verbis, sed in ostensione spiritus & virtutis. I. Cor. 2. 4.*

† *Facultatem ille (Paulus) obtinuit orationis facultate multò præstantiorem ac longè potentiorem. Ostendens enim*

des miracles étoit leur éloquence, plus efficace fans doute & plus convaincante que celle des Platons & des Démosthènes; & lorsqu'on aura la première, saint Chrysofome * consent volontiers qu'on renonce à la seconde. Mais au défaut de ces graces privilégiées qui attirèrent à la prédication des Apôtres tant

se se tantum ac tacens demonibus formidabilis erat. S. Chrys. de Sacerdot. Lib. 4. cap. 6.

* *Verumtamen si contigerit nos aliquid posse in signis per nos edendis, sermonis hujus studio non aequè erit nobis invigilandum. Sin ne ullum quidem virtutis illius vestigium in nobis relictum est, ac multi undique assiduè imminet adversarii, superest necessariò ut nos hoc sermone armemus muniamusque simul, ut ne adversariorum telis feriamur, simul ut illos magis feriamus. Ib. cap. 4.*

d'éclat & d'autorité, saint Chrysostome admet l'éloquence dans un Orateur chrétien, non seulement comme permise, mais comme très-salutaire. Et si l'on répond qu'il avoit quelque intérêt à penser ainsi, je l'avouerai, pourvû que l'on m'accorde que son exemple est une preuve sans réplique, qu'on peut allier la plus sublime éloquence avec le zèle le plus pur & la plus haute piété.

Pour mettre dans tout son jour la pensée de ce saint Docteur, & pour remonter jusqu'aux principes de cette matière, distinguons les temps & les circonstances. Le christianisme devoit porter dans son établissement & dans ses progrès, des marques certaines de sa divinité. Aucun secours hu-

main n'entroit dans ce plan, & Dieu jaloux de sa gloire ne vouloit pas donner plus de part à l'éloquence dans la fondation de son église, qu'à la force, au crédit, aux richesses & à la science. Il n'est donc pas surprenant que les Apôtres, dépourvûs de toutes les qualités extérieures que le monde admire, n'eussent pas le talent de la parole. On eût pû attribuer à ce talent le succès de leur ministère, & il falloit qu'une religion combattue par les passions, qu'elle condamnoit, par la superstition, qu'elle venoit détruire, par la sagesse du siècle, qu'elle vouloit confondre, par l'autorité, qui se croyoit intéressée à sa ruine, par la terre & par les enfers, ligüés contre elle, n'opposât

à de si puissantes attaques que les armes les plus foibles selon la nature, & ne triomphât de ses ennemis que par une protection manifeste du ciel. Après cette merveille, ajoûtée à toutes les autres preuves, la religion chrétienne étoit à l'abri des soupçons de l'incrédulité. Les fidèles n'avoient plus rien à desirer pour leur consolation. Dieu, sans supprimer les miracles, les a rendus plus rares dans la suite des siècles. Les moyens humains, exclus dans la naissance de l'église, ont retrouvé leur place dans sa conservation, & sont devenus les instrumens de la providence, qui veille continuellement sur son ouvrage.

La véritable dévotion n'a garde de mépriser des moyens

22 *La Dévotion Réconciliée*

que Dieu approuve , & dont il ordonne l'usage. Elle ne compte plus sur les inspirations qu'avoient les Apôtres , ni sur tous les prodiges qui confirmoient leurs prédications. Elle se dispose à exercer le même ministère par des travaux qui puissent remplacer , quoiqu'avec une extrême disproportion , des graces si éminentes. Elle cultive avec soin ses talens naturels. Elle ne néglige , pour se former à l'éloquence , aucune des ressources que la lecture , les réflexions , le commerce des habiles gens , l'expérience , peuvent lui fournir. Mais ce n'est ni de la nature , ni de l'art , qu'elle fait dépendre le fruit de ses sermons. Elle fait que la voix d'un homme , quelque force ou quelque douceur qu'elle puisse

avoir, ne frappe que les oreilles, & que la voix seule de Dieu se fait entendre au fond des cœurs. *Elle plante, elle arrose*, parce que son devoir est de travailler; mais elle n'espère l'accroissement que de celui qui est assez puissant pour le donner*. C'est ainsi qu'en employant l'éloquence, quoique dédaignée par saint Paul, un Orateur chrétien peut être son imitateur.

Si l'on demande à la dévotion pourquoi ne mettant point sa confiance dans le talent de la parole, elle ne se contente pas d'une simple exposition de la vérité, elle répondra que

* *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus. 1. Cor. 3. 7.*

c'est pour l'intérêt des hommes qu'elle prête à la vérité, des ornemens qui l'embellissent sans la déguiser. Il faut prendre le chemin des sens & de l'imagination, pour arriver jusqu'à leur esprit; & plus les maximes qu'on doit leur enseigner sont opposées à leurs penchans, plus il est nécessaire de captiver leur attention, & de vaincre leur dégoût, par l'innocent attrait de l'éloquence. Je n'en dirai pas davantage sur une question qui a mis aux mains quelques Savans. On jugera sans peine, en lisant leurs différens ouvrages, & surtout les * lettres de M. de Sillery Evêque de Soissons, au Père Lamy Béné-

* Voyez le Livre intitulé *Réflexions sur l'Eloquence.*

dictin, que tout l'avantage dans cette dispute est demeuré aux défenseurs de l'éloquence, & qu'ils n'ont pas moins réuſſi à la maintenir dans les chaires chrétiennes, que Dom Mabilon à conſerver les études dans les cloîtres, où le Réformateur de la Trape avoit entrepris de les proſcrire.

La poëſie eſt une autre partie de la littérature, qui demande plus de génie que l'éloquence, mais qui n'exclut pas le travail. Il y a long-temps qu'on a dit que les Poètes naiſſent, & que les Orateurs ſe forment; ce qui ſignifie que la nature brille plus dans les uns, & que l'art éclate davantage dans les autres, quoique tous les efforts des Orateurs ſuppoſent des diſpoſitions, &

que les talens des Poètes aient besoin d'être cultivés.

Quelle atteinte peut donner la dévotion au génie poétique, & comment peut-elle en empêcher l'exercice ? Est-ce qu'un cœur animé des tendres & nobles sentimens que fait naître la piété, est capable de retarder l'activité de l'esprit, & d'arrêter les élans du génie ? On en peut juger par la poésie lyrique, celle sans difficulté où il faut le plus de verve & d'enthousiasme. L'antiquité profane n'a rien en ce genre qu'elle puisse comparer à la pompe & à la sublimité des pseaumes de David, & des cantiques répandus dans l'Ancien Testament. Rousseau, qui manquoit à la France pour disputer aux Grecs & aux Romains la gloire du

poème lyrique, Rousseau convient lui-même * que s'il a jamais senti quelque étincelle de ce feu qui échauffe les Poètes, c'est en travaillant à ses odes sacrées. Elles surpassent en effet ses autres ouvrages dans le même genre, & après cela il ne faut plus demander si elles sont au dessus des meilleures odes que nous ayons dans notre langue. Quelle harmonie aussi & quelle noblesse dans les chœurs d'Esther & d'Athalie, qui ne sont presque, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que des *centons* de l'Écriture ! Il ne s'agit point d'examiner quels étoient les sentimens de nos Poètes en imitant avec tant de succès les plus beaux endroits des livres

* Voyez la Préface de ses Oeuvres.

saints. Ils n'ont été après tout que des interprètes fort inférieurs, de leur propre aveu, à leurs originaux; & qui peut douter que les Auteurs sacrés dont ils ont emprunté des idées & des expressions si magnifiques, ne fussent remplis du Saint Esprit, qui parloit par leur bouche? Qui oseroit assurer qu'avec le génie de Racine & de Rousseau, sans marquer ici les différences qui les distinguent, & sans pénétrer plus avant dans leurs dispositions personnelles, qui oseroit, dis-je, assurer qu'avec leur génie & toute la dévotion qu'on voudra supposer, on n'eût pû chanter du moins aussi dignement qu'eux les grandeurs & les bienfaits de Dieu?

Si la dévotion a sù s'élever

jusqu'à la hauteur de l'ode, elle pourroit également atteindre la majesté de l'épopée. Regarderoit-on comme un motif qui dût la détourner de cette entreprise le merveilleux nécessaire au poème épique, soit pour exciter l'admiration, soit pour former le nœud de l'action principale, & amener enfin le dénouement ? Ce merveilleux, qui est l'ame de l'épopée, ne peut s'exécuter que par le ministère des Dieux d'Homère & de Virgile, ou par l'opération du vrai Dieu, & l'intervention de tous les êtres dont le Christianisme reconnoît l'existence ou la possibilité. Despréaux dans son Art poétique s'est moqué du scrupule qui bannit de la poésie les noms & les emplois des Divinités

payennes. Mais M. Bossuet *, juge plus compétent sur une question qui doit être décidée par des principes supérieurs aux règles de la poétique, M. Bossuet a pensé autrement, & une dévotion solide & éclairée doit souscrire à la décision de ce savant Prélat, que personne n'accusera d'avoir été insensible aux véritables beautés de la poésie. Un Poète chrétien ne doit donc mettre en œuvre d'autre merveilleux que celui qui peut se concilier avec les dogmes de sa religion. Si cet assujétissement est contraire à la nature de l'épopée, s'il referme dans des bornes trop étroites le génie du Poète, s'il

* Voyez le *Traité des Etudes* de M. Rollin, T. I. de la Poésie, ch. 1. art. 4.

lui défend enfin toutes les fictions dont il pourroit embellir son poëme , c'est ce qu'on peut voir approfondi dans une excellente dissertation que l'Académie de Montauban a fait imprimer parmi les pièces de son Recueil de l'année 1750. M. de Grandval , auteur de cette dissertation , démontre avec évidence que l'usage des machines dans les poëmes dont les Héros sont chrétiens , est conforme à la doctrine du Christianisme , & que la perfection de l'épopée peut se trouver dans des ouvrages de cette espèce , où Dieu paroît dans tout l'éclat de sa gloire & de sa puissance , où les génies propices ou malfaisans sont introduits , où les êtres moraux sont personnifiés , & où l'on fait mou-

voir tous les ressorts qui ébranlent l'imagination sans révolter la raison. Dans ce système la dévotion n'est pas un obstacle à la composition d'un poëme épique. Elle peut traiter des sujets tels qu'ils sont indiqués dans cette dissertation, Clovis, les Croisades, la Pucelle d'Orléans ; & pour en faire des poëmes comparables à l'Illiade & à l'Énéide, il ne lui faut que les talens d'Homère & de Virgile.

Que dirons-nous du poëme dramatique, qui tient un rang si distingué parmi les productions de l'esprit ? Faudra-t-il aussi le réconcilier avec la dévotion ? Et pour ne pas enlever à un Auteur chrétien l'avantage de pouvoir exceller dans la tragédie ou dans la comédie,

révoquera-t-on tous les anathèmes prononcés contre le théâtre ? Non ; ces anathèmes subsisteront toujours. Les vrais Chrétiens ne cesseront de les respecter , & la morale de l'Évangile réclamera éternellement contre la possession dont le théâtre cherche à se prévaloir. Mais si la dévotion déteste les abus des assemblées & des représentations théatrales , elle n'a pas la même horreur pour le poëme dramatique , qui peut être , à le considérer en lui-même , de quelque utilité pour les mœurs.

Ce que la tragédie a de plus essentiel , c'est d'exciter la terreur & la pitié. Ces deux sentimens n'ont rien de vicieux. Ils sont même louables lorsqu'un Auteur tragique a soin de n'in-

téresser les esprits qu'en faveur de la vertu, & de les effrayer par le châtiment du crime. Mais il faut que l'amour ne paroisse pas dans son poëme, & que l'ambition & la vengeance n'y soient pas représentées comme les passions des grandes ames. Nos plus fameux Poëtes, & Corneille lui-même ont échoué contre le premier de ces deux écueils, & s'ils ont donné lieu aux Prédicateurs de l'Évangile de s'élever avec plus de force contre un théâtre où des maximes si funestes étoient débitées, & où l'on offroit aux yeux des peintures si dangereuses, ils se sont écartés en même temps de l'exemple des Grecs, qui ont fait d'admirables tragédies, sans y mêler de l'amour. Il est certain néanmoins qu'à n'envifager que le

but de la tragédie , l'amour exempt des foibleſſes que Racine s'est trop plû à décrire, pourroit y entrer quelquefois. Mais c'est ici véritablement que la dévotion n'est pas d'accord avec les règles du poëme dramatique. Elles admettent l'amour, lorsqu'il peut produire les effets qu'on attend de la tragédie, je veux dire, la terreur & la pitié. La dévotion, dont la première règle est de mettre les mœurs en sûreté, retranche absolument l'amour des pièces dramatiques, quand même il ne seroit ni fade ni doucereux.

Il n'en est pas de cette passion comme de toutes les autres qui peuvent être guéries par un tableau fidèle des fureurs qui les accompagnent, & des maux

36 *La Dévotion Réconciliée*

dont elles sont suivies. Ainsi la saine morale permet d'introduire sur la scène des personnages orgueilleux, perfides, cruels, pourvû qu'ils soient d'abord représentés avec des traits qui les fassent haïr, que cette haine, soutenue jusqu'à la fin de l'action, serve toujours de correctif aux maximes perverses qu'on est obligé de mettre dans leur bouche pour conserver leur caractère, qu'on y joigne encore un correctif plus puissant dans le contraste des personnes vertueuses qui attirent seules tous les vœux & toute l'admiration, & que la catastrophe, favorable à l'innocence, malheureuse pour le vice, console enfin les esprits des inquiétudes qu'ils ont eues sur le sort de l'une, & de l'indignation qu'ils avoient con-

çûe contre l'autre. Mais il y auroit trop de péril à peindre l'amour, même avec toutes ces précautions. En vain attacherait-on à sa suite les remords, la rage & le désespoir. Cette image, quelque affreuse qu'elle pût être, ferviroit moins à inspirer de l'horreur pour cette passion, qu'à montrer son empire sur le cœur humain. Qu'on ne dise pas qu'au moins l'amour dont l'objet est légitime, peut trouver place dans une tragédie; tout ce qui est capable d'allumer dans l'ame un feu dont les semences naissent avec elle, & dont les progrès peuvent être si rapides, est directement opposé à l'esprit du Christianisme. La raison seule le réproûve; & si Platon vouloit interdire dans sa république

la lecture des poëmes d'Homère, pense-t-on qu'il y eût toléré, je ne dis pas les tragédies d'Eurypide, mais celles de Racine, beaucoup plus tendres & plus passionnées que les tragédies du Poëte grec ?

Tous les sujets où il entre de l'amour, sont donc perdus pour le poëme dramatique réformé par la dévotion. Cette perte est-elle irréparable, & ne reste-t-il pas assez d'autres sujets où un Auteur tragique peut déployer toutes les richesses de son génie ? Je l'ai déjà dit : l'amour s'est montré rarement dans les tragédies grecques. Les Athéniens, ce peuple si savant & si poli, pouvoient être remués par d'autres ressorts que par ceux de cette passion, & les Poëtes qu'ils

honoroiert de leurs applaudifsemens, favoiert les intéreffert fans ces transports & fans cette langueur qui ont fait du théâtre françois une école si pernicioufe. Racine, le plus coupable fur ce point de nos tragiques, puisqu'il est le plus séduisant, a été plus persuadé qu'aucun d'eux que la tragédie n'a pas besoin de l'amour. Il l'a prouvé lui-même admirablement, & les deux pièces qui ont terminé sa carrière dramatique, plus sublimes que ses autres ouvrages, en font-elles moins touchantes parce que l'amour n'y est pas seulement nommé ? La dévotion la plus rigide avouera fans peine des tragédies telles qu'Esther & Athalie. Elle approuvera de même toutes celles dont les sujets tirés de l'histoire sainte

ou ecclésiastique, seront aussi parfaitement exécutés; & si elle ne donne pas les mêmes louanges aux poèmes dramatiques où la religion n'a pas autant de part, elle se contentera que la morale en soit pure; la peinture modeste, & l'événement, qui en fait la matière, instructif, quoique puisé dans des sources moins sacrées.

Il seroit sans doute plus difficile de faire descendre la dévotion jusqu'à l'enjouement & aux plaisanteries du comique. Commençons par écarter avec indignation toutes les comédies fatyriques, licentieuses, impies, fléaux de la société; & disons ensuite que les comédies les plus innocentes, foibles remèdes contre les vices, ne peuvent corriger que les ridicules,
espèce

espèce d'imperfections dont le monde est plus choqué que des défauts réels, mais que la raison pardonne aisément. Quand il faudroit convenir que le badinage du poëme comique s'accorde mal avec le sérieux de la religion chrétienne, cet aveu feroit-il beaucoup de tort à la cause que nous soutenons ? & la dévotion feroit-elle l'ennemie de l'esprit, pour abandonner la comédie, après s'être réservé tant d'autres parties plus considérables de la littérature ? Après tout, si un pareil ouvrage, sans alarmer la vertu, sans blesser les plus exactes bienséances, fait rire les honnêtes gens, la dévotion n'est pas assez farouche pour le condamner. Elle en sent, elle en goûte la finesse & les agrémens.

42 *La Dévotion Réconciliée*

Et dans le comique , comme dans tous les genres , ce ne sont pas les talens de l'esprit qui lui déplaisent , ce sont les défords & les égaremens de l'esprit.

Ce principe général nous dispense d'un plus long détail sur la poésie. Nous ne pourrions que le répéter à l'égard de l'épigramme , de l'épique , de la fable , de l'épigramme , dont la dévotion adopte les beautés, & dont elle ne rejette que les abus.

La satire , qui a rendu si célèbre le nom de quelques Poètes , mérite cependant un examen particulier. De quel œil la dévotion peut-elle regarder ce genre de poésie ? Il n'est pas question de la satire qui noircit les mœurs & attaque la probité des personnes.

Nous l'avons déjà réprouvée en parlant de la comédie, & l'on ne s'attend pas que la dévotion tolère des ouvrages que les loix civiles condamnent, & que les Magistrats punissent. Ceux qui ont entrepris, à l'exemple de Boileau, la défense de la satyre, n'ont voulu justifier que celle qui se borne à critiquer des ouvrages & des auteurs. Elle est effectivement moins criminelle & moins odieuse que la satyre personnelle, & il y a eu souvent de l'injustice à confondre l'une avec l'autre pour trouver le moyen de perdre ou de réduire au silence des censeurs importuns. La société, intéressée à la réputation des citoyens considérés comme tels, n'a pas le même intérêt à la réputa-

tion littéraire des auteurs. Elle peut au contraire se réjouir de voir le goût se perfectionner par le discernement des bons & des mauvais écrits. La fadyre, telle que Despréaux l'a mise en usage, n'est donc pas condamnable au tribunal des puissances séculières. Mais est-elle innocente au tribunal de la conscience, & selon les principes de la morale chrétienne? M. Arnauld * l'a soutenu, & Boileau s'est glorifié de son suffrage. Mais ce fameux Docteur écrivoit lui-même avec trop d'acreté, pour désapprouver le style mordant & caustique, &

* Voyez la Lettre de M. Arnauld à M. Perrault, imprimée dans les éditions de Boileau commenté par M. Brossette.

son autorité ne nous persuadera pas que l'amertume du poëme satyrique soit conforme à l'esprit de l'Évangile. Toute satyre, quelque mitigée qu'elle soit, nomme ceux qu'elle attaque, ou les désigne par des traits qui ne permettent pas de les méconnoître. Elle veut les couvrir de confusion, en les immolant à la risée publique. Ces deux caractères sont essentiels à la satyre, & conviennent en effet aux ouvrages de Boileau. Des railleries piquantes, qui laissent dans le cœur d'un Écrivain outragé la douleur, le ressentiment, & quelquefois le désespoir, s'accordent-elles avec la charité chrétienne? Notre religion nous apprend-elle à parler un langage insultant & moqueur? &

46 *La Dévotion Réconciliée*

s'il est des cas extrêmement rares où elle l'autorise, est-ce pour un intérêt aussi léger, dans les vûes du Christianisme, que celui de la littérature ? Il vaudroit mieux sans doute laisser triompher le mauvais goût, que de s'opposer à ses progrès par des satyres qui excitent les haines les plus violentes. C'est ainsi que pense la véritable dévotion, quoiqu'elle approuve d'ailleurs une critique sage & judicieuse qui fait menager, en censurant les écrits, la délicatesse des Écrivains. La malignité se rira de ces menagemens qui lui paroîtront superflus. Le libertinage & l'impiété se plaindront encore de la gêne où l'on tient l'imagination des Poètes, en bannissant de la poésie tout ce qui peut donner la moindre

atteinte aux bonnes mœurs ou à la religion. Mais la dévotion ne rougit pas de mériter de pareils reproches ; & en assurant les droits de la vertu & le repos de la société, elle ne craint pas qu'on l'accuse d'anéantir la poésie.

La littérature a d'autres parties avec lesquelles la dévotion n'est pas moins d'accord qu'avec l'éloquence & la poésie. Telle est la grammaire, dont nous ne parlerons que par rapport à l'étude des langues, étude si négligée durant plusieurs siècles, mais que la renaissance des lettres dans le quinzième a rendu si commune jusqu'à nous. Si cette étude, dont il est hors de propos d'expliquer ici les avantages, paroît s'être ralentie depuis quelque temps, du

moins à l'égard des langues savantes, s'il est à craindre que dans la suite elle ne se ralentisse de plus en plus, & qu'enfin elle ne tombe entièrement, ce n'est pas sans doute à la dévotion qu'il faut imputer cette décadence. C'est plutôt à un goût moderne aussi opposé à la dévotion qu'à la bonne littérature. Ce goût porte sur deux objets qui paroissent contradictoires, mais que dans notre siècle on a trouvé le secret de réunir; le frivole, qu'on aime avec trop d'excès, pour dévorer l'ennui de l'étude des langues; & une philosophie sophistique qui donne du mépris pour la science des mots, quoiqu'elle prépare à celle des choses, & pour la connoissance de ce qu'on a écrit & pensé dans
les

les siècles les plus illustres & parmi les nations les plus éclairées. La dévotion, également éloignée de ces deux abus, est capable de soutenir le travail le plus épineux, lorsqu'il peut être utile à la religion. Elle ne dédaigne pas de recueillir les pensées & de lire les écrits des anciens. De là sont nées ces immenses recherches sur l'Écriture sainte. Il falloit, pour en développer la chronologie, la géographie, l'histoire, & en plusieurs endroits l'intelligence grammaticale, recourir aux sources, consulter même les monumens de l'antiquité profane les plus voisins des temps où les livres sacrés ont été composés. Eût-on pû le faire sans l'étude des langues ? & la dévotion, qui a tant de zèle

& de respect pour les divines Écritures, qui n'ignore pas combien il importe à la religion d'en approfondir & d'en fixer le sens, peut-elle s'opposer à une étude d'autant plus nécessaire dans l'Église, que l'hérésie en a plus abusé ? Il falloit aussi, pour s'assurer de l'ancienneté des dogmes catholiques, en suivre la trace dans l'orient & dans l'occident depuis les Apôtres jusqu'à nos jours. C'est à quoi l'on a réussi par l'étude des langues, qui nous a mis en état de confondre par la voie de la discussion ceux qui ne pouvoient croire, sur la foi de l'Église, que sa doctrine fût la même aujourd'hui qu'elle avoit été dans tous les temps. La dévotion applaudit à des travaux dont la religion profite, &

loin qu'on puisse la soupçonner d'éloignement pour l'érudition, l'usage qu'elle est obligée d'en faire, est peut-être la ressource la plus assurée contre la barbarie où l'ignorance des langues mortes pourroit nous replonger.

L'histoire appartient encore aux belles lettres. Je ne m'arrêterai pas à prouver que le genre historique convient parfaitement à la dévotion. La chose parle, & il n'est pas moins clair que s'il faut un talent particulier pour écrire l'histoire, la dévotion ne lui cause aucun préjudice. Une qualité plus essentielle à un Historien que tous les talens, est la fidélité, vertu rare, & qui bien entendue n'exclut pas seulement l'imposture & la four-

berie, mais la prévention, de quelque espèce qu'elle soit, la basse adulation, l'aigreur envenimée, la négligence à s'instruire des faits, la précipitation dans les jugemens. Si un Historien peut se préserver de tous ces défauts, c'est par les principes de la piété. Elle le met au dessus de tous les motifs qui pourroient affoiblir en lui l'amour de la vérité. Sans espérance, comme sans crainte, il ne fait point prodiguer ses louanges à des personnes ou à des actions qui ne les méritent pas. Sans partialité, il rend une égale justice à tous ceux dont il fait mention. Sans ostentation, il préfère un récit simple, mais vrai, à une narration plus vive & plus intéressante, mais fausse ou même douteuse. Sans amer-

tume, il ne dissimule pas les vices & les crimes publics, mais il n'en parle que lorsque la nécessité l'exige, & il n'ajoute ni conjectures hardies, ni réflexions malignes, ni déclamations emportées, à ce que racontent des Auteurs contemporains & dignes de foi. Quelle histoire plus sincère & plus véritable que celle qui est écrite dans des vûes si pures & avec des dispositions si chrétiennes!

On dira sans doute que la dévotion fait commettre des fautes très-importantes contre l'exactitude & la fidélité de l'histoire. La dévotion est crédule, & adopte sans beaucoup d'examen les faits miraculeux. Son attachement pour l'Église catholique, grossit à ses yeux le mérite & les vertus de tous

ceux qui l'ont défendue ; & sa haine pour l'hérésie ne lui laisse appercevoir que des défauts, sans aucune qualité estimable, dans les hérétiques & dans leurs adhérens. Trompée la première, elle travaille à séduire ses lecteurs, & se flatte de rendre un service à Dieu, en perpétuant dans la postérité les erreurs dont elle est préoccupée.

Nier ces erreurs, ou s'opiniâtrer à les soutenir, ce seroit mériter le reproche qu'on fait à la dévotion. Il n'est que trop vrai qu'un zèle dépourvû de science ou de jugement, mêlé des imperfections que la piété ne détruit pas toujours, a rempli plusieurs de nos histoires de fables absurdes, d'imputations hasardées, d'éloges faux ou exagérés. Mais les Écrivains

qui sont tombés dans ces défauts, n'ont pas moins péché contre les loix de la dévotion que contre celles de l'histoire.

La vraie piété, pleine de respect pour les miracles, ne les raconte qu'après s'en être assurée par d'exactes recherches, de crainte que le mélange des prodiges faux ou incertains ne fasse douter des véritables. Elle garde un juste milieu entre la crédulité outrée & la critique téméraire, ne voulant point éblouir des lecteurs ignorans par un merveilleux où la vrai-semblance & la vérité manquent, ni s'attirer l'estime des prétendus esprits forts par sa hardiesse à révoquer en doute les miracles les mieux attestés.

Nos Historiens auroient la même équité dans les portraits

qu'ils tracent des ennemis & des défenseurs de l'Église, si la véritable piété conduisoit toujours leur pinceau. Ils comprendroient alors qu'une partialité manifeste blesse la justice, contredit la vérité, nuit à leur cause auprès des lecteurs judicieux. Il faut savoir avouer les torts de ceux qui ont servi l'Église. Il faut aussi reconnoître les vertus morales & les talens distingués de ceux qui ont eu le malheur de la combattre; non qu'un Historien, pour acquérir la confiance du public, doive affecter une coupable neutralité entre l'Église & les sectes schismatiques, entre l'erreur & la foi. Qu'il déclare d'abord sa créance; il y est obligé. Mais qu'après cette déclaration précise sur le dogme,

il tienne , en parlant des personnes , la balance si droite , que la vérité seule la fasse pencher , & jamais l'intérêt de son parti. Malgré cette modération il n'évitera pas la censure des lecteurs prévenus , qui ne pourront lui pardonner ni son aversion pour leur doctrine , ni la sincérité avec laquelle il en aura peint les inventeurs & les principaux partisans. Il déplaira peut-être par le même côté à des Catholiques vainement scrupuleux , qui ne connoissent ni les loix de l'histoire , ni les véritables intérêts de la religion. Les suffrages qu'il obtiendra le dédommageront d'une approbation qu'il n'eût pû mériter qu'aux dépens de la foi qu'il professe comme catholique , ou de l'intégrité qu'on lui demande

comme historien. Il aura du moins pour lui le témoignage de sa conscience, supérieur à tous les jugemens des hommes, & la satisfaction de n'avoir employé que la vérité en faveur d'une religion implacable ennemie du mensonge.

Il ne faut pas quitter le genre historique sans dire un mot des romans, qui racontent comme l'histoire, mais qui ne racontent que des fictions. Le seul défaut de vérité dans les faits ne rendroit pas ces ouvrages odieux à la dévotion. Rien de plus innocent que de supposer, pour l'instruction des hommes, des personnages qui n'ont jamais existé, ou de prêter, dans la même vûe, des aventures imaginaires à des personnages réels. Je ne dirai pas, comme

quelques-uns l'ont crû , que Moïse a donné un exemple de ce genre d'instruction dans le livre de Job , dont il n'a inventé le nom & décrit les souffrances que pour consoler les Israélites errans dans le désert. C'est une opinion condamnable par sa témérité , & manifestement contraire à différens textes de l'Écriture. Mais l'on fait d'ailleurs que les fictions & les paraboles étoient familières aux Orientaux , qu'elles étoient surtout en usage chez le peuple Juif , & c'est sans doute une des raisons qui engagea Jesus-Christ à se servir de cette voie pour enseigner ses plus importantes vérités. Les exemples instruisent mieux que les préceptes ; & comme l'histoire ne fournit pas toujours les modèles qu'on

voudroit représenter, il est permis, il est même très-utile de faire des portraits d'imagination lorsqu'on ne peut pas peindre d'après nature.

Des fictions qui ne peuvent tromper personne, sont exemptes de mensonge, & ce n'est pas aussi le reproche que la dévotion fait aux romans. Elle censure dans ce ouvrages des vices plus réels & plus pernicious. Elle ne peut souffrir qu'on s'attache à des lectures qui n'apprennent rien de solide, & qui ne servent qu'à inspirer de criminelles passions, ou à remplir dans une vie oisive les vuides que laissent les plaisirs. L'amour est pour elle un objet d'horreur dans la tragédie; elle n'a garde de l'approuver dans les romans, qui sans avoir les

beautés de quelques-uns des poëmes tragiques où regne la tendresse, font encore plus dangereux pour les mœurs.

Mais en proscrivant les romans, la dévotion fait-elle quelque tort à la république des lettres? Elle lui rendroit au contraire un service essentiel, si elle avoit assez de pouvoir sur les hommes pour les défabuser de ces méprisables ouvrages. Le bon goût y gagneroit autant que la pureté des mœurs. Les vrais amateurs des lettres verroient avec plaisir tomber de frivoles productions qui ne supposent dans leurs auteurs ni génie ni savoir, & qui tiennent lieu, pour plusieurs de ceux qui les lisent, de lectures plus intéressantes. On fait le jugement sévère que Boileau, par les seuls principes de la criti-

62 *La Dévotion Réconciliée*

que, a porté sur les romans. Ceux qui de nos jours inondent le public, ne ressemblent pas, à la vérité, aux romans décriés par cet illustre Poëte ; mais pour être moins insipides & moins ridicules, ils n'en sont pas plus propres à former l'esprit & le cœur.

C'est une tache pour la littérature françoise que ce nombre prodigieux de romans dont l'uniformité, pour ne point parler des autres défauts, n'a pû encore dégoûter notre nation. Rien ne prouve mieux combien on est éloigné de cette force & de cette délicatesse de raison dont on se pique aujourd'hui. Tandis qu'on méprise la dévotion comme incompatible avec l'esprit des belles lettres, on avilit la littérature par une folle passion pour des ouvrages

que condamne la dévotion. Il seroit aisé de montrer que plus on fait gloire de la mépriser par systême, plus on s'écarte des vrais principes de la littérature. C'est au moins ce que l'expérience vérifie parmi nous. Cette philosophie moderne, bien différente du Cartésianisme, déjà trop vieux, & d'ailleurs trop chrétien pour elle, cette même philosophie qui raisonne avec tant de liberté sur les choses les plus sacrées, ne respecte pas davantage les précieux monumens de l'antiquité profane. Elle ne traite guères mieux la pluspart des Écrivains célèbres qui nous ont immédiatement précédés, & notre siècle, qui se croit si éclairé, marche d'un pas égal vers l'ignorance & vers l'irréligion.



*L'ESPRIT**DES SCIENCES.*

L'OBJET des sciences est de découvrir la vérité par la voie du raisonnement. Mais comme il y a plusieurs ordres de vérités, toutes les sciences ne se ressemblent pas. Les mathématiques, qui par la certitude & la clarté de leurs démonstrations ont retenu le nom générique des *sciences**, considèrent la grandeur, soit sous les signes généraux de l'algèbre, soit dans les nombres que l'arithmétique calcule, soit dans

* Le verbe grec qui est la racine du nom *mathématique*, signifie *apprendre*.
les

les trois dimensions de l'étendue que mesure la géométrie. La logique, qui dirige les opérations de l'esprit, nous apprend à mettre de la précision & de la netteté dans nos idées, à les comparer ensemble, à tirer de nos principes des conséquences justes, à remonter par une méthode exacte jusqu'aux premières connoissances, ou à descendre aux plus éloignées. La métaphysique, uniquement occupée des êtres intellectuels, approfondit, autant que la raison peut le permettre, la nature de Dieu & celle des esprits. La physique, moins abstraite, étudie les propriétés de la matière, examine la situation des corps célestes & les mouvemens des planètes, explique les causes des effets qu'elle observe dans

l'univers. La morale distingue par des règles invariables les bonnes des mauvaises actions. Enfin la théologie, éclairée par la révélation, sépare le dogme catholique des erreurs proscrites & des opinions permises.

Toutes ces sciences, quoique différentes les unes des autres, conviennent en trois choses qui paroissent incompatibles avec la dévotion. Elles occupent un temps que des œuvres saintes & de pieux exercices rempliroient plus utilement pour le salut. Elles absorbent toute l'attention de l'esprit, & dessèchent le cœur; double obstacle à la prière & à la méditation des vérités chrétiennes. Elles servent de pâture à l'orgueil & à la vanité.

Il est vrai que la dévotion

compte parmi les principaux devoirs le bon usage du temps, & que ses momens les plus précieux sont ceux qu'elle emploie directement au culte de Dieu & au service du prochain. Mais peut-elle regarder comme perdu un temps consacré à l'étude des sciences ? Cette étude est quelquefois un devoir pour elle, & c'est au moins de tous les délassemens qu'il est permis de mêler à des occupations indispensables, le plus légitime & le plus conforme à l'esprit de la dévotion.

Il y a des conditions dans le monde qui obligent ceux qui les ont embrassées de s'appliquer aux sciences même naturelles, soit pour les enseigner, soit pour rendre à la société les services qu'elle attend d'eux.

Dès-lors la physique & les mathématiques, celles de toutes les sciences qui ont rapport plus éloigné à la religion, peuvent être étudiées par un principe de piété, & les momens qu'on y emploie, sanctifiés par des vûes chrétiennes. Indépendamment de cette obligation, qui peut blâmer, dans les règles du Christianisme, des hommes libres de tout autre engagement, & qu'un goût & des talens particuliers ont déterminés à l'étude de quelque-une de ces sciences ? Ils ont suivi un penchant qu'ils ont été en droit de regarder comme une marque de la vocation du ciel, avec d'autant plus de fondement, qu'aucune raison ne les détournoit d'un travail innocent en lui-même, & qui pouvoit de-

venir utile. S'ils ont fû joindre à cette étude une piété solide, s'il ont fidèlement rempli tous les devoirs de la religion, croit-on qu'ils puissent se reprocher le temps qu'ils ont donné aux sciences ? On n'a pas besoin de ces détours à l'égard de la théologie. C'est une science trop sacrée, pour qu'elle soit étrangère à la dévotion. Méditer les divines Écritures, lire les décrets des Conciles, consulter les ouvrages des Pères, & puiser dans des sources si respectables la connoissance des vérités révélées, ce n'est pas assurément dérober à la piété un temps qu'elle pourroit mieux employer. Ceux surtout dont il est écrit que * *leurs lèvres sont*

* *Labia Sacerdotis custodient scien-*

dépositaires de la science, s'acquittent par cette étude d'une obligation essentielle de leur état; & ils auroient de bien fausses idées de la dévotion, s'ils pensoient qu'elle pût leur prescrire un autre usage de leur temps plus méritoire pour l'éternité.

Cessons de considérer l'étude des sciences comme un devoir. La dévotion regretteroit-elle le temps que cette étude emporte, quand ce ne seroit qu'une diversion aux travaux extérieurs ou aux soins tumultueux de certains états? La dévotion ne condamne pas les délassemens. Elle les ordonne même, pour reprendre ensuite avec plus de zèle & d'activité des occupa-

tiam, & legem requirent ex ore ejus.
Malach. 2. 7.

tions qui deviendroient insoutenables, si elles n'étoient jamais interrompues. Elle auroit de l'indulgence pour de simples amusemens, renfermés néanmoins dans les bornes de la raison & de la vertu. Combien plus doit-elle approuver des études également instructives & agréables, qui remplissent les intervalles des affaires & des devoirs. L'amour déréglé des plaisirs & les intrigues de l'ambition laissent ordinairement peu de loisir, comme peu de goût, pour les sciences. Mais il n'en est pas ainsi de la dévotion sagement avare de son temps & affranchie de l'esclavage des passions. Une vie sérieuse & une application continuelle lui menagent au milieu des embarras de sa profession

& des exercices du Christianisme un temps assez long pour orner & pour enrichir son esprit.

Tout ce qu'on peut conclurre de cette première remarque, c'est qu'il y a des personnes à qui la dévotion ne permet pas de s'adonner uniquement & de se livrer sans réserve aux sciences naturelles. Un Prêtre qui passeroit sa vie à résoudre des problèmes d'algèbre & de géométrie, à faire & à expliquer des expériences de physique, seroit sans doute inexcusable. Son état l'appelle à des études plus intéressantes & à de plus saintes occupations. Il leur doit la principale partie de son tems, & si les heures qui lui restent sont employées à d'autres travaux, il est encore de la bien-
séance

féance qu'il ne cherche pas à se distinguer par des connoissances qu'on n'attend pas d'un homme de son caractère. On en peut dire autant d'un Magistrat, d'un Général d'armée, d'un Ministre, qui se rendroient aussi méprisables qu'inutiles, s'ils consumoient tout leur temps en recherches étrangères à leur destination. Ce n'est donc pas une petiteffe à la dévotion d'interdire quelquefois un attachement démesuré pour les sciences humaines. C'est sagesse, c'est amour de l'ordre : la raison l'interdit dans les mêmes circonstances, & tout ce qui est particulier à la dévotion, c'est d'en faire avec justice une plus sévère défense aux personnes engagées par état à l'étude des vérités célestes.

74 *La Dévotion Réconciliée*

La seconde observation n'est pas plus décisive. Les sciences, dit-on, par leur sècheresse, ôtent à la piété ses sentimens les plus tendres & les plus affectueux. Elles rendent ceux qui les cultivent, distraits sur toute autre matière, & par conséquent incapables de donner aux exercices du Christianisme l'attention qu'ils méritent.

Si ce dégoût pour la prière & pour la méditation des vérités chrétiennes étoit un effet naturel de l'étude des sciences, si même il en étoit inséparable, la dévotion, je l'avoue, seroit leur ennemie. Mais ne rejetons pas sur les sciences le défaut de quelques Savans. S'ils tirent de leurs lectures & de leurs réflexions le fruit qu'elles doivent produire, elles leur ap-

prendront la foiblesse de l'esprit humain , la vaste capacité du cœur & cependant son indigence , le néant de tous les êtres créés , le besoin continuel de recourir à un être suprême qui seul peut dissiper nos ténèbres , soulager nos besoins , & fixer nos desirs. De telles pensées , que l'étude des sciences présente sans cesse , sont-elles opposées aux sentimens de la plus vive & de la plus ardente piété ? Est-ce la faute des sciences , si les Savans ne sont pas aussi touchés de ces pensées qu'ils devroient l'être , & si plus éclairés que le reste des hommes , détachés ordinairement des plaisirs qu'on aime dans le monde , ils ne sentent pas combien la connoissance de Dieu & celles d'eux-mêmes l'empor-

tent sur toutes les autres ?

On se retranche sur la sècheresse que les sciences mettent dans le cœur. Mais il faudra dire, en suivant ce principe, qu'un Savant n'est susceptible d'aucune tendresse, & qu'il l'est aussi peu de celle que la nature, l'amitié, la compassion inspirent, que de celle que fait naître la dévotion ; conséquence manifestement outrée, démentie par l'expérience, & qui seule fait connoître la fausseté du principe. Un Savant peut être ami, père, époux, citoyen, tendrement attaché à tout ce qu'il doit aimer. Il peut être d'autant plus sensible aux calamités publiques & particulières, qu'il comprend mieux que personne cette admirable vérité, *qu'étant homme, rien de ce*

qui intéresse l'humanité ne lui est étranger*. Pourquoi les sciences étoufferoient-elles dans son cœur les mêmes sentimens à l'égard de Dieu ? Pourquoi lui feroient-elles oublier tout ce qu'il lui doit & tout ce qu'il en espère ? Pourquoi tariroient-elles la source des larmes que la vûe de ses propres misères, & celle des maux de l'Église, doivent lui faire répandre ? Saint Jerôme, parmi les épines de la langue hébraïque, qu'il apprenoit avec des travaux infinis, a sù conserver cette dévotion, austère à la vérité, mais cependant si pleine d'onction. L'étude des sciences n'est pas plus sèche que celle des lan-

* *Homo sum, humani nihil à me à me alienum puto.* Terent.

gues. Ce n'est donc pas dans les sciences même, c'est dans la manière de les étudier qu'il faut chercher la véritable cause de l'indévotion qui n'est malheureusement que trop commune parmi les Savans. Une frivole & insatiable curiosité, une passion extrême pour l'étude qui fait négliger les devoirs de la religion ; voilà ce qui dessèche, ou plutôt ce qui endurecit leur cœur. Que la dévotion corrige ces défauts, qu'elle leur apprenne à se proposer dans leurs recherches des fins plus nobles que celles de connoître & d'être connus, qu'elle modère l'excès de leurs travaux, en les interrompant à propos par l'étude & par la pratique de la loi divine, ils n'en feront alors que plus de

progrès dans les sciences, & ils sauront allier des choses qui ne sont incompatibles que par un vice ou de l'esprit ou du cœur.

Mais quel moyen, ajoûte-t-on, de s'appliquer à la prière, de méditer attentivement l'Évangile, avec un esprit occupé des sciences ? Je pourrois demander aussi, quel moyen de prier, de lire, de réfléchir, au milieu d'une vie active & continuellement agitée, telle que la mènent ceux qui portent le poids du ministère ecclésiastique, ou ceux qui se dévouent aux œuvres de miséricorde & de charité ? Faudra-t-il renoncer à des occupations si salutaires, ou au culte intérieur que nous devons à Dieu ? Telle est la foiblesse de l'homme. Incapable ici bas d'une persévé-

rance continuelle dans la prière, ce n'est encore qu'avec peine qu'il peut captiver son imagination durant les momens qu'il destine à ce devoir indispensable. Les travaux qui ont précédé, soit du corps, soit de l'esprit, ramènent alors des pensées qui détournent son attention. Plus il s'est attaché aux occupations précédentes, plus il a lieu de craindre de les retrouver dans la prière, & j'avoue que par cette raison les sciences qui laissent dans l'esprit des traces plus fortes, doivent occasionner de plus longues & de plus fréquentes distractions. Mais ces pensées étrangères, quelque importunes qu'elles puissent être, n'entraînent pas nécessairement la volonté. Elles ne la contraignent

pas à quitter malgré elle un exercice qui fait tout à la fois sa consolation & sa force. L'habitude de les combattre en diminue peu à peu le nombre, en affoiblit & en prévient l'importunité. Un cœur vivement touché commande enfin à l'esprit & à l'imagination, & il ne trouve plus dans ses occupations ordinaires, pourvû qu'elles soient dans l'ordre de la providence, les mêmes obstacles au recueillement & à la prière. On ne peut trop le redire, c'est la manière d'étudier les sciences qui seule les rapproche ou les éloigne de la dévotion. Un homme qui a commencé & qui continue cette étude par de pieux motifs, peut être le plus subtil Dialecticien, le Métaphysicien le plus

82 *La Dévotion Réconciliée*

profond, &, s'il est nécessaire, le Physicien & le Mathématicien le plus consommé, sans rien perdre, à l'exemple de saint Thomas, de sa ferveur dans la prière, & de son application à méditer les vérités chrétiennes.

On remarque dans l'étude des sciences un troisième inconvénient plus odieux à la dévotion que les deux premiers. C'est la tentation de l'orgueil & de la vanité. Mais cette tentation est-elle prochaine, est-elle invincible ? Est-elle prochaine ? vient-elle directement des sciences ? Est-elle invincible ? la religion & les sciences elles-mêmes ne prêtent-elles pas des armes pour la réprouver ?

Si la dévotion proscrivoit inexorablement tout ce qui est

joint par accident à quelque tentation , il faudroit qu'elle commençât par ce qu'il y a de plus saint , de plus important & de plus nécessaire. Le service & le soulagement des pauvres, des infirmes, des prisonniers, attirent des applaudissemens, & de plus engagent dans une dissipation qui fait gémir la piété. Elle se concentrera donc en elle-même pour se garantir de tous les dangers, dans le repos & l'obscurité de la solitude. Les fonctions du ministère sacré ont encore ce double inconvénient, & l'administration de la pénitence en ajoute un troisième par les épreuves où elle met quelquefois la vertu d'un Confesseur. N'y aura-t-il donc plus ni dispensateurs de la parole, ni mi-

nistres de la réconciliation ?

La vraie & solide dévotion ne rejette pas à cause des abus ce qui est bon & utile par soi-même. Il n'est pas essentiel aux sciences de flatter & de nourrir l'amour propre. Tout l'effet qu'elles produisent par leur nature , est d'éclairer l'esprit. Voilà ce qui rend les sciences chères à la dévotion. Elle ne leur impute pas l'abus que les Savans font de leurs lumières par l'enflure & par la présomption. Elle fait que la dépravation du cœur humain est l'unique principe de cet abus , & pour soustraire à l'orgueil une pâture qui seroit facilement remplacée , elle n'a garde de priver la religion & la société du secours qu'elles reçoivent des sciences.

La dévotion n'est donc pas assez injuste pour faire un crime aux sciences de la vanité de plusieurs Savans. Elle est persuadée qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter ce piège, & de concilier les sentimens de la modestie & de l'humilité chrétiennes avec les plus sublimes connoissances. Quelque opinion qu'ils eussent de leur savoir, l'Évangile leur apprenoit que le mérite consiste, non à connoître, mais à pratiquer; que Dieu ne jugera les hommes que sur l'accomplissement de la loi; & que si les connoissances entrent dans ce jugement, ce ne sera que pour être la matière d'un compte plus rigoureux, & pour aggraver la condamnation du serviteur infidèle, d'autant plus coupable, qu'il aura été

plus instruit. Ces motifs , & beaucoup d'autres qu'il est inutile d'ajoûter , suffisoient pour humilier ces Savans présomptueux. Les sciences , regardées dans ce point de vûe , sont plutôt un sujet de frayeur que de confiance & de joie. Mais l'idée que ces Savans avoient de leurs lumières , étoit-elle bien juste ? Devoient-ils en effet se croire si éclairés , & avoient-ils besoin du christianisme pour comprendre les bornes de leur esprit & la médiocrité de leurs connoissances ? Les vrais Savans , autant que les hommes peuvent l'être , sont convaincus que tout ce qu'ils savent , n'est rien au prix de ce qu'ils ignorent. Plus ils avancent , plus ils découvrent d'immenses contrées , ou leur vûe se con-

fond, & qu'il leur est impossible de parcourir. D'ailleurs le peu qu'ils ont appris, leur a coûté des peines & des fatigues inexprimables. Est-ce là de quoi s'enorgueillir ? & l'étude des sciences, avec de telles réflexions, loin de servir d'aliment à la vanité, n'en est-elle pas au contraire le remède ?

Les obstacles extérieurs qui sembloient devoir éloigner la dévotion de l'étude des sciences, sont levés. Est-il aussi facile, en examinant les sciences de plus près, & dans ce qu'elles ont de plus intime, de les réconcilier avec la dévotion ? Ce nouvel examen demande quelque détail sur chacune des sciences que nous avons nommées.

Les mathématiques n'admet-

tent que des idées claires & des preuves qui ne souffrent ni réplique ni objection. Si elles emploient un *terme*, elles commencent par le définir, à moins qu'il ne soit si simple, qu'on l'obscurceroit en le définissant. Si elles posent des *axiomes*, ce sont des principes si lumineux, que la vérité s'en fait d'abord sentir à toute personne raisonnable, comme sont ceux-ci : *Le tout est plus grand que la partie : Si de deux choses égales on ôte des parties égales, les restes sont égaux.* Si elles sont des *demandes*, ce sont des propositions qui sans avoir l'évidence des axiomes, ne sont pas moins incontestables, & n'ont pas même besoin de preuves pour quiconque les comprend. Telle est par exemple celle-ci : *La ligne droite*

droite est la plus courte de toutes celles qui peuvent se tirer entre deux points. Si elles avancent des *théorèmes*, elles les établissent par des démonstrations convaincantes. Si elles déduisent des *corollaires*, elles les lient aux théorèmes dont ils dépendent, par un enchaînement qu'il n'est pas possible de rompre. De tout cela se forme un corps de doctrine où tout est certain, sans aucun mélange d'erreur, ni même de doute; & l'on pourroit dire que cette science est le triomphe de la raison humaine, s'il n'étoit d'ailleurs bien humiliant pour elle de ne découvrir la vérité avec tant d'évidence, que dans une matière qui n'intéresse ni les devoirs ni le bonheur de l'homme.

Lorsqu'un esprit accoûtumé à la certitude & à la clarté des mathématiques, passe à l'étude de la religion chrétienne, il trouve un pays tout différent de celui qu'il vient de quitter. Ici on ne fait aucun pas que guidé par une lumière éclatante, là au contraire on marche dans les ténèbres; ici on ne rencontre point de contradictions, là on est souvent arrêté par les difficultés inséparables des mystères, & par celles que suggère l'incrédulité. Dans les mathématiques on ne propose de recevoir que ce qui est évident par soi-même, ou évidemment prouvé; dans la religion on oblige de croire ce qu'on ne peut concevoir. Comment accorder des méthodes si opposées? Comment une science qui

donne tout au raisonnement, peut-elle n'être pas suspecte à la dévotion, dont la règle inviolable est de se foûmettre à l'autorité ?

La dévotion seroit sans doute alarmée d'une méthode qui voudroit traiter les dogmes de la foi comme les théorèmes de géométrie, qui n'admettroit d'autre certitude que celle des mathématiques, & qui rejetteroit sans autre examen tout ce qui est incompréhensible à la raison. Mais qu'on distingue les objets, & qu'on fasse de chaque méthode l'usage qui convient séparément à l'une & à l'autre, la religion & les mathématiques se réuniront aisément, & la dévotion n'aura plus d'ombres sur cette science. Il y auroit de la folie à vouloir douter

de tout ce qui n'est pas géométriquement démontré. La société se détruiroit, si l'on ne se contentoit pas en mille occasions de l'évidence morale, aussi persuasive dans son genre, aussi éloignée du faux, que l'évidence géométrique. Un Mathématicien judicieux fait en quoi ces deux évidences different, les met chacune dans leur place naturelle, & ne se tient pas plus assuré que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, que de l'existence de Rome, quoique ces deux vérités ne soient pas appuyées sur la même espèce de preuves.

Ce Mathématicien ne sera point surpris de ne pas trouver dans l'étude de la religion la certitude & la clarté des mathématiques. Il ne l'y cherche

pas, & parce qu'elle y manque, il n'en a pas moins de respect & d'attachement pour la foi. S'il a toujours été conduit, en étudiant la science qu'il aimoit, par une lumière éclatante, il marche sans inquiétude à la clarté sombre, mais infaillible, du flambeau de la révélation; & des ténèbres qui doivent être dissipées par la lumière de l'essence divine, lui sont plus précieuses que l'évidence de quelques vérités naturelles qui ne peuvent le rendre heureux. Il n'avoit point dans les mathématiques d'objection à résoudre; mais les difficultés des mystères, & celles que forment les incrédules, ne l'abattent pas. Il voit clairement la source de ces difficultés dans les bornes de la raison, dans le dérèglement

du cœur , & il ne conclut rien contre une religion aussi sublime dans ses dogmes, aussi rigide dans sa morale que le christianisme , de l'acquiescement universel qu'on donne à des vérités proportionnées à notre intelligence , & que personne n'a intérêt de combattre. Il a d'ailleurs une réponse générale à toutes ces difficultés dans l'autorité de Dieu , qui a parlé. Il ne lui en faut pas davantage pour mépriser les objections des incrédules , quoiqu'il ne puisse pas toujours en démontrer positivement la foiblesse.

Il n'est pas plus rebuté de l'obligation que lui impose la foi chrétienne de croire ce qu'il ne conçoit pas. Il eût sans doute rejeté avec dédain cette loi impérieuse , si elle fût éma-

née d'une école de Philosophe. Des hommes, quelque éclairés qu'ils soient, ne peuvent pas exercer sur la raison humaine un empire si absolu ; & dans une science purement naturelle on n'a droit de persuader que ce que l'on prouve par des raisons claires. C'est aussi la condition que remplissent parfaitement les mathématiques ; mais il seroit injuste de l'exiger du christianisme. Tout ce qu'on doit desirer, c'est qu'il se rende évidemment croyable par des motifs qui démontrent la vérité de la révélation. Voilà où l'évidence morale tient lieu de l'évidence géométrique. Mais cette évidence ne porte que sur les preuves de la révélation, non sur la doctrine même révélée. C'en est assez pour qui-

conque connoît le véritable usage de la raison ; & plus un Mathématicien a perfectionné la sienne par de profondes réflexions , plus il doit être content du christianisme , qui ne lui propose des dogmes incompréhensibles , qu'après avoir mis sous ses yeux des faits incontestables.

Il n'a pas besoin de chercher hors de la science qu'il étudie, des preuves de la foiblesse de l'esprit humain, & de la nécessité de croire des vérités qui paroissent se contredire. La géométrie fournit une démonstration de la divisibilité de l'étendue à l'infini dans cette proposition : *La diagonale d'un quarré est incommensurable avec l'un des côtés.* Il est évident que si ces deux lignes étoient composées

posées de points indivisibles, ces points feroient entre elles une mesure commune ; & comme il est démontré qu'elles ne peuvent en avoir, il l'est également que les points indivisibles sont chimériques, & que toute partie de l'étendue peut se diviser à l'infini. Comment concilier cette démonstration avec cette autre proposition qui n'est pas moins clairement démontrée : *En supposant une ligne droite qui touche la circonférence d'un cercle, il est impossible qu'une autre ligne droite tirée du point de contingence, passe entre la tangente & la circonférence, & il faut nécessairement que cette ligne entre dans le cercle, ou qu'elle traverse la tangente ?* Qui peut comprendre qu'un espace divisible à l'infini, tel qu'est celui

qui se trouve entre la circonférence & la tangente , ne puisse contenir une seule ligne droite ? Voilà pour un Mathématicien le terme de la raison humaine. Contraint d'admettre chacune de ces propositions en particulier , il chercheroit inutilement le lien qui les unit. Combien de problèmes dont la solution se refuse à ses recherches les plus empreffées ? Il respecte souvent malgré lui l'obscurité impénétrable d'une science qui est du ressort de la raison. Peut-il se plaindre que pour des vérités d'un ordre supérieur on lui demande le sacrifice de ses lumières , & l'humble aveu de son ignorance ?

Tel est l'usage que la dévotion peut faire des mathémati-

ques pour s'affermir dans la foi. Elle pourroit tirer le même avantage des autres sciences humaines où la raison voit encore moins clair que dans les mathématiques. Mais il semble que cette différence met entre elles & la piété une autre espèce d'opposition. Des sciences fécondes en systèmes problématiques & en disputes interminables, ne sont-elles pas plus incompatibles avec la foi, dont le caractère est d'être simple & immobile, qu'une science où la vérité se montre sans nuages ? Qu'on ouvre les livres des Philosophes, qu'on entre dans leurs écoles ; on les trouvera divisés sur une infinité de questions. Les preuves des uns sont des objections pour les autres. Ce qui est faux & insoutenable



pour ceux-ci, est pour ceux-là certain & incontestable. Une dévotion soumise & docile dans sa croyance, peut-elle s'accommoder de ces guerres philosophiques, où l'on se livre des combats éternels, où chacun s'attribue la victoire, où il n'y a ni juge ni médiateur qui puisse mettre les combattans d'accord, ou désarmer ceux qui devroient s'avouer vaincus ?

Chaque science a son écueil. Celui des sciences qu'on enseigne dans nos écoles, est un esprit de chicane & de subtilité pointilleuse. On rapporte quelquefois de ces études mal digérées l'envie, aussi-bien que la facilité, de disputer sur tout. Avec ce déplorable talent on a toujours des argumens prêts contre quelque proposition que

ce puisse être ; & c'est moins alors l'éclaircissement de la vérité qu'on cherche , que l'embarras de son adverfaire , & une sorte de triomphe dont on devoit être humilié , si l'on se rendoit justice. Car quoi de plus honteux que de savoir embrouiller les matières ! Et si le titre de *Jupiter assemble nues* * a eu de quoi flatter Bayle , un esprit raisonnable ne doit-il pas faire consister sa gloire à écarter les ombres , & à mettre la vérité dans tout son jour ? De la même source naissent une opiniâtreté indomptable & un zèle fanatique pour des opinions de philosophie , ou pour

* C'est l'épithète qu'Homère donne ordinairement à Jupiter , & que Bayle s'appliquoit à lui-même.

des dogmes qui n'appartiennent pas à la foi. On s'échauffe, on s'emporte dans des disputes qui ne devraient avoir pour but que de s'instruire soi-même, ou de détromper ceux qu'on croit dans l'erreur; & les intérêts les plus chers n'enfantent pas des haines si vives & si durables que des systèmes qui partagent les Savans.

Comment la dévotion pourroit-elle goûter ce que le bon sens & l'amour de la vérité condamnent? Elle qui pleine de douceur & d'humilité, loin de s'exhaler en injures atroces contre les partisans d'une doctrine indifférente pour le salut, réfute sans animosité les erreurs les plus pernicieuses: elle qui écoute avec attention & avec patience les raisons qu'on lui

allègue, disposée à s'y rendre, dès qu'elles lui paroîtront convaincantes, & à renoncer à ses sentimens particuliers, si l'on en prouve la fausseté.

On se souvient sans doute que je considère la dévotion telle qu'elle est en elle-même, non telle qu'on la voit en certaines personnes qui en ignorent l'esprit, quoiqu'elles fassent profession de suivre ses loix. Une des foiblesses les plus ordinaires de ces demi-dévots, est l'entêtement déguisé sous le nom de fermeté. Incapables de céder à la raison & à l'autorité, ils soutiennent des absurdités manifestes, plutôt que d'avouer qu'ils se sont trompés, aussi prévenus pour leurs propres idées, qu'opposés à celles des autres, à qui ils ne par-

donneroient pas les plus légères méprises, & dont ils contestent quelquefois les sentimens les mieux fondés, par l'habitude où ils sont de contredire tout ce qu'ils entendent. La vraie dévotion, instruite par l'exemple & par les leçons de saint Paul, rejette cet esprit de dispute & de *contention*, comme contraire à la *coûtume de l'Église**. Mais en le rejetant, elle ne se croit pas obligée de rompre avec des sciences qui n'inspirent point par elles-mêmes les défauts qu'on vient d'observer.

Il n'en est aucune qui n'ait des vérités constantes, & géné-

* *Si quis videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei. I. Cor. II. 16.*

ralement reconnues. Ainsi la logique enseigne des règles du raisonnement aussi-bien démontrées que les propositions d'Euclide. La métaphysique ne prouve pas avec moins de force l'existence de Dieu, la réalité de ses principaux attributs, la spiritualité de l'ame, & le libre arbitre de l'homme. La physique parmi beaucoup de conjectures, a des choses également certaines, & qui font d'un usage infini pour les arts utiles à la société. La morale, sans le secours même de la révélation, nous apprend avec évidence la distinction essentielle du bien & du mal, & une partie des devoirs qui attachent l'homme à Dieu, à lui-même, & aux autres hommes ses semblables.

Tout n'est donc pas problématique dans ces sciences, tout n'y est pas matière de dispute & de controverse. Mais, dira-t-on, que peut penser la dévotion des raisonnemens qu'elle entend proposer contre les dogmes les plus respectables? Elle n'est pas assez foible pour se scandaliser d'une méthode que la malice des hommes a rendu nécessaire. Puisque les impies s'efforcent de répandre des ténèbres sur les vérités qui leur sont odieuses, n'est-ce pas un devoir indispensable d'exposer leurs objections, & de les réfuter? Ils diroient hautement qu'on ne les dissimule que par l'impuissance d'y répondre; & outre l'avantage qu'ils tireroient de ce silence, on rendroit les sophismes de l'impiété plus dangereux

& plus séduifans pour ceux à qui on auroit également caché & ces sophismes & les réponses qui les détruisent. L'exposition de la vérité seroit imparfaite, si l'on n'ajôûtoit pas aux preuves qui l'établissent, les difficultés qu'on lui oppose; & c'est ce qui engage tous ceux qui écrivent sur quelque'une des sciences dont nous parlons, à employer cette méthode, non seulement à l'égard des dogmes qui gênent les passions, mais à l'égard même d'autres propositions d'une moindre importance, quoique d'une égale certitude. On ne prétend point accôûtumer l'esprit à chicaner sur les choses les plus évidentes; on veut au contraire l'instruire à sentir la différence d'un bon & d'un mauvais raisonnement, à dévelop-

per avec netteté ce qu'il sent, pour le faire appercevoir aux autres, à chercher toujours dans une question le point de vûe dans lequel il faut l'envisager, & à aimer d'autant plus la vérité, qu'il connoîtra mieux les détours & les faux fuyans de l'erreur.

Les disputes, si fréquentes dans les écoles & parmi les Savans, ont aussi leurs avantages, que la dévotion fait mettre à profit. Elle ne se passionne pas, en étudiant la philosophie, pour des systèmes inventés par des hommes, & qui ne touchent ni la foi ni les mœurs. Ce n'est pas qu'elle n'apperçoive parmi les sentimens philosophiques ceux qui paroissent plus conformes à la droite raison, qu'elle ne donne

même la préférence à certaines opinions qu'elle regarde comme plus plausibles. Mais comme elle est dans la disposition de ne jurer sur la parole d'aucun Philosophe, elle n'épouse avec chaleur aucune secte ni aucun système. Elle se plaît à considérer dans les inventions humaines la pénétration & la petitesse de notre esprit; & l'une & l'autre lui fait admirer le Créateur de l'univers, qui a donné à l'homme une intelligence si vive & si subtile, en lui marquant néanmoins de si étroites limites. Elle plaint peut-être le temps qu'ont employé de grands génies à discuter des questions plus curieuses qu'utiles, ou à pénétrer trop avant dans des matières qu'il ne leur convenoit pas de fonder. Mais

c'est par une étude sérieuse des sciences, qu'elle s'est mise en état & qu'elle s'est acquis le droit de réduire à sa juste valeur tout ce qui se traite sur les bancs de l'école : en cela bien différente des esprits légers & superficiels, qui blâment ce qu'ils ignorent, & confondent dans cette téméraire censure ce qu'il y a de plus solide & de plus nécessaire dans l'étude abstraite des sciences, avec ce qu'on en pourroit retrancher.

Si un excès de subtilité a introduit dans les écoles des questions vaines & superflues, on ne peut nier que les sciences philosophiques ne soient en elles-mêmes d'une extrême importance. La dévotion approuve tout ce qui tend à éclairer la raison, à établir des vérités

capitales, à former les mœurs, à perfectionner les arts. Tels sont les avantages que procurent ces sciences. Quelque facilité qu'on apporte en naissant, pour raisonner avec justesse, & pour démêler dans un mauvais raisonnement le vrai de ce qui n'en a que l'apparence, les préceptes de la logique ajoutent beaucoup à cette facilité naturelle. Ces préceptes s'étendent à toutes les sciences, dont la logique est regardée avec justice comme l'introduction. Mais un des plus dignes usages qu'on puisse faire des règles de la dialectique, c'est sans doute de dissiper les dangereuses illusions de l'Athéisme, & de prouver avec évidence les dogmes fondamentaux de l'existence de Dieu, de la distinction de l'ame

& du corps, & de la liberté. La métaphysique rend ce service essentiel à la religion. Elle lui prépare les voies en défendant contre les attaques des impies les vérités qu'elle suppose, & en forçant tout homme attentif de convenir que tout ce qu'elle enseigne sur le premier être, sur la création, sur la nature de l'ame, est en même temps appuyé sur des preuves naturelles. Plus la physique s'enfonce dans la connoissance de l'univers & des parties qu'il renferme, plus elle y découvre des traits de la toute-puissance, de la sagesse, de la bonté de Dieu; & il ne tient pas à elle que ses recherches, qui contribuent au plaisir, à l'ornement & au soutien de la société, ne rendent en mêmes temps l'homme plus religieux.

religieux. La morale, considérée comme une science purement humaine, ne remplit point à la vérité tous les desirs & toutes les vûes de la dévotion. Quand on a goûté l'Évangile, & qu'on a bien connu son esprit, ses mystères, ses loix, on comprend tout ce qui manque à une morale dictée par la seule raison. Cependant cette morale conserve les fondemens de la probité, ébranlés par la doctrine des incrédules; & si elle ne suffit pas pour former de véritables Chrétiens, elle confond au moins la lâcheté de ceux qui déshonorant un si beau nom, demeurent par leur conduite au dessous d'une vertu payenne.

Je conviens que la théologie est de toutes les sciences celle

que la dévotion étudie le plus volontiers. S'il est vrai, comme on n'en peut douter après le témoignage de Jesus-Christ, qu'ou est le trésor de l'homme, là est aussi son cœur*, on peut dire aussi qu'ou se trouve le cœur, là se porte toute l'attention de l'esprit. La théologie traite de ce qu'il y a de plus cher & de plus respectable pour la dévotion ; les attributs de Dieu, la trinité, l'incarnation, la grace, les sacremens, les vertus surnaturelles, toutes les vérités, spéculatives & pratiques, qui humilient l'homme, & néanmoins le rappellent à la noblesse de son origine : quels plus dignes objets de nos étu-

* *Ubi est thesaurus tuus, ibi est cor tuum. Matth. 6. 21.*

des ! quel vaste champ pour la dévotion ! Et ce qui lui donne une nouvelle ardeur, c'est l'école où ces vérités s'enseignent ; école où Dieu, & non pas un homme, est l'oracle souverain ; où sa parole, consignée dans les Écritures, & transmise par la tradition, est continuellement proposée ; où les disputes sur le sens de cette parole sont jugées par l'autorité de l'Église, soit en rejetant, comme des erreurs, ce qu'elle réproouve, soit en mettant au rang des opinions ce qu'elle permet.

On voudroit pourtant accuser la dévotion d'éloignement ou d'incapacité pour la théologie. Elle se contente, dit-on, d'une foi simple & sans examen. Elle aime son ignorance où elle

trouve sa sûreté. Elle fait que tout le Christianisme consiste à bien croire & à bien vivre. Pourquoi porteroit-elle plus loin son zèle & ses travaux ? S'exposera-t-elle, en lisant avec trop de curiosité les livres saints, les écrits des Pères, les ouvrages des Théologiens, à se briser contre quelqu'un de ces écueils où la foi de tant de savans hommes a fait naufrage ?

Est-ce là le langage de la dévotion, ou celui que lui prêtent ses ennemis qui la décrient, & ses prétendus défenseurs qui la méconnoissent ? Veut-on d'abord étendre ces maximes à toutes les conditions ? Les partisans les plus outrés de l'ignorance n'oseroient le faire. Il faut bien avouer qu'il est des hommes obligés par état à l'é-

tude de la religion*. Qui garderoit le dépôt des vérités révélées ? Qui demasqueroit une hérésie qui se cache , ou qui combattroit celle qui se montre avec audace , si les Chefs & les Ministres de la religion étoient incapables d'opposer de *fidèles discours aux nouveautés profanes de ceux qui contredisent la saine doctrine*† ? Indépendamment des hérésies , qui ont toujours été , & qui seront toujours , les fidèles n'ont-ils pas besoin d'être instruits , consolés , encoura-

* *O Thimothee depositum custodi devitans profanas vocum novitates.* 1. Tim. 6. 20.

† *Oportet Episcopum . . . amplectentem eum qui secundum doctrinam est , fidelem sermonem ut potens sit exhortari in doctrina sana , & eos qui contradicunt arguere.* Tit. 1. 9.

gés ? Qui doit leur apprendre les obligations générales du Christianisme , & les engagements particuliers de leur profession ? Qui leur indiquera la route qu'il faut suivre , & les précipices qu'il faut éviter , si ce n'est les hommes que Dieu leur a donnés pour leurs conducteurs & leurs guides ? Il n'est donc pas permis à ces hommes d'ignorer ce qu'ils doivent enseigner. Dès-lors l'objection s'évanouit , & sans aller plus avant il demeure établi que la dévotion s'accorde avec l'étude de la théologie.

Mais cette science ne pourroit-elle être cultivée que par des personnes consacrées au service des autels ? la dévotion en interdiroit-elle l'étude au reste des fidèles ? Tout le monde

reconnoîtra sans peine que la théologie, telle qu'on l'enseigne dans les écoles, n'est ni nécessaire ni même convenable au commun des hommes. Ce n'est pas qu'une foi simple, que Dieu exige des Docteurs, comme du peuple le plus grossier, ne puisse subsister qu'à l'abri de l'ignorance : dangereux préjugé, que l'incrédulité a saisi avidement pour décréditer la religion. Le christianisme & la doctrine catholique ne perdent rien à être connus. Plus on examine les preuves de l'une & de l'autre, plus on s'attache à l'Évangile, & à la seule Église qui ait conservé sans altération le véritable esprit de l'Évangile. La foi, pour être éclairée, n'en est ni moins docile ni moins soumise. Mais elle est plus pré-

cautionnée contre la féduction. Si elle n'est pas toujours plus agissante, elle n'endort pas au moins les pécheurs dans une sécurité pernicieuse, & les lumières dont elle remplit leur esprit, laissent plus d'espoir pour leur conversion, On abuse, je le fais, de ces lumières. Les hérésiarques n'auroient pas troublé l'Église, ni perverti tant d'ames, s'ils eussent été moins habiles. Les hérésies n'auroient pas fait de si grands progrès, s'il se fût trouvé moins d'esprits présomptueux, qui possédés, comme parle saint Paul, d'une funeste démangeaison d'oreilles*, veulent toujours apprendre, & n'arrivent jamais à la connois-

* *Punientes auribus.* 2. Tim. 4. 3.

sance

*fance de la vérité**. Mais qu'on remarque bien les paroles de cet Apôtre. Il blâme uniquement ceux qui *cherchent de tous côtés des maîtres* †, sans écouter les Pasteurs préposés à leur instruction. Sortir du rang de disciple, pour s'ériger en docteur, sans mission & sans caractère, ou, ce qui n'est guères moins criminel, mépriser les enseignemens de ceux qui sont assis sur la chaire de vérité, pour transporter sa confiance à des hommes qu'on regarde comme plus savans & plus vertueux ; c'est

* *Semper discentes, & nunquam ad scientiam veritatis pervenientes.*

Ibid. 3. 7.

† *Ad sua desideria coacervabunt sibi magistros.* Ibid. 4. 3.

là cette *fausse science* *, l'objet des anathèmes de saint Paul. Le vrai moyen de la rendre salutaire, eût été de lui donner pour fondement une soumission parfaite à l'Église, une horreur sincère pour les nouveautés, une défiance de ses propres lumières qui allât jusqu'à ne pas vouloir se choisir des maîtres, & à tenir pour suspects tous ceux qui s'écartent des voies communes & autorisées.

Avec de pareilles dispositions, fruits d'une solide piété, il est toujours sûr, il est toujours utile de s'appliquer à connoître la religion. On concilie alors les textes différens des Pères, qui d'une part exhortent les

* *Opositiones falsi nominis scientia.*
I. Tim. 6. 20.

fidèles d'une manière si pathétique à la lecture & à la méditation des livres saints, & de l'autre les avertissent du danger qu'ils courent en les lisant avec une indiscrete curiosité. Il y auroit un égal danger à lire ainsi les ouvrages des Pères eux-mêmes, tous les monumens de la tradition ecclésiastique, & les nombreux volumes des Théologiens. Mais la dévotion, qui fait que ce danger n'est pas inévitable, n'en a pas moins d'attachement pour une science nécessaire à l'Église; & s'il y a de simples fidèles qui aient le loisir, le talent & la volonté d'étudier profondément la religion, loin d'improver leur zèle, elle souhaiteroit au contraire qu'il eût beaucoup d'imitateurs.



L'ESPRIT
DE GOUVERNEMENT.

QUOIQUE les belles lettres & les sciences attirent des applaudissemens à ceux qui excellent dans l'un ou dans l'autre genre, il faut pourtant l'avouer, le monde réserve à d'autres talens la préférence dans son estime & ordinairement dans ses récompenses. Presque tous les hommes n'apprécient les talens des autres que par le besoin qu'ils peuvent en avoir, par le plaisir ou le profit qu'ils en retirent. L'esprit des belles lettres & celui des sciences ne sont pas ceux qui paroissent à la multitude les

plus agréables ou les plus utiles. D'ailleurs il est peu de personnes qui puissent aspirer à un rang distingué parmi les gens de lettres & parmi les Savans. Plusieurs même ne se piquent pas d'être connoisseurs en sciences & en littérature. Mais on se dédommage par d'autres prétentions de celles qu'on abandonne, & l'esprit que l'on s'attribue, est toujours fort supérieur à celui qu'on n'a pas.

C'est ce qui fait donner tant d'éloges aux trois espèces d'esprit, dont il nous reste à parler, à l'esprit de gouvernement, à l'esprit des affaires, à l'esprit de société. Les adversaires que nous combattons accorderoient peut-être sans beaucoup de répugnance à quelques dévots

l'esprit des sciences & celui des belles lettres, & n'en estimeront guères plus la dévotion. Ils se croiroient toujourns en droit de la mépriser, en la déclarant incompatible avec les autres genres d'esprit, & surtout avec l'esprit de gouvernement.

Entreprendre sur ce point l'apologie de la dévotion, c'est au gré de beaucoup de gens soutenir une cause déplorée. Qui ne voit que l'esprit de gouvernement ne peut s'allier avec la dévotion? Que de raisons pour prouver cette incompatibilité! Et combien d'exemples viennent à l'appui de ces raisons! Ne nous laissons pas néanmoins entraîner par le nombre & l'autorité de ceux qui parlent ainsi. Examinons

mûrement & de sang froid une matière où l'on ne se détermine communément que par de premières vûes. Rien ne tient plus du préjugé, rien n'approche plus de l'erreur que ces décisions précipitées, qui passent de bouche en bouche, sans avoir jamais été contradictoirement discutées.

L'esprit de gouvernement plus rare qu'on ne peut le penser, quoique bien des personnes se flattent de l'avoir, n'est pas, à proprement parler, un seul & unique talent. C'est l'assemblage & l'heureux assortiment de plusieurs qualités, qui rendent celui qui les possède, capable de gouverner.

Cet esprit peut se diversifier en bien des manières suivant les différentes espèces de gouver-

nement. Autre chose est de gouverner en chef & avec un pouvoir illimité ; autre chose, de n'exercer qu'une autorité subalterne & dépendante. Il est des gouvernemens vastes, d'autres qui sont très-bornés. Il en est de considérables par l'importance & la quantité des affaires, d'autres, dont les détails sont médiocres. Enfin il en est que les circonstances rendent difficiles, d'autres, où l'on ne rencontre que peu de difficultés. Le gouvernement ecclésiastique ne ressemble pas au gouvernement séculier. Dans celui-ci même, quelle différence entre le commandement militaire, & le gouvernement civil ? Et ce dernier pourroit encore être divisé en d'autres parties, s'il convenoit de pouf-

fer plus loin cette induction.

Il n'est pas douteux que les qualités nécessaires pour gouverner ne doivent être proportionnées au gouvernement dont on est chargé. Mais comme les diverses espèces que nous avons marquées, se réunissent dans un point commun, on peut dire en général que l'esprit de gouvernement renferme la justesse & l'étendue de l'esprit, le discernement des hommes, la connoissance des choses sur lesquelles roule le gouvernement qu'on exerce, & les vertus propres à la place que l'on occupe.

Il s'agit d'examiner si la dévotion peut s'accorder avec toutes ces parties du gouvernement; & pour commencer par la première, on doit convenir que c'est la nature qui la

donne , quoique l'usage & les réflexions puissent la perfectionner. Il est des personnes nées avec un esprit si faux ou si étroit , qu'il seroit dangereux , quelque droiture de cœur qu'on remarque en elles , de leur confier des détails de quelque conséquence. Avec de bonnes intentions , elles se trompent ordinairement dans le choix des moyens ; & il ne faut pas croire que ce soit une faute légère. Elle attaque les premiers principes du gouvernement , soit par le mépris qu'elle attire à ceux qui gouvernent , soit par les maux qu'elle cause , au lieu du bien qu'ils vouloient procurer.

C'est beaucoup pour un homme en place d'avoir gagné l'estime & la confiance de ses

inférieurs. Presque toutes les difficultés sont applanies devant lui, lorsque ses démarches sont précédées de la haute opinion que l'on a de la solidité de son jugement & de l'étendue de ses lumières. On est persuadé qu'avant de se déterminer, il a prévu toutes les suites, il a pesé le pour & le contre, & qu'il n'a pris son parti qu'avec une pleine & entière connoissance. Dans cette persuasion qui peut blamer sa conduite, & quelque chose qu'il exige, que peut-on lui refuser? Mais si l'on s'apperçoit au contraire que ses vûes sont courtes, son esprit rempli de travers & de faux préjugés, on le méprise comme un homme incapable de gouverner, & ce mépris commence par ses inférieurs,

qui s'apperçoivent les premiers de son incapacité.

Voilà d'abord un mal réel & un mal très-considérable ; l'avilissement du supérieur, & par une suite nécessaire l'affoiblissement de l'autorité. Mais c'est peu de chose en comparaison des autres maux que la petitesse & la fausseté de l'esprit produisent dans le gouvernement. La douceur & la condescendance sont elles nécessaires ? Un esprit faux emploie la sévérité, qui aigrit les cœurs, & envenime une plaie qui pouvoit être guérie par d'autres remèdes. Faut-il user de rigueur & montrer de la fermeté ? C'est alors qu'il met en œuvre l'indulgence, qui n'est plus, étant déplacée, qu'une molle & pernicieuse foiblesse. Convient-il

de tempérer la sévérité par la douceur ? Un si sage tempérament est pour lui un mystère incompréhensible ; & comme un esprit faux est toujours extrême, il se jette dans l'un ou l'autre de ces deux excès. Ses refus ou ses graces, ses châtimens ou ses récompenses, sont injustes, parce qu'en aimant la vertu & en haïssant le vice, il se laisse éblouir par les moindres lueurs, qui lui déguisent les objets, & confondent à ses yeux l'apparence avec la réalité.

Un esprit de cette trempe auroit plus besoin qu'un autre de conseil. Mais ou il ne consulte point par une présomption qui accompagne ordinairement la fausseté de l'esprit, ou il ne fait pas des conseils qu'il prend,

l'usage qu'il devoit en faire. Car un homme en place doit écouter les avis ; mais il est fort à plaindre, s'il ne fait pas distinguer ceux qui méritent d'être suivis. C'est une science, dont un esprit faux est dépourvu. Les meilleurs conseils ne font pas ceux qui font sur lui le plus d'impression. Il préfère les mauvais, comme plus assortis à sa manière de penser. Supposons même qu'il ait heureusement placé sa confiance. Combien d'occasions où un supérieur doit paroître, doit parler, doit agir par lui-même ; où il est presque également dangereux de ne pas prendre son parti sur le champ, ou de le prendre mal ? Il n'est pas temps alors de chercher des conseils, ou de se substituer des

représentans. Il faut payer de sa personne; & lorsqu'un supérieur est hors d'état de le faire, quelle honte pour lui! &, ce qui est encore plus malheureux, quels abus & quels défordres sous son gouvernement!

Telle est dans un homme qui gouverne, l'indispensable nécessité de la justesse d'esprit. L'étendue n'est pas moins nécessaire. Un esprit étendu est celui qui voit plusieurs objets à la fois, & qui juge par ce coup d'œil du degré d'attention que chacun de ces objets mérite. Tout gouvernement où cette partie manque, est essentiellement vicieux. Il n'en est pas d'un homme public & qui se doit à tous, comme d'un particulier chargé d'une seule affaire. Il est permis à ce parti-

culier de donner tous ses soins à l'objet unique qui l'occupe, d'en faciliter la réussite par tous les moyens légitimes, & d'en écarter les obstacles avec une application continuelle. Mais celui qui tient les rênes d'un gouvernement, porte ses regards d'autant plus loin, qu'il est dans un lieu plus élevé. Il examine ce qui est utile à plusieurs, & il ne travaille pour les particuliers, qu'autant que leurs intérêts sont conformes, ou du moins ne sont pas opposés à l'intérêt général. Lui propose-t-on un établissement qui paroît salutaire, le presse-t-on de se déclarer contre des abus, il ne se livre pas à de premières apparences; avant que de tenter une entreprise, il combine les obstacles avec les moyens,
les

les avantages avec les inconvéniens ; & dans cette combinaison, il a toujours un point fixe où chacune de ses démarches doit être rapportée. Car si le bien qu'on lui propose, occasionne de plus grands maux, ou empêche de plus grands biens, il le rejette, ou le diffère suivant que les conjonctures l'exigent. Si l'abus contre lequel on réclame son zèle, ne peut être attaqué, qu'en compromettant sans succès l'autorité, ou en excitant des troubles plus funestes, que ne pourroit être avantageux le changement qu'on desire, il se résout à tolérer cet abus, ou en renvoie la réformation à des temps plus favorables.

C'est surtout dans la législation, l'une des principales par-

ties du gouvernement, que cette étendue d'esprit doit se faire remarquer. La majesté des loix ne descend pas jusqu'à statuer sur des cas uniques ou extrêmement rares. Leur perfection ne s'étend pas non plus jusqu'à prévoir toutes les circonstances possibles. Il seroit aisé d'être Législateur, si l'on en méritoit le nom par des ordonnances provisionnelles, ou si un règlement particulier pouvoit suffire à tous les besoins de la communauté qu'on gouverne. Un sage Législateur considère ce qui arrive le plus souvent parmi les hommes qu'il régit, ce qui a le plus de rapport à la saine constitution du corps dont il est le chef; & il part de ce point de vûe pour établir des loix qui peuvent être contre son

intention nuisibles en certains cas , & impraticables en d'autres ; loix justes néanmoins , parce qu'elles sont nécessaires au corps , utiles à la plupart des membres , que la même autorité qui les a portées est en état de remédier au mal qu'une exécution trop littérale pourroit causer , & que s'il est des occasions où ce mal soit inévitable , il faut alors appliquer cette maxime si souvent répétée , & si peu entendue , que le bien public doit l'emporter sur l'intérêt particulier.

J'aurois pû ajoûter l'élevation de l'esprit à la justesse & à l'étendue ; & en effet un gouvernement vaste , difficile , important , ne peut être dignement exercé que par un homme qui ait de grandes vûes. Cette

grandeur ne consiste pas à former des projets où l'éclat & la magnificence l'emportent sur la solidité. Un esprit véritablement élevé préfère dans le gouvernement ce qui doit rendre les hommes justes & heureux, à ce qui ne peut que leur inspirer une stérile admiration. Il s'attache aux objets les plus intéressans pour la société; mais il s'y attache en homme public qui passe légèrement sur les petits détails, & réserve pour les grandes affaires sa principale attention. On conçoit aisément que l'élevation de l'esprit, sans justesse & sans étendue, seroit plus préjudiciable qu'utile, au lieu qu'avec les deux dernières qualités on peut absolument se passer de la première, surtout dans un gouvernement d'une

moindre importance. C'est pour cette raison que j'ai omis d'abord l'élevation de l'esprit, & que je n'en ai marqué que la justesse & l'étendue pour la première partie du gouvernement.

Cette partie, je le répète, est dans son fond un présent de l'auteur de la nature. C'est lui qui forme des hommes capables par les qualités de leur esprit de gouverner d'autres hommes, & qui selon les desseins de son adorable providence * élève ces brillantes lumières sur le chandelier, ou les tient cachées sous le boisseau. Je fais que la fertilité du terroir le plus excellent dépend

* Neque accendunt lucernam & ponunt eam sub modio, sed super candelabrum. Matth. 5. 15.

beaucoup de sa culture, & que les talens naturels ont besoin dans le gouvernement, du secours de l'expérience. Mais de quelque manière qu'on envisage la justesse, l'étendue, & si l'on veut, même l'élévation de l'esprit, soit dans leur origine, soit dans leurs progrès, quel préjudice toutes ces qualités peuvent-elles recevoir de la dévotion ? Si l'on voit en certains dévots qui gouvernent, un esprit faux, borné, rampant, ils sont nés tels, & ils n'ont eu aucune ressource pour corriger ces défauts, ou les ressources leur ont été inutiles. Qu'on leur ôte cette dévotion qu'on méprise en eux mal à propos, puisqu'au contraire le respect qu'elle mérite devrait nous rendre plus indulgens pour les dé-

fauts dont elle est accompagnée, qu'on leur ôte, dis-je, leur dévotion, ils n'en auront ni plus de justesse, ni plus d'étendue, ni plus d'élévation dans l'esprit. Leur incapacité même, sans une piété qui toute aveugle & toute ignorante qu'elle étoit, ne laissoit pas que de produire quelque bien, deviendra par ce retranchement beaucoup plus pernicieuse. La preuve en est facile dans ces hommes sans talens comme sans mœurs, que Dieu pour punir les péchés des hommes souffre quelquefois dans des places éminentes. Sont-ils plus propres au gouvernement, pour n'être pas dévots ? Et les vices de leur cœur ne rendent-ils pas les défauts de leur esprit plus méprisables, plus odieux, plus funestes à ceux

qu'ils gouvernent ?

Cependant on impute à la dévotion toutes les fautes que commettent les dévots qui ont de l'autorité. Elle obscurcit, dit-on, elle étouffe les talens qu'ils peuvent avoir, & ses principes sont diamétralement opposés aux maximes de la prudence & à toutes les règles du gouvernement. Car la dévotion a pour principe de ne jamais tolérer le crime, ni les abus. Elle veut punir celui-là & combattre ceux-ci sans respect humain & sans ménagement. Nulle distinction entre les coupables puissans & ceux qui sont foibles, entre les abus anciens & accrédiés, & ceux qui sont récents & peu répandus. C'est contre les grands que la dévotion s'arme d'un zèle plus sévère, parce
que

que leur exemple est plus contagieux ; & ce seroit selon elle une injuste acception de personnes, que de censurer dans certaines conditions, ce que l'on dissimule dans d'autres. Plus un abus a jeté de racines profondes, plus elle se croit obligée de faire tous ses efforts pour l'extirper.

Ni les obstacles ne l'arrêtent, ni les dangers ne l'intimident. Il suffit à la devotion d'être convaincue de la droiture & de la pureté de ses intentions. La prudence qui s'oppose à ses pieux projets, est *cette prudence de la chair**, que Dieu réproûve. C'est une foiblesse, une lâcheté qu'elle se reprocheroit éternellement ; & pour s'épargner ce reproche, elle aime mieux

* *Prudentia carnis mors est.* Rom. 8. 6.

courir tous les risques d'une entreprise qui paroît téméraire, mais qu'elle croit sainte. Elle embrasse avidement toutes les bonnes œuvres qu'on lui présente. Il n'est pas question d'examiner, si le fond répond aux apparences, si ces bonnes œuvres ne prennent point sur d'autres plus importantes, si elles promettent un fruit & une durée qui méritent tout ce qu'on doit faire pour elles, si elles introduisent des nouveautés dont le danger est plus grand que l'utilité qu'on en espère. Toutes ces considérations, d'un si grand poids dans le gouvernement, échappent à la dévotion, ou elle les regarde comme autant de barrières qu'une politique humaine oppose à l'accomplissement des volon-

tés du ciel. Elle passe outre, persuadée que les difficultés qu'on lui fait envisager, sont de vains fantômes qu'on grossit à ses yeux, ou qu'elle les surmontera par le secours du Tout-puissant. Sa confiance dans ce secours est la raison fondamentale de son aversion pour la prudence ordinaire, avec laquelle il semble en effet que cette confiance est incompatible. La dévotion tire de cette vertu sa principale gloire; & ce n'est pas la servir à son gré que de vouloir la réconcilier avec des qualités naturelles dont l'usage n'entre pas dans le plan de son gouvernement.

Dans tout ce que viennent de dire nos adversaires, il est aisé d'appercevoir quelques vérités mêlées parmi beaucoup

d'erreurs. Sans doute la dévotion ne defavouera pas les sentimens qu'on lui attribue. Mais qu'on s'en forme une juste idée, on trouvera qu'ils n'ont rien de contraire aux principes du gouvernement.

La dévotion a de l'horreur pour le crime, & du zèle contre les abus. Elle pense que l'autorité doit être employée à réprimer l'un & à détruire les autres. Mais l'on remarquera d'abord que la dévotion a par elle-même plus de penchant pour la douceur qui pardonne, que pour la sévérité qui punit. Ce n'est pas qu'elle se refuse aux châtimens devenus nécessaires pour l'utilité publique, ou pour celle des coupables, & que dans les gouvernemens dont la fin prochaine est de maintenir l'or-

dre extérieur de la société, elle ne fasse exécuter les loix rigoureuses portées contre les criminels. Elle renferme alors dans son cœur la charité qu'elle conserve pour ceux qu'elle est forcée de condamner, retranchant du corps dont le soin lui est confié, un membre qui pourroit lui nuire, & souhaitant que le supplice ordonné par les loix soit avantageux à celui-même qui l'a mérité.

Si tels sont les sentimens de la dévotion dans l'usage d'une autorité séculière, elle s'y livre avec plus de liberté dans l'exercice d'une juridiction qui est directement établie pour le salut des ames, qui fondée par un Dieu sauveur a pour première loi l'imitation de sa miséricorde & de sa patience, qui n'aban-

donne point la pensée de convertir les pécheurs dont elle est obligée de punir l'opiniâtre désobéissance, n'employant jamais jusque dans les dernières extrémités que des peines salutaires à ceux qui les souffrent. Ce n'est donc pas la dévotion qui sans nécessité met *une verge de fer** dans la main de ceux qui gouvernent. C'est la dureté naturelle & acquise de leur caractère, dureté plus commune dans les personnes fouillées par les excès de l'intempérance & de la débauche, que dans celles qui pratiquent les plus austères vertus. C'est quelquefois aussi, je l'avoue, le transport indiscret d'un zèle sans expérience. Mais ce défaut peut être aisément

* *Reges eos in virga ferrea.* Ps. 2. 9.

corrigé, au lieu que les vices qui ont leur source dans le cœur & qui rendent un homme public insensible aux misères de ceux qui lui sont soumis, se guérissent difficilement. On ne peut pas douter que la prudence ne soit nécessaire pour balancer dans le gouvernement la rigueur avec l'indulgence. Mais ce talent une fois supposé, on ne craint pas d'affurer que la dévotion bien prise & bien entendue est le guide le plus fidèle dans la distribution, comme dans la remise des châtimens.

Il est vrai que la dévotion regarde comme indignes d'elle les complaisances serviles que le crédit & les richesses attirent souvent au crime. Elle ne peut se résoudre à le flatter, de quelque spécieux prétexte qu'on se

ferve, pour obtenir d'elle, sinon une approbation expresse, du moins quelques égards dont on puisse se prévaloir. Mais en faisant connoître son indignation contre le crime, la dévotion qui gouverne, n'attaque pas toujours les criminels puissans. La crainte ni le respect humain n'ont aucune part à ce ménagement; car de pareils motifs lui sont justement odieux, & l'on ne dira pas qu'ils puissent influencer dans le gouvernement. La dévotion, intrépide dans ses propres dangers, appréhende les maux que peut causer l'implacable ressentiment d'un criminel puissant & offensé. Sa résistance qui ne peut être vaincue par une autorité trop faible, la dégrade. Son exemple enhardit les méchans, sa pro-

tection leur assure l'impunité, & le scandale qu'on vouloit retrancher, s'accroît & devient irrémédiable. L'Église n'a que trop senti le contrecoup des foudres lancées sur des têtes illustres; & la dévotion n'avoit pas besoin de ces tristes expériences, pour revenir à cette maxime trop long-temps méconnue de saint Augustin*, que dans le gouvernement ecclésiastique il faut relâcher quelque chose de la sévérité de la discipline, lorsque la perte évidente d'un grand nombre d'ames

* *Verum in hujusmodi causis ubi per graves dissensionum scissuras non hujus aut illius hominis est periculum, sed populorum strages jacent, detrahendum est aliquid severitati, ut majoribus malis sanandis caritas sincera subveniat.*
S. Aug. Lib. ad Bonifac. N. 45.

exige ce relâchement.

On a conclu dans ces derniers temps, de cette maxime, & on le concluoit de même dans l'ancienne Église, qu'il n'est jamais expédient de sévir contre la multitude, les punitions générales ne pouvant être justes, parce qu'elles frappent des innocens, ni respectées, parce que le nombre des coupables augmente leur audace, ni salutaires, parce qu'elles sont ordinairement suivies de ruptures éclatantes, & de tragiques révolutions. Et à cet égard le gouvernement séculier doit être presque autant circonspect que l'ecclésiastique. Cette conséquence peut s'appliquer, quoiqu'avec beaucoup moins d'étendue, aux criminels que leur rang & leur autorité rendent les

chefs de la multitude. Avant que de prononcer contre eux une sentence , il faut bien examiner si elle peut être exécutée , si l'inexécution ne fera pas pire que n'auroit été la tolérance , s'il y a lieu de craindre que la rébellion des chefs n'entraîne la multitude , & indépendamment de tous ces dangers, s'il est à propos de décerner contre eux une peine capable d'altérer les sentimens de respect & de soumission qui leur sont dûs.

La dévotion chargée d'un gouvernement peut faire , quoiqu'en disent ses censeurs , de telles réflexions. Que desire après tout , & que cherche la dévotion ? le plus grand bien. Si donc elle le trouve dans les ménagemens que nous venons

de marquer, pourquoi ne les garderoit-elle pas ? pourquoi voudroit-elle, contre ses plus saintes maximes, se rendre responsable au jugement de Dieu des suites funestes d'une rigueur outrée ? Quand on n'a d'autre vûe dans une place, que d'y délivrer sa conscience, & qu'on a devant soi l'alternative ou de tolérer des criminels, ou en se déclarant contre eux, de multiplier les crimes & de les perpétuer, on peut gémir de la tolérance, mais on la préfère, sans hésiter, à un éclat inutile & pernicieux.

Comment accorder dans le gouvernement cette tolérance avec la justice des punitions exercées sur des coupables moins accredités ? C'est ce qui ne doit plus paroître impossible à la

dévotion, dès-qu'elle a compris la pureté des motifs qui engagent à dissimuler quelquefois les crimes des grands. Mais la dévotion se doit à elle-même, & à l'honneur de son gouvernement, de ne laisser aucun ombrage dans des circonstances si délicates sur son amour pour la justice, & sur son zèle incorruptible pour le bien public. Il n'est pas aussi difficile qu'on pourroit le croire, d'écarter ces soupçons injurieux; & les hommes clairvoyans ont bien tôt apperçû si la réserve d'un supérieur est une bassesse intéressée, une timidité pusillanime, ou si c'est une prudence louable.

Il est des occasions où le pouvoir & la dignité du criminel ne doivent pas arrêter la

vengeance du crime. La prudence elle-même inspire cette sévérité, ou si elle est toujours effrayée des inconvéniens qu'elle prévoit, la crainte plus juste d'une prévarication manifeste l'emporte sur cette prévoyance. Qui peut mieux que la dévotion donner ces exemples mémorables de vigueur & de fermeté? Qui peut mieux qu'elle fouler aux pieds toutes les considérations humaines, soutenir les plus violens assauts, & livrer au crime puissant & redouté des attaques d'autant plus décisives, que la vénération qu'elle s'attire en assure le succès?

Il en est à peu près de la réformation des abus, comme de la punition du crime. La dévotion souhaiteroit sans dou-

te qu'il n'y eût point d'abus ,
ou que tous pussent être déra-
cinés. Mais elle n'est pas assez
peu sensée , ni assez peu ins-
truite de la condition des choses
humaines , pour se flatter de
voir ce qu'elle desire , ni pour
former sur des vœux qui ne peu-
vent être accomplis , des projets
de gouvernement. Elle se con-
tente de travailler selon la me-
sure de ses forces à l'extirpation
des abus, sans trop même comp-
ter sur le succès de ses travaux ;
principe admirable, pour le di-
re en passant , d'un usage infini
dans le gouvernement , où la
vivacité naturelle , l'impaticen-
ce , le découragement , sont des
défauts essentiels , & que la
dévotion seule peut graver pro-
fondément dans l'esprit d'un
homme public. Les règles de la

prudence feront aussi les siennes dans les démarches qu'elle fera contre les abus, lorsque cette prudence ennemie du vice & protectrice de la vertu, s'appliquera toute entière à choisir les moyens les plus efficaces pour abattre l'un, & faire triompher l'autre.

La dévotion commence par distinguer les abus contraires aux loix divines & naturelles, de ceux qui ne sont opposés qu'à des loix humaines. Les premiers ne peuvent être couverts par la plus longue & la plus ancienne possession. Car les droits de l'éternelle vérité, & ceux de la puissance divine sont imprescriptibles. La dévotion n'admet aucune composition sur des loix si sacrées. Elle ne peut souffrir des usages qui les blessent

sent ouvertement. A-t-elle tort ? & parce qu'elle est inflexible sur cette matière, la déclarera-t-on incapable de gouverner ? Qui ne voit au contraire qu'un gouvernement qui ordonne ou qui approuve ce que Dieu condamne, est, non seulement injuste, mais pernicieux ? Qui ne méprisera ces vaines spéculations sur l'*esprit des loix*, où sous prétexte d'étudier leurs différens rapports, on combat indirectement la loi divine ? Cette loi dictée par une sagesse supérieure à tous les raisonnemens humains, cette loi qui fait l'admiration des cœurs droits & des esprits judicieux, se soustiendra toute seule contre une critique aussi maligne qu'elle est téméraire. Il fera toujours vrai que tout ce qu'elle prescrit,

convient à tous les lieux, à tous les tems, à toutes les personnes, & que ce qu'elle défend, comme le divorce, la poligamie, l'ufure, est un vice sous quelque gouvernement que ce soit.

Mais la dévotion, inexorable à l'égard des abus réprouvés par la loi naturelle ou par la loi divine, n'a pas la même ardeur contre les abus qui ne dérogent qu'à des loix humaines. Ces loix n'ont pas un caractère de stabilité, qui les affranchisse du sort qu'éprouvent tous les ouvrages des hommes. Elles sont d'ailleurs susceptibles de dispense; & dans le cas même où ces loix subsistent, & où elles obligent, comme on doit le supposer, pour que l'inobservation en soit abusive, il s'en faut beaucoup que

cet abus ne soit aussi criant que la transgression de la loi naturelle ou divine.

La dévotion est à la vérité fortement attachée aux règles; & loin de blâmer en elle cet attachement, on doit le regarder comme une vertu nécessaire pour bien gouverner. Car qu'est-ce qu'un gouvernement où l'on se fait un jeu de violer les règles, où les abus ont un libre cours? & que fait un homme en place de son autorité, s'il ne s'en sert pour conserver ou pour rétablir le bon ordre? La dévotion pénétrée de ces sentimens, n'ignore pas néanmoins la foiblesse & la corruption des hommes. Elle fait que leur pente naturelle les porte à secouer le joug de la loi, & qu'il est aussi difficile de les y

soûmettre de nouveau , qu'il leur a été aisé de s'y soustraire. Cette connoissance la rend extrêmement vigilante pour le maintien des loix qui sont encore en vigueur. Elle s'oppose avec force aux premières contraventions , persuadée qu'un abus peut être sans peine étouffé dans sa naissance , mais que si on lui permet de s'affermir , il en coûtera pour le détruire des travaux infinis , qui peut-être seront encore infructueux.

Ce qui augmente son attention & son zèle à l'égard des abus naissans , c'est la conduite qu'elle est obligée de tenir à l'égard des abus qu'elle trouve établis. Car elle n'est pas sur ce sujet aussi vive & aussi emportée que le prétendent ses adversaires , & le portrait qu'ils

ont tracé plus haut, s'il reffemble à quelques dévots, n'est pas tiré d'après la dévotion. Elle a besoin, on ne peut trop le redire, d'être éclairée par la prudence; car sans cette lumière, dévots ou indévots, & ceux-ci plus encore que les premiers, sont incapables de gouvernement. Mais je soutiens que la dévotion n'a par elle-même aucune opposition aux règles de la prudence. L'objet de ces règles est de prendre les mesures les plus convenables, pour procurer le bien. Plus la dévotion l'aime, plus elle est disposée à prendre ces mesures. Ainsi lorsqu'elle s'apperçoit qu'un abus est tellement enraciné, que le plus mauvais parti seroit de faire, pour l'arracher, d'inutiles efforts, ou d'exciter, en

l'arrachant, des troubles dangereux, elle se détermine par la règle du plus grand bien, non pas à favoriser cet abus, non pas à le regarder avec indifférence, non pas même à perdre le desir & l'espérance de le réformer, mais à souffrir, du moins pendant un temps, ce qu'il n'est pas en son pouvoir d'empêcher.

La dévotion fuit la même règle sur une autre espèce d'abus qui sans être formellement condamnés par aucune loi, sont des imperfections & des indécentes choquantes, des obstacles au bien qu'on pourroit desirer, & des taches pour le gouvernement sous lequel ces usages se sont introduits. La dévotion voudroit, s'il étoit possible, effacer ces taches, lever

ces obstacles, abolir ces indé-
cences. Elle le voudroit, mais
si on lui démontre qu'elle ne
peut l'entreprendre qu'aux dé-
pens d'une tranquillité plus pré-
cieuse qu'un changement qui
n'est pas absolument nécessaire,
la vûe du plus grand bien l'en-
gage à ne rien innover dans
l'état actuel.

Il est même des conjonctures
où quoiqu'elle ait lieu de se
promettre une heureuse issue,
& qu'elle ne craigne pas de si
fortes émotions, elle temporise
néanmoins & préfere des re-
mèdes qui opèrent lentement,
mais qui guérissent enfin le mal
dans son principe, à des remèdes
violens, dont l'effet seroit pas-
sager. La dévotion qui n'a pas
oublié le reproche que Jesus-
Christ faisoit aux Pharisiens,

aime mieux en s'opposant aux abus, *nettoyer le dedans du plat*, c'est à dire réformer le cœur, que de *laver seulement le dehors**, en n'arrétant que des désordres extérieurs qui reparoîtroient bien tôt, tandis que les passions qui les produisent subsisteroient. Changer les cœurs, & inspirer l'amour du bien à un nombre de personnes qui depuis long-temps l'ignorent ou le haïssent, n'est pas l'ouvrage de quelques jours. Il faut une application suivie, des manières douces & insinuan-tes, une patience inépuisable, du talent pour persuader. Le fruit de tous ces moyens est ordinairement tardif, il demeure

* *Pharisæe cæce, munda prius quod intus est calicis & paropsidis, ut fiat id quod de foris est mundum. Matth. 23. 26.*

long-temps

long-temps imperceptible, & ne se développe souvent qu'après bien des années. Mais quelle consolation pour un supérieur de voir alors des abus dont il gémissoit, déracinés sans éclat, sans murmure, sans soulèvement ! & la dévotion n'est-elle pas plus contente d'attirer à la vertu un culte & des hommages volontaires, que de renverser quelques autels du vice, sans le déposséder de son empire sur les cœurs ?

Le reproche qu'on fait à la dévotion d'embrasser sans choix & sans discernement toutes les bonnes œuvres qu'on lui présente, n'est pas mieux fondé. Si l'on se bornoit à dire que son premier mouvement est de consentir au bien qu'on lui propose, on diroit vrai, & au lieu de la

décrier, l'on feroit son éloge. Mais pour jeter sur elle un ridicule qui satisfasse la haine qu'on lui porte, il faut ajoûter qu'elle fuit aveuglément ces premières impressions. Avant que de montrer la fauffeté de ce reproche, je demande à ceux que je réfute, si une dispositioun contraire à celle qu'on reconnoît dans la dévotion, leur paroît plus conforme aux véritables règles du gouvernement. Trouveroient-ils plus convenable qu'un homme en place eût une opposition décidée pour toutes sortes de bonnes œuvres, que sa première pensée fût de les contredire, que ses premières démarches fussent pour les combattre, & qu'il ne fît céder sa répugnance à les approuver, qu'à une nécessité indispensable

ou à une utilité qui approche de la nécessité ? Combien de fautes capitales une telle disposition feroit-elle commettre dans le gouvernement ? Que de fruits précieux étouffés dans leurs germes ! que de sources abondantes détournées ou taries ! Et pour parler sans figure , que de projets rejetés qui eussent été salutaires à la religion & à la société !

Je fais qu'on me répondra que ces bonnes œuvres , dont je déplore la perte , ne méritent pas tant de regrets , que la dévotion s'attache avec trop d'excès à de pareilles œuvres méprisables aux yeux de la raison , & que cet attachement est une des plus fortes preuves que la dévotion ne fait pas gouverner. Mais c'est de quoi je me plains

qu'on juge de l'utilité de ces œuvres par d'autres principes que par ceux de la religion; comme si tout gouvernement ne devoit pas se rapporter à Dieu *de qui toute puissance émane**, & qu'il fût permis à un homme qui tient sa place de regarder comme inutile ou comme suspect ce qui tend au soutien & à l'accroissement de son culte. De plus on n'attaque pas moins par le mépris qu'on affecte pour ces bonnes œuvres, les intérêts de la société, que ceux de la religion. Car ce que l'on ne prenoit que pour un bien spirituel, se trouve en même temps un avantage temporel; & quand la dévotion n'auroit

* *Non est potestas nisi à Deo.*

Rom. 13. 1.

pour en juger ainsi que le sentiment des plus habiles politiques & des meilleures têtes qui aient gouverné, elle pourroit se consoler de n'être pas d'accord avec les prétendus sages de notre temps.

Mais est-il vrai que la dévotion embrasse si précipitamment les bonnes œuvres qu'on lui propose ? Cette précipitation démentiroit ses propres maximes ; car si dans sa conduite personnelle, la dévotion examine attentivement les voies qu'elle doit suivre, parce qu'il en est qui paroissent droites, & qui conduisent néanmoins à la mort*, à plus forte raison dans le gou-

* *Est via qua videtur homini justa & novissima ejus deducunt ad mortem.*
Proverb. 14. 12.

vernement public doit-elle distinguer le bien réel de celui qui n'est qu'apparent ; le bien solide & durable, de celui qui n'a aucune consistance ; le bien qui l'est en toutes manières, de celui qui ne peut être accompli par des moyens justes ; le bien qui ne doit pas entraîner de plus grands maux ou préjudicier à de plus grands biens, de celui qui est joint à ces inconvéniens. La dévotion peut-elle se dispenser d'un examen qui est un de ses devoirs les plus essentiels ? Et après l'avoir fait, peut-elle, sans cesser d'être ce qu'elle est, se livrer à des œuvres belles par les dehors, mais vicieuses ou du moins équivoques dans le fond ? On n'a donc rien à craindre de son zèle pour les bonnes œuvres ; & pourvû qu'on ne

fasse pas confister la sagesse du gouvernement à éteindre l'esprit, à mépriser les prophéties, elle consentira volontiers à éprouver toutes choses, & à n'admettre que ce qui est véritablement bon*.

Qu'on ne dise plus après cela que la dévotion a une si parfaite confiance dans le secours du Tout-puissant, qu'elle dédaigne l'usage de la prudence humaine. J'ai déjà combattu ce préjugé au sujet de l'éloquence. La dévotion emploie celle-ci dans ses discours, quoiqu'elle ne s'appuie que sur la grace divine, qui éclaire intérieurement les esprits, & qui touche les cœurs,

* *Spiritum nolite extinguere, prophetias nolite spernere, omnia autem probate, quod bonum est tenete.* 1. Theff. 5. 19. 20. 21.

parce que l'éloquence , pleine de force & d'onction , est un des moyens humains dont la grace se fert le plus efficacement pour persuader les vérités chrétiennes. De même il y a des moyens naturels dont Dieu a voulu faire dépendre dans le cours ordinaire de sa providence le succès & l'utilité du gouvernement. Les rejeter , ce seroit tenter Dieu , & lui demander sans nécessité des miracles. Ce seroit se rendre coupable de tous les maux dont cette présomption , déjà si criminelle , seroit infailliblement suivie. Ainsi la dévotion n'a garde de condamner la prudence qui lui découvre les moyens qu'elle doit mettre en œuvre pour accomplir ses desseins ; mais elle perfectionne cette prudence , en lui appren-

nant à se reposer , non sur elle-même , mais sur l'arbitre souverain de nos destinées , & en la délivrant de ces craintes & de ces inquiétudes que la raison & le courage peuvent concentrer dans le cœur , mais que la confiance chrétienne peut seule en bannir.

On n'ignore pas que Dieu a suscité quelquefois dans des temps difficiles des hommes extraordinaires , qui , pour la réformation des abus & pour le rétablissement du bon ordre , ont formé de grandes entreprises contre les règles communes de la prudence , & les ont heureusement exécutées. Mais ces exemples ne prouvent pas que la dévotion soit ennemie de la prudence. Car premièrement ces conduites extraordinaires

ont réuffi, & , à parler exactement, elles étoient très-prudentes; car Dieu qui les avoit inspirées, en facilitoit le succès. Il n'est rien de plus judicieux que d'agir sous une telle garantie, & l'on peut sans imprudence négliger les moyens ordinaires, lorsqu'on a lieu de compter sur de plus puissantes ressources. Sans recourir même à une protection particulière du ciel, il est arrivé plus d'une fois que des génies supérieurs, à la tête du gouvernement, ont quitté les chemins battus, pour prendre des routes plus abrégées & plus sûres. En second lieu, la dévotion admire ces exemples, mais ne se flatte pas de pouvoir les atteindre, & sans mettre des bornes à la puissance de Dieu qui renouvelle quand

il veut les mêmes prodiges, elle n'ose dans le gouvernement se départir des règles que dicte la prudence.

Telle est l'alliance de la dévotion avec la justesse & l'étendue de l'esprit, qui font la première partie du gouvernement. Nous avons marqué pour la seconde le discernement des hommes. En effet quiconque a une autorité principale, a des places subordonnées à remplir. Il a auprès de lui des personnes qu'il applique à différens emplois, ou dont il demande les conseils. Enfin il est obligé de traiter avec des hommes de tout état & de toute condition, par les rapports que le gouvernement qu'il exerce lui donne avec eux. Trois objets où le discernement des hommes est

d'une absolue nécessité.

Un supérieur doit connoître, pour remplir dignement les places dont il a la disposition, les talens, le caractère, les vertus & les défauts de tous les sujets sur lesquels il peut jeter les yeux. Cette connoissance le dirigera dans ses choix, & sans elle il se trompera souvent en une matière où les erreurs sont de la dernière conséquence. Ici un esprit doux & pacifique convient davantage ; là il faut au contraire un zèle plus ardent & plus actif. La science & le don de la parole sont plus nécessaires en certaines places, en d'autres le jugement & la prudence. Jamais le vice, surtout s'il est scandaleux, & même quand il ne le seroit pas, ne doit être placé. On verra bien

rôt que cette règle est vraie sans exception dans le gouvernement ecclésiastique ; & pour ce qui est du séculier , ce n'est pas ici le lieu de marquer les restrictions qu'elle peut souffrir. Il est cependant des circonstances où une moindre vertu peut & doit être préférée. Est-ce une chose facile que d'appercevoir & de démêler toutes ces manières qui distinguent les hommes entr'eux , car je ne parle point des qualités extérieures, comme la naissance , les biens , le crédit , qui méritent quelquefois l'attention d'un supérieur ? Il n'a pas besoin de beaucoup de pénétration , pour savoir à quoi s'en tenir sur ces qualités ; mais pour ne pas se méprendre sur celles de l'esprit & du cœur , les plus intéressantes de toutes,

combien ses regards doivent-ils être perçans ?

Quelle doit être aussi sa sagacité dans le choix des personnes qui l'approchent , dans les ministères qu'il leur confie , dans l'usage qu'il fait de leurs conseils ? Il n'est pas possible qu'un supérieur fasse tout par lui-même ; & quand il le pourroit, il semble convenable qu'il renvoie les moindres détails à des hommes dignes de sa confiance. Un fardeau partagé est moins accablant , & *la besogne* , comme on parle aujourd'hui , doit être mieux faite par plusieurs ouvriers que par un seul. De plus il y a nécessairement autour d'un homme en place des emplois subalternes qu'il est important de remplir par des sujets capables d'en faire les fonctions.

Tout cela demande qu'un supérieur se connoisse parfaitement en hommes , qu'il lise autant qu'un mortel peut le faire , jusque dans les cœurs , pour s'assurer d'un attachement solide pour sa personne , d'une probité à l'épreuve des tentations les plus délicates , d'une conduite qui ne fasse tort ni à lui ni à son gouvernement. Il doit être instruit du caractère & des talens de ceux qui travaillent immédiatement sous ses ordres , pour juger du fond qu'il peut faire sur le compte qu'ils lui rendent & sur les avis qu'ils lui donnent , pour les employer chacun dans le genre qui lui est propre , rien n'étant plus dangereux que de transporter les hommes hors de leur place naturelle.

Enfin le gouvernement donne

des rapports nécessaires avec des personnes de tout état & de toute condition. Quand on se rend inaccessible, & qu'on ne voit que par les yeux d'autrui, qu'on n'entend que par des oreilles étrangères, qu'on ne parle que par une bouche empruntée, on s'expose à l'inconvénient d'ignorer beaucoup de choses qu'il faudroit savoir, d'en croire d'autres qui ne sont pas véritables, d'en dire qu'on ne voudroit ou qu'on ne devroit pas; & au lieu du respect & de la crainte, on ne s'attire que de la haine & du mépris. Traiter avec les hommes dans une place supérieure, c'est recevoir leurs plaintes, répondre à leurs demandes, louer ceux-ci, réprimander ceux-là, exhorter les uns, discuter des affaires

affaires avec les autres , remplir les devoirs de la société comme il convient à la dignité de cette place. Ces détails , qui pris séparément paroissent peu considérables , sont tous ensemble d'une importance extrême dans le gouvernement ; & il n'est pas douteux que l'homme public chargé de ces détails , ne s'en acquitte mal , s'il n'a pas une connoissance générale des mœurs & des usages des hommes , des ressorts qui les remuent , des passions qui les agitent , des vices qui dominent parmi eux , & si en particulier il n'étudie pas & ne fait point discerner le génie & les inclinations de ceux qui s'adressent à lui.

Je crois déjà entendre mes adversaires s'écrier que de toutes

les parties du gouvernement, celle dont je viens de parler est la plus incompatible avec la dévotion. Comment auroit-elle le discernement des hommes, elle qui est également incapable de juger sainement de leurs vertus & de leurs défauts, soit qu'on l'envisage dans son état le plus parfait, soit qu'on la prenne telle qu'on la trouve dans un grand nombre de dévots? Dans ce second état, rien de plus défiant & de plus soupçonneux que la dévotion, rien de plus docile à la voix de la médisance & de la calomnie, rien de plus obstiné dans les préventions une fois conçûes. Est-ce ainsi qu'on connoît les hommes? & quel est le fruit de cette étrange méthode, si ce n'est d'accréditer l'infame délation, d'écar-

ter ou d'opprimer le mérite ? Dans son état le plus parfait la dévotion, conformément au précepte de l'Évangile, juge toujours favorablement de son prochain. Elle ne fouille pas dans son cœur pour y découvrir des intentions perverses, & pour reconnoître la source cachée des défauts qui paroissent au dehors. Elle excuse ce qu'elle ne peut ni défavouer ni dissimuler. Ajoûtons que la dévotion, jalouse de l'enfance & de la simplicité que Jesus-Christ & l'Apôtre saint Paul lui recommandent*, ignore & veut ignorer tout le

* *Estote . . . simplices sicut columba.*
Matth. 10. 16. *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum caelorum.* Ibid. 18. 3. *Malitiâ parvuli estote.* 1. Cor. 14. 20.

mal dont les hommes font capables, qu'elle ajoute foi à tout ce qu'on lui dit, prête à embrasser la défense d'un scélérat hypocrite qui a sù toucher sa compassion, à favoriser le crime, qu'elle ne soupçonne jamais, & à répandre sur une indigence simulée des secours qui ne sont dûs qu'à la véritable pauvreté. Disons enfin que la parfaite dévotion est si éprise de la vertu, qu'elle ne demande pas d'autre qualité dans les hommes. Quiconque lui paroît vertueux, obtient d'elle toutes les graces dont elle dispose, & peut prétendre aux plus hautes dignités, sans aucun des talens nécessaires pour les remplir.

Cet état de la dévotion, où elle est représentée ombrageuse, amie des délateurs, inébran-

lable dans ses préjugés, n'est pas son état naturel. S'il est souvent arrivé que des dévots chargés d'un gouvernement ont si mal réussi à connoître les hommes, ce n'est pas sur la dévotion, c'est sur la petitesse de leur esprit, que cette faute doit être rejetée. D'autres personnes qui ne se piquoient pas de dévotion, sont tombées dans la même faute, avec cette différence, que parmi celles-ci plusieurs ont péché par méchanceté plustôt que par ignorance. Un esprit foible, comme un dévot peut l'être, ou un cœur corrompu, comme il ne s'en trouve que trop sans la dévotion, se livre aisément à la défiance. L'un veut connoître les hommes par un motif louable, pour récompenser la vertu, pour punir ou

pour éloigner le vice ; & comme il ne distingue pas le chemin que la vérité doit tenir pour arriver jusqu'à lui, il la cherche par des détours obliques & des conduits souterrains. Les faux rapports & les accusations téméraires lui tiennent lieu des solides recherches qu'il auroit pû faire avec le discernement des hommes. Il auroit sù alors avouer & réparer les erreurs inévitables dans le gouvernement le plus sage & le plus éclairé. Mais la petitesse d'esprit est inséparable de l'opiniâtreté ; il ne peut croire qu'on ait voulu, ou qu'on ait pû le tromper. L'autre au contraire ne veut connoître les hommes que pour faire du mal, ou pour se préserver de celui qu'il a lieu de craindre. Persuadé par le

sentiment de sa propre corruption, que tous les hommes font méchans comme lui, il ne fait pas plus de cas des vils espions qui le servent, que des personnes qui lui sont dénoncées. Il croit néanmoins les dénonciateurs & par la malignité naturelle de son caractère & par la défiance que ses remords lui inspirent. Des préventions conçues dans le sein du crime, sont encore plus incurables que celles qui sont nées dans un esprit foible; & ce fléau du gouvernement est mille fois plus redoutable sous un homme esclave de ses passions, que sous celui dont les vûes sont droites, quoique ses lumières soient bornées.

Si quelque excès pouvoit convenir à la véritable dévotion, ce seroit sans doute celui

que l'on donne pour son état le plus parfait. Elle a plus d'inclination pour une charitable crédulité, que pour des jugemens sinistres & d'injustes soupçons ; mais elle n'est pas si follement crédule qu'on voudroit nous le persuader, & les fausses idées qu'on se forme là-dessus, viennent uniquement de ce que l'on confond les sentimens de la charité chrétienne avec la conduite & le langage qu'elle suggère. Ses sentimens sont les mêmes dans tous les hommes ; mais elle agit, elle parle dans un supérieur autrement que dans un particulier. Celui-ci ne répond que de lui-même, & l'attention qu'il doit à ses propres défauts, le dispense de remarquer les vices du prochain. Le supérieur, obligé de

de veiller sur ceux dont il doit rendre compte, n'omet aucune précaution raisonnable pour connoître en mal comme en bien les hommes dont la connoissance est utile ou nécessaire à son gouvernement. Il ne sera pas disposé à les croire mauvais avant que de les connoître. Car rien n'est plus téméraire ni plus injurieux à l'humanité que cette disposition, dont quelques personnes s'applaudissent, s'estimant fort habiles parce qu'elles commencent par juger défavantageusement de tout homme inconnu, & n'exceptent que le petit nombre dont la probité leur paroît incontestable, de la condamnation générale qu'elles prononcent contre tous les hommes. Il n'y a dans cette manière de

penfer, ni beaucoup de noblesse, on le voit aisément, ni même beaucoup d'habileté. Faut-il être fort habile pour décider d'abord que tous les hommes sont faux, intéressés, ambitieux, & pour distribuer ensuite par caprice, ou par des motifs suspects, quelques éloges particuliers, souvent aussi mal fondés que la première décision qui condamne l'humanité ? Combien sont plus sages & plus avantageux au gouvernement les sentimens que la charité forme dans le cœur d'un homme public ! Il présume le bien de chacun de ceux qu'il ne connoît pas, quoiqu'instruit en général des ravages que la cupidité fait parmi les hommes. Cette présomption dure jusqu'à ce que des doutes légitimes

l'affoiblissent, & que des preuves certaines la détruisent; car elle ne doit pas l'empêcher de prêter l'oreille aux discours qu'on lui tient, & d'en peser la solidité, d'aller, s'il est possible, à la source des bruits répandus dans le public, & de s'affûrer de leur vérité, d'examiner par lui-même les discours, les actions, le maintien de ceux qui l'approchent, & de former sur ces indices de prudentes conjectures. Toute autre conduite seroit une négligence blâmable dans un homme public, redevable à tous, & par conséquent obligé de connoître les bons pour les défendre ou les récompenser, les méchans pour les corriger ou les réprimer.

Il n'est donc pas si difficile de concilier la charité chrétienne

avec le discernement des hommes. En les aimant sincèrement, elle découvrira si elle est chargée de les gouverner, ce qui manque à leurs vertus ; elle appercevra leurs vices, elle s'informerera des faits dont on les accuse, & règlera ses démarches sur les connoissances qu'elle aura acquises ; elle saura se tenir en garde contre l'imposture, & sa simplicité ne dégènera pas en imbécillité. La lecture, l'instruction, & surtout l'expérience, apprennent aux personnes les plus innocentes, qu'il y a dans le monde bien des gens qui ne leur ressemblent pas. C'en est assez, sans former aucun soupçon particulier, pour ne pas ajoûter foi indifféremment à tous les discours, & pour ne pas compter sur toutes

les apparences. Lorsque la dévotion est isolée, elle se précautionne moins contre les pièges qu'on peut lui tendre; & pourvû que les services qu'on lui demande, ne puissent causer aucun préjudice, elle consent à être la dupe d'un cœur trop tendre & trop généreux. Mais quand elle est dans un rang où des mécomptes de cette espèce peuvent avoir des suites sérieuses, où il seroit dangereux pour elle & pour le public de protéger un scélérat, de combler de ses faveurs des sujets qui ne les méritent pas, d'épuiser ses libéralités aux dépens de la véritable indigence sur le libertinage & l'oïveté, elle croit devoir être plus défiante & plus réservée.

De même elle suivroit avec

plus de liberté dans une condition privée son goût pour les personnes vertueuses : contente de trouver en elles de quoi s'instruire & s'édifier, elle ne chercheroit rien de plus. Mais quand elle est dispensatrice des emplois d'où le bonheur des hommes & l'ordre de la société dépendent, elle comprend que la vertu seule est insuffisante pour exercer ces emplois. Elle ne placera pas à la tête des armées, ni dans les tribunaux de la justice, un homme pieux qui ne fait pas la guerre & ignore la jurisprudence. Elle n'établira pas même pasteur des âmes celui dont la vie exemplaire peut leur être utile, mais dont l'ignorance & les travers peuvent leur être beaucoup plus nuisibles.

Si la dévotion n'a rien d'incompatible avec le discernement des hommes, on peut dire qu'elle facilite l'usage de ce précieux talent. Qu'est-ce qui aveugle quelquefois dans cette matière les supérieurs les plus éclairés ? Qui les empêche de reconnoître & de couronner le mérite ? qui les rend prodigues de leurs graces pour de médiocres, & même d'indignes sujets ? qui les détermine en certaines occasions contre le bon droit, & en faveur de l'injustice ? Des passions qu'ils ne savent ni vaincre ni modérer ; des haines qui ferment leurs yeux à tout ce qu'il y a d'estimable dans un ennemi, grossissent ses défauts réels, & lui en prêtent d'imaginaires ; une présomption qui est trop oc-

R iiii



cupée d'elle-même, pour étudier & pour bien connoître un mérite étranger, ou qui pleine de confiance en ses propres lumières, se trompe d'autant plus aisément, qu'elle se croit infailible dans les jugemens qu'elle porte des autres hommes; une vivacité qui prend tout d'un coup son parti sur un premier exposé, & sur de soudaines réflexions, sans attendre, pour agir, un plus long examen; des foibleffes encore plus honteuses, qui couvrent la raison d'épaiffes ténèbres. La dévotion exempte de ces défauts, peut exercer sans empêchement & sans obstacle le talent de discerner les hommes. Elle en juge avec équité, parce qu'aucune passion ne préside à ses jugemens. Quelque sujet de mécon-

tentement qu'on ait pû lui donner, elle remarque le mérite par-tout où il se trouve, & sacrifie, en le mettant en place, ses répugances personnelles à l'intérêt du public. L'orgueil ne rabaisse pas à ses yeux les vertus & les talens d'autrui, & une trop haute idée de son discernement ne la fait pas tomber dans des erreurs grossières. Elle fait arrêter les saillies d'une humeur trop vive & trop bouillante, & quelque motif qu'on lui présente pour l'entraîner, elle ne se rend jamais, autant que ses lumières le lui permettent, qu'à la voix de la raison. Pour ce qui est des passions qui soumettent l'esprit à l'empire des sens, elle a pour elles une horreur si forte, qu'il n'est pas à craindre que ces passions cor-

rompent les jugemens que la dévotion, qui gouverne, doit porter sur les hommes.

L'esprit de gouvernement renferme en troisième lieu la connoissance des choses sur lesquelles roule le gouvernement qu'on exerce. Il ne me reste rien à dire sur cette connoissance, après ce que j'ai déjà dit sur l'esprit des belles lettres & sur celui des sciences. On a vû qu'il n'est aucunes connoissances incompatibles avec la dévotion, & plus on les supposera utiles & nécessaires à la république, plus elles seront de son ressort.

S'il falloit en croire un préjugé répandu par l'ignorance, cette partie du gouvernement pouvoit être supprimée. Car un Savant pour les petits esprits est aussi peu capable de gou-

verner, qu'un dévot pour les libertins. On renvoie celui-ci dans un séminaire ou dans un cloître ; on relègue l'autre dans son cabinet. A quoi servent, dit-on, dans un homme public des connoissances acquises par l'étude ? Un jugement solide, avec l'usage du monde & des affaires, ne suffit-il pas pour le gouvernement ? Mais qui osera dire que la connoissance de l'histoire, du droit public, des loix civiles, de tout ce qui a été écrit sur l'art militaire, le commerce, la navigation, soit inutile dans le gouvernement temporel ? Qu'on dise qu'à l'égard de quelques-unes de ces parties, l'expérience en apprend plus que les livres, je l'avouerai. Mais il faudra du moins que l'on m'accorde que ces deux ressour-

ces, jointes ensemble, valent mieux qu'une seule, & que parmi les choses dont nous avons fait l'énumération, il en est de très-intéressantes pour la république, qui ne peuvent être apprises sans le secours de la lecture & de l'étude. L'expérience est admirable pour développer des talens, & pour réduire la théorie en pratique; mais accompagnée de l'ignorance, elle n'est autre chose que l'habitude invétérée de commettre les mêmes fautes.

Que fera-ce donc du gouvernement spirituel? & quelle est l'absurdité de ce discours, qu'un Prélat ne doit être ni casuiste, ni théologien, ni canoniste, qu'il n'a besoin que de prudence pour donner des ordres, de fermeté pour les faire

exécuter, & que s'il faut quelquefois du savoir, il lui suffit de le trouver dans les habiles gens qu'il consulte? Ceux qui parlent ainsi ne regardent sans doute l'épiscopat que comme une magistrature politique, & dans cette idée ils se trompent encore; car les détails d'une semblable magistrature exigent bien des connoissances dans celui qui gouverne en chef. Mais le gouvernement d'un diocèse n'est pas seulement une police extérieure. Le Prélat est pasteur, & pasteur des ames beaucoup plus que Magistrat. Il doit instruire plus qu'ordonner, & ses ordres même ont des rapports intimes avec le dogme & avec la morale du christianisme. Ignorer profondément l'un & l'autre, & dans les enseigne-

mens qu'on donne sur la foi, dans les règles de conduite que l'on prescrit, dépendre d'un conseil qui n'est pas toujours bien choisi, est-ce gouverner en Évêque ? On fait ce que répondent les saints Docteurs & les Conciles ; mais en ne consultant que la raison & les bienféances, le monde même décidera que non.

C'est entrer dans les vûes de la dévotion, que de soutenir qu'il est impossible de gouverner sans la connoissance des choses sur lesquelles roule le gouvernement qu'on exerce. La dévotion ne desire pas moins les vertus propres à la place qu'on occupe, quatrième partie du gouvernement.

Je ne parle point ici des vertus nécessaires en général pour

le gouvernement, comme l'équité, le zèle du bien public, l'humanité, la force, le déintéressement, l'amour du travail, &c. La dévotion n'est pas ennemie de ces vertus, & ses censeurs ne disconviendront point que dans cette partie elle se rapproche de l'esprit du gouvernement. Les vertus sur lesquelles j'insiste, sont celles qui appartiennent proprement à la dévotion, & dont la nécessité n'est pas si universellement reconnue.

La dévotion exige dans un homme qui gouverne, des mœurs irréprochables; elle lui défend d'autoriser par sa conduite les abus qu'il réprime par ses loix. Les libertins traitent de scrupule frivole cette délicatesse de la dévotion. Laissons

les parler en libertins, c'est-à-dire, en hommes qui connoissent aussi peu les règles du gouvernement que celles de la vertu. Mais demandons à toute personne sensée qui aime l'ordre, & qui fait par quelles voies il se conserve ou se détruit, si la dépravation des mœurs publiques n'est pas un mal réel dans le gouvernement, & si l'exemple du supérieur n'est pas un moyen infailible pour répandre la contagion du vice. Demandons lui encore, si tout gouvernement, quel qu'il soit, n'a pas d'autres maux à craindre de ces passions que le libertinage a de tout temps excusées, & que l'impiété de notre siècle ne rougit pas de consacrer. N'entrons pas dans le détail de ces maux, & prions
ceux

ceux qui voudroient en douter, d'ouvrir & de lire les histoires. Regardera-t-on aussi comme une chose indifférente au gouvernement la conduite d'un supérieur qui se permet à lui-même ce qu'il condamne, & ce qu'il doit punir dans les autres ? Qui ne voit que c'est énerver les loix, que de les enfreindre parce qu'on est au dessus des peines qu'elles imposent ? Les réglemens les plus salutaires sont ceux qui éprouvent ordinairement plus de contradictions. Quel prétexte plus plausible pour s'en affranchir, que l'exemple du supérieur qui ne les observe pas ! On juge avec raison qu'il les méprise. La crainte est alors l'unique motif qui fasse obéir. Mais cette faible barrière ne résiste pas long-

temps au débordement de la licence, & des abus autorisés par les actions du Législateur, triomphent aisément des loix qui les proscrivent.

Je comprends ce qu'il en doit coûter à un homme qui commande, pour s'affujétir à ses propres ordonnances. Tous les penchans du cœur réclament. Indépendant des autres, il faut devenir esclave de soi-même; il faut être, par le sacrifice de ses goûts, victime des bienféances de son rang; il faut fermer l'oreille à la voix enchanteresse des flatteurs; il faut éviter d'autres pièges d'autant plus dangereux qu'on a plus de grandeur & d'autorité. Mais c'est ce qui me persuade que la dévotion, loin d'être un obstacle au gouvernement, est

un secours au contraire pour en accomplir les plus indispensables devoirs. Beaucoup mieux que la raison, elle captive des penchans que la crainte & le respect humain ne peuvent subjuguier. Elle seule peut enseigner, que c'est être véritablement libre que de ne dépendre que de la règle, & que le commandement, qui paroît si doux à la plupart des hommes, est de tous les états le moins flatteur pour la nature. Elle est le préservatif le plus salutaire contre le poison de la flatterie, & le rempart le plus inaccessible aux traits du vice séducteur.

Il semble que ces principes contestés, quoique sans fondement, à l'égard du gouvernement séculier, ne devroient au moins souffrir aucune contesta-

tion à l'égard du gouvernement ecclésiastique. N'est-il pas évident que sans les mœurs, ce dernier gouvernement a un défaut essentiel que tous les talens de l'esprit ne peuvent couvrir ? Un homme vicieux à la tête du gouvernement ecclésiastique, est inévitablement méprisé. Le monde, tout corrompu qu'il est, insulte à ses désordres. Ils deviennent la matière des entretiens particuliers & des satires publiques. Son nom ne peut plus être proféré, sans qu'on y joigne le récit vrai ou faux de quelqu'une de ses aventures ; & l'idée qu'on s'est formée de lui, donne du crédit aux plus scandaleuses rumeurs. Dans un décri si général, accordons-lui l'esprit le plus juste & le plus pénétrant, une prudence con-

sommée, la science même de son état, il fera toujours incapable d'un ministère dont le premier & le plus inviolable engagement est de se faire respecter.

Mais, dira-t-on, la probité, l'honneur, peut-être un reste de religion, le porteront à aimer dans les autres le bien qu'il ne fait pas lui-même. Je veux qu'il suive dans le gouvernement d'autres maximes que dans sa conduite personnelle. Il seroit en effet monstrueux qu'on employât ouvertement l'autorité la plus sainte à détruire le bien & à établir le mal. Combien de fautes néanmoins ses passions ne lui feront-elles pas commettre dans le gouvernement ? Combien de graces extorquées par de honteuses sollicitations,

accordées par des motifs criminels , graces dont les effets font d'introduire dans le sanctuaire des personnes qui devoient en être exclues , ou de confier des postes importans à des hommes dépourvûs de mérite ! Que de désordres impunis ! que d'abus & de scandales injustement tolérés ! On sent que des coups de vigueur seroient nécessaires ; mais de funestes liaisons arrêtent la main qui devoit frapper. C'est ainsi que ce supérieur ecclésiastique aime le bien , & que la sagesse de son gouvernement répare l'irrégularité de ses mœurs. Quand il seroit même possible que les foibleesses de son cœur ne lui fissent jamais oublier les véritables règles du gouvernement , quand il auroit autant de zèle pour l'ordre public ,

qu'il en a peu pour sa propre réformation, quel pourroit être le succès de ce zèle ? de quel front oseroit-il reprendre dans autrui des vices moins crians que les siens ? Comment ses corrections, s'il osoit en faire, seroient-elles reçues ? quel poids auroient ses instructions ? Quelle docilité trouveroit-il dans ses inférieurs, pour l'établissement d'une exacte discipline ? & ses exemples ne seroient-ils pas plus pernicious, que ses discours, ses réglemens, & toutes les démarches de son ministère, ne pourroient être utiles ?

Tout cela est vrai, répondra-t-on, s'il ne garde aucunes mesures, s'il brave les jugemens du monde, s'il viole sans pudeur toutes les bienséances ; mais si ses désordres demeurent

secrêts , s'il en rougit du moins , & que l'on s'apperçoive qu'il respecte la vertu dans le temps qu'il n'a pas le courage de la pratiquer , qui l'empêchera d'employer utilement les talens qu'il a pour gouverner ?

D'abord on suppose, ce qui est moralement impossible, qu'un homme en place dérobe au public la connoissance de sa conduite. Trop de regards sont fixés sur lui, pour qu'il puisse les tromper tous. Peut-être y réussira-t-il quelque temps; mais bien tôt la vérité perce. Un seul témoin en fait naître plusieurs, & le mystère une fois éventé, devient une nouvelle générale. Au défaut de la conviction & de l'évidence, les conjectures se multiplient, les soupçons se communiquent, & dans

dans un état où la réputation est tout ensemble si fragile & si précieuse, il est presque égal d'être convaincu, ou d'être violemment soupçonné.

L'indignation & le mépris feront moindres, à la vérité, lorsqu'on le verra, timide & réservé dans le vice, en retrancher une partie du scandale, & travailler, après avoir perdu l'estime, à s'attirer la compassion. Misérable ressource pour un homme qui devoit être la terreur du crime, les délices de la vertu, un objet de vénération pour les bons & pour les méchans! L'obtiendra-t-il même cette pitié qu'il souhaite de ceux qui connoissent toute l'étendue de ses devoirs, & l'horrible profanation dont il est coupable? Et en se faisant plaindre

de quelques personnes, lui ref-
tera-t-il assez de considération
pour exercer son ministère avec
toute l'autorité dont il a besoin,
avec tout le fruit qu'on pouvoit
attendre de ses talens ?

C'est assez s'arrêter sur un
paradoxe insoutenable qui mé-
ritoit à peine d'être réfuté. Mais
je vais plus loin, & je prétends
que non seulement la pureté des
mœurs, mais la piété même,
selon les idées différentes qu'on
attache à ces deux termes, est
une partie essentielle du gou-
vernement ecclésiastique. Je
fortirois de mon sujet, si je
répétois ici ce qu'on trouve
dans tous les livres sur l'excel-
lence & la sainteté du ministère
sacerdotal. Ce n'est pas un traité
de morale qu'on attend de moi.
Je considère en philosophe & en

citoyen l'esprit du gouvernement ; & c'est sans m'éloigner de ce point de vûe , que je compte la dévotion parmi les qualités qui composent l'esprit du gouvernement ecclésiastique.

On entend par la dévotion ajoutée à cette pureté des mœurs dont nous avons parlé , des sentimens de religion plus vifs & plus touchans , une vertu animée par des motifs plus purs , qui ne se borne pas , dans le rang qu'elle occupe , à mériter l'estime du public par une conduite irrépréhensible , mais qui veut servir Dieu par l'autorité qu'elle exerce , lui plaire & mériter ses récompenses par l'usage qu'elle fait de cette autorité.

La dévotion ainsi définie en-

tre-t-elle dans l'esprit du gouvernement ecclésiastique? Pour s'en affûrer, qu'on examine les détails de ce gouvernement. J'avoue que parmi ces détails quelques-uns ont de quoi flatter l'amour propre. On est soutenu dans les grandes affaires & dans les occasions éclatantes par l'importance de l'objet, & par la réputation attachée au succès. On monte alors sur le théâtre; & l'on rappelle tout ce qu'on a de génie & d'habileté pour mériter l'applaudissement des spectateurs. Mais ces grandes affaires, ces occasions éclatantes ne se présentent pas toujours. Une partie du gouvernement ecclésiastique consiste en petits détails ennuyeux par leur uniformité, fatiguans par leur multiplicité. Ceux qui con-

noissent ces détails, comprennent ce que je veux dire ; ils savent combien il faut de zèle, de patience, d'attachement à ses devoirs, pour supporter constamment des occupations qui tourmentent le corps & l'esprit, des occupations où l'éloquence ne brille pas, où l'étendue & l'élévation de l'esprit ne trouvent point de matière qui soit digne d'elles, où une science profonde n'est guères d'usage, où un prompt & glorieux succès n'affaïsonne pas les dégoûts.

On dira peut-être qu'un supérieur ecclésiastique dont les talens sont au dessus de ces détails, peut s'en débarrasser. Mais en prenant ce parti extrême, on tranche le nœud, au lieu de le résoudre ; car que

devient le gouvernement ecclésiastique, si celui qui l'exerce en chef, abandonne entièrement tous ces détails ? Quoique chacun d'eux n'ait rien en soi-même d'intéressant, il n'en est pas ainsi de la suite & de la continuité de ces détails. C'est ce qui donne à un Prélat une parfaite connoissance de son diocèse, c'est ce qui lui fait connoître les lieux & les personnes qui les habitent, les besoins auxquels il faut pourvoir, les inconvéniens qu'il faut prévenir. Cette connoissance acquise tous les jours par un travail dont l'utilité n'est pas d'abord sensible, l'éclaire & le conduit sûrement dans les affaires importantes qui arrivent plus rarement. C'est aussi ce qui le fait connoître à ses inférieurs. Un homme

en place se montre tel qu'il est dans les détails auxquels il n'apporte aucune préparation. On s'apperçoit à la longue s'il a de l'humeur, ou s'il est égal & toujours maître de lui-même; s'il est fier & hautain, ou modeste & affable; dur & austère, ou doux & bienfaisant; susceptible de préventions, ou incapable d'en recevoir, du moins d'en conserver; vrai & sincère, ou faux & dissimulé; sage, ou indiscret dans ses discours; ami, ou ennemi du bien. Les qualités estimables qu'on découvre en lui dans ces occasions non suspectes, lui font d'autant plus d'honneur, qu'elles paroissent couler de source, & lui échapper comme malgré lui. Les petits qui ont le bonheur de s'approcher de sa personne, & d'en

être favorablement écoutés , réunissent leurs voix à celles des grands pour célébrer ses louanges. Tous l'aiment , & le révèrent : Pasteur tendre & vigilant , il trouve dans tout son troupeau une confiance & une docilité inaltérables.

Quelle différence de langage & de sentimens , s'il devenoit invisible , si les personnes dont il doit être par sa dignité le tuteur & le père , ne pouvoient l'aborder , s'il refusoit d'entrer dans les affaires pour lesquelles on a recours à lui , s'il ne vouloit pas qu'on lui parlât , & qu'on l'instruisît de ce qui se passe dans son diocèse ! Perpétuellement enfermé pour vacquer à l'étude ou à la prière , il feroit condamner avec raison cet amour excessif & déplacé

pour la solitude dans un homme qui n'est plus à lui. Jaloux des prérogatives de son rang, & uniquement occupé d'une fastueuse représentation, il n'en imposeroit qu'à des esprits foibles, & *Idole* plutôt que *Pasteur**, il pourroit avoir de l'encens, mais il n'auroit ni l'hommage des cœurs, ni le tribut d'estime qui n'est dû qu'au mérite réel.

Convenons donc qu'un supérieur ecclésiastique peut associer à ses travaux des hommes dont le mérite lui est connu, & que c'est surtout dans les détails ordinaires qu'il doit être soulagé par ses coopérateurs. Mais partager un fardeau, n'est pas

* O Pastor & idolum derelinquens gregem. Zachar. 11. 17.

s'en décharger entièrement. On laisse faire à d'autres ce qu'on ne peut pas faire soi-même, ou ce qui consumeroit des momens destinés à de plus nobles occupations. L'on distribue tellement le travail, que la portion qu'on se réserve, est toujours la plus pénible comme la plus importante, & l'on retient encore sur celle qu'on confie à d'autres, l'inspection dont un supérieur ne doit jamais se desfaïr. Voilà le véritable esprit du gouvernement ecclésiastique; & c'est ce qui demande non seulement des talens & de la probité, mais une piété solide, pour surmonter les dégoûts d'un travail indispensable.

Comptera-t-on pour rien les ennuis de la résidence, dans

certains pays, & par rapport à ceux qui ont connu ce qu'on appelle dans le monde *la bonne compagnie* ? Privés de cette ressource, à laquelle il n'est que trop commun de s'attacher avec excès, n'ont-ils pas besoin du secours de la religion pour se réduire à une société si différente de celle qu'ils ont quittée, & qu'il ne tiendroit qu'à eux de rejoindre avec d'autant plus d'agrément, que dans leur nouvel état ils y seroient reçus avec plus de distinction ?

Quel est enfin l'objet du gouvernement ecclésiastique ? C'est en général la gloire de Dieu & le salut des ames, & pour dire quelque chose de plus particulier, c'est l'intégrité de la foi ; c'est dans le clergé une discipline qui en écarte les vices & l'igno-

rance; dans les communautés religieuses l'observance des vœux monastiques , au dehors une parfaite séparation du monde , au dedans la paix & l'union; dans tous les états la cessation des scandales, la connoissance des vérités au moins capitales du christianisme , la pratique des bonnes œuvres , c'est encore la célébration régulière du service divin, la décoration des temples & des autels , l'exécution des pieuses volontés des fondateurs, &c. Tous ces détails sont bien insipides pour quiconque n'a pas le goût de la dévotion; & quand même par des motifs naturels, & pour mériter l'approbation des hommes, on voudroit s'y livrer tout entier, il est impossible qu'on ne s'éloignât souvent de l'institution

primitive du gouvernement ecclésiastique. La piété, je l'ai déjà dit, destituée de prudence & de savoir, desire le bien, & ne le connoît pas; mais la sagesse humaine toute seule ne l'aime, ni ne le connoît. La gloire de Dieu & le salut des ames sont des mots qu'elle prononce sans en comprendre la force, & sans en faire une juste application. Un citoyen perfide, ennemi secret de son Prince & de sa patrie, servira mal l'un & l'autre dans les emplois qu'il obtiendra. De même l'Église doit être mal gouvernée par ceux qui n'ont que de l'indifférence pour ses intérêts les plus chers. La dévotion peut n'être qu'avantageuse aux autres gouvernemens; elle est essentielle au gouvernement ec-

clésiastique, & l'une des louanges que la postérité donnera au regne sous lequel nous vivons, c'est d'avoir cherché avec une attention si marquée, pour remplir les premières dignités de l'Église, des sujets recommandables par leur piété.



L'ESPRIT
DES AFFAIRES.

SI pour être propre aux affaires, il suffisoit d'avoir une connoissance exacte des choses dont on doit traiter, la question que nous proposons, seroit bien tôt décidée. Comme la dévotion par elle-même ne donne ni ne suppose cette connoissance, elle n'empêche pas non plus de l'acquérir ou de la conserver. Un dévot peut entendre aussi parfaitement que tout autre les intérêts des cours, les finances, le commerce, le droit public, les loix civiles; & jusque-là il est évident que l'esprit des affaires & la dévotion ne sont pas incompatibles.

Mais lorsqu'on prétend qu'un dévot ne peut être homme d'affaires, ce n'est pas précisément par le défaut de connoissances suffisantes. Il faut même convenir que l'intelligence & l'habileté, quoique d'un grand poids dans le maniement des affaires, ne sont pas les seules parties nécessaires pour y réussir. On a vû des hommes avec des lumières & une éloquence peu communes échouer dans des entreprises heureusement conduites par d'autres personnes qui n'avoient pas les mêmes talens.

L'esprit des affaires est d'abord ce sens droit & juste qui saisit le vrai & ne le perd jamais de vûe, de quelque nuage qu'on cherche à l'envelopper. Je ne m'y arrêterai pas après ce que
j'ai

J'ai dit dans la question précédente. La même justesse d'esprit que la dévotion est capable d'apporter dans le gouvernement, elle peut l'employer avec plus d'avantage & de facilité dans le maniement des affaires. C'est également dans l'un & dans l'autre de ces deux genres un talent naturel que l'usage perfectionne, qui manque quelquefois aux dévots, plus souvent encore à ceux qui ne le font pas, mais dont la privation ne prouve rien contre la dévotion.

Ce qu'on lui reproche particulièrement dans le sujet que nous traitons, c'est d'être incompatible avec cette dextérité qui est la principale partie d'un homme d'affaires. Si pour terminer les affaires, il ne falloit

que mettre en évidence la justice & le bon droit, l'équité pourroit suffire dans celles qui sont aisées, & dans les affaires plus épineuses, une parfaite connoissance des prétentions respectives & de la matière contestée. Mais il est des affaires si embrouillées, que dans l'impossibilité d'y voir clair, la seule manière de les terminer est de prendre les tempéramens qui se rapprochent davantage de ce point de justice & de vérité qu'on ne peut découvrir avec certitude. C'est alors qu'on a besoin de cette dextérité qui forme, à proprement parler, l'esprit des affaires; car un esprit trop roide & trop austère ne fait pas se plier à des tempéramens: il veut que tout soit d'un seul

côté, & c'est celui dont il épouse la cause. S'il consent enfin à quelque accommodement, c'est à des conditions accablantes pour son adversaire. On a beau lui représenter qu'il traite une affaire litigieuse, que les raisons qu'il fait valoir sont combattues par d'autres également fortes, que les plus longues contestations, loin de ramener la lumière, n'ont fait qu'augmenter les ténèbres, & qu'il faut partager à proportion de l'incertitude ce qui ne peut être ou entièrement accordé ou entièrement refusé, il méprise des représentations si justes, résolu à tout perdre ou à tout gagner.

Ce défaut, qui est diamétralement opposé à l'esprit des affaires, n'est pas celui de la

dévotion, telle au moins que je l'ai toujours supposée, c'est-à-dire, fidèle à ses propres maximes. Il ne faut que jeter les yeux sur les caractères que saint Paul * donne à la charité chrétienne. On verra qu'elle n'est attachée ni à ses intérêts personnels, ni à ses sentimens particuliers; que pour ce qui la concerne elle-même, elle est plutôt prête à relâcher une partie de ses droits, qu'à exiger avec trop de vivacité ce qui ne lui est pas incontestablement acquis; & que dans les affaires qui lui sont étrangères, elle

* *Charitas patiens est, benigna est. Charitas non amulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non querit quæ sua sunt, non irrisatur, &c. I. COR. 13.*

ne prétend pas dominer sur les esprits, ou rendre par son opiniâtreté les divisions immortelles. Douce & modeste, elle travaille au contraire à réunir les cœurs & à concilier les différens. Ne trouve-t-elle pas après un examen impartial, des motifs qui puissent servir de fondement à une décision rigoureuse, ce seroit alors une injustice que de juger ou de vouloir être jugé ainsi. Des tempéramens qui remplissent à l'égard de toutes les parties intéressées l'étendue de leurs droits apparens, sont seuls conformes à l'équité, & la devotion se contrediroit elle-même, si elle s'obstinoit à les rejeter.

Mais il n'est point d'affaires où l'esprit liant & la dextérité soient plus nécessaires & plus

utiles que celles où les grandes difficultés naissent de la disposition de ceux qui les traitent. On a bien tôt appris par l'usage des affaires, qu'elles sont ordinairement moins difficiles en elles-mêmes, que par les circonstances qu'on y mêle. Si elles ont été précédées par l'union ou par l'indifférence, elles traînent à leur suite l'aigreur, & même la haine. La contrariété des intérêts refroidit d'abord des amis, ou indispose des personnes qui ne se connoissoient pas. Il échappe des paroles piquantes qu'on ne manque jamais, ou par une malignité secrète, ou par un attachement mal entendu, de redire à ceux qui devroient les ignorer. Défigurées par d'infidèles rapports, ou par une imagination

échauffée, elles paroissent encore plus injurieuses. Si l'on se rencontre naturellement, ou si l'on se cherche pour s'éclaircir, la présence réveille l'animosité, l'éclaircissement dégénère en querelle, & l'on se sépare plus brouillés qu'on ne l'étoit avant que de se voir. Les procédés suivent de près les discours. On ne se ménage plus, & l'on trouve dans les discussions qu'on a ensemble, des occasions continuelles de se procurer des chagrins & des dégoûts réciproques.

Dans cette situation, une affaire simple en elle-même, devient difficile, & souvent compliquée. Le fond sur lequel la dispute a commencé, n'est plus l'unique ou même le principal objet : les incidens sur-

venus depuis la naissance de la contestation, lui donnent une nouvelle face. Il arrive quelquefois que celui qui avoit raison dans le fond, a eu dans la forme des torts assez graves pour rendre sa cause mauvaise, ou perdre du moins l'avantage qu'il avoit sur son adversaire.

C'est en vain qu'on se flatte-
roit de finir une telle affaire,
en se bornant à l'étudier suivant
les principes de la justice, &
en faisant seulement connoître
de quel côté se trouve le bon
droit, ou, s'il est partagé, en
quoi chacune des parties inté-
ressées doit l'emporter, en quoi
elle doit succomber. Ce n'est
là que la moindre partie du
travail que cette affaire deman-
de. Il faut la suivre depuis ses
premiers commencemens jus-
qu'au

qu'au point où elle est enfin parvenue. C'est de ce point qu'il faut nécessairement partir; car inutilement voudroit-on la remettre dans l'état où elle n'est plus. Inutilement voudroit-on tenter l'impossible, en dépouillant les hommes de toutes les passions qui retardent la conclusion des affaires. On doit les supposer jaloux de leur honneur, qu'ils mettent souvent où il n'est pas, attachés à leurs intérêts, capables de haine & de ressentiment; & c'est sur ce pied-là qu'on doit traiter l'affaire qu'on veut terminer. Si les personnes qu'elle intéresse eussent été exemptes de ces défauts, cette affaire ne fût pas devenue aussi épineuse que nous la supposons. Quand on rencontre des cœurs droits, des esprits paisibles,

des ames élevées au dessus des sentimens vulgaires, on termine avec moins de peine leurs affaires, qui n'ont d'autres difficultés, que celles qui sont inséparables de la matière. Mais nous ne parlons point ici de ces personnes dont le nombre n'est pas grand dans le monde. Les difficultés dont il s'agit, indiquent d'autres dispositions dans ceux qui les ont fait naître; & quelque imparfaites, quelque vicieuses même que soient leurs dispositions, il faut y avoir égard, si l'on veut traiter avec succès l'affaire qui les divise.

Que ne doit-on pas attendre de la dévotion, dans le manie- ment des affaires de cette espèce? Faut-il une patience infinie pour recevoir les plaintes & les accusations mutuelles, pour

soûtenir la répétition ennuyeuse des mêmes discours & des mêmes raisonnemens, pour effuyer l'humeur inégale, brusque & emportée des personnes dont on traite les affaires, pour supporter d'autres défauts plus rebutans encore, l'obstination, la cupidité, la mauvaise foi, la dévotion aura cette patience, & l'on peut même dire que sans elle il est rare & bien difficile de la conserver jusqu'au bout. Car parmi les défauts dont les hommes sont remplis, ils ont surtout celui de ne pouvoir tolérer dans autrui leurs propres défauts. Un avare est le premier à condamner l'avarice d'un homme qui en a peut-être moins que lui. Un ambitieux taxe d'injustice & de folie l'ambition de son rival.

caractères altiers & impérieux, deux génies inquiets & turbulens, sont insupportables l'un à l'autre; & comme c'est en traitant des affaires, que ces défauts sont plus sensibles, c'est alors qu'ils sont plus choquans. Un homme d'une vertu médiocre, & à plus forte raison celui qui n'est pas animé par des vûes chrétiennes, se lasse bien tôt d'une discussion où il n'apperçoit dans les parties intéressées ni raison, ni justice, ni sincérité. Il regarde comme un temps perdu celui qu'il emploie à l'examen d'une affaire, dont il désespere de voir la fin; & quand il se flatteroit de la terminer, les personnes qui contestent entre elles, ne lui paroissent pas dignes de ses soins.

Mais plus la parfaite dévotion

fait se préserver des foiblesses humaines, plus elle est capable de les supporter. Elle connoît le limon dont les hommes sont paîtris, & loin d'être étonnée des vices qu'elle remarque en eux, elle admire au contraire comment au milieu de tant de pièges, avec un si prodigieux penchant pour le mal, la corruption n'est pas encore plus grande, ni plus générale. Sa patience, soutenue de ces sages pensées, résiste aux plus longues & aux plus fortes épreuves. Elle est en état de traiter avec des hommes quelque déraisonnables, quelque difficiles, quelque violens, quelque injustes qu'ils puissent être. Il faut même que leur opiniâtreté soit invincible, & leurs différens sans espoir de conciliation, si elle ne

trionphe pas enfin des obstacles qu'on lui oppose. Sa charité la rend ingénieuse à trouver des expédiens pour adoucir des cœurs ulcérés, pour satisfaire toutes les parties, ou du moins pour obtenir en leur faveur ce qu'il est possible de leur procurer. Elle ne regrette pas le temps qu'elle a employé en de si pénibles & de si fatigantes discussions : trop heureuse de rétablir à ce prix la paix & la justice parmi des hommes dont les vices plus dignes de sa compassion que de sa colère, ne lui font pas oublier l'origine & la destination.

C'est dans cet esprit que la dévotion traite, non seulement les affaires dont elle peut être l'arbitre, mais les siennes propres, & celles qu'elle est char-

gée de négocier. A l'égard des premières, quelle voie plus prompte & plus facile pour les terminer, que le détachement enseigné par l'Évangile ! Le mien & le tien, *ces froides paroles*, selon saint Chrysostome*, mais qui ont allumé dans le monde tant d'incendies, éternisent les contestations qu'elles font naître. On ne demande, dit-on, que ce qui est à soi, & sous ce spécieux prétexte, on ne veut rien relâcher de ses prétentions. Tous parlent le même langage, & tous concourent également par cette disposition à prolonger une affaire qui ne peut ordinairement être finie que par des cessions réciproques. On ne s'apperçoit

* *Meum & tuum frigidum illud verbum.*

pas en parlant & en agissant ainsi, que la plupart des injustices ont leur source dans cet attachement invincible pour ses intérêts, & dans la prévention où l'on est à l'égard de sa propre cause. Il est moins de personnes qui volontairement & avec connoissance attentent sur les biens & sur les droits d'autrui, qu'il ne s'en trouve d'aveuglées par leur cupidité. Dans cet aveuglement, elles se persuadent que toutes leurs prétentions sont justes, & qu'on leur dispute mal à propos ce qui leur est légitimement acquis. Plusieurs néanmoins se trompent, & de cette erreur naissent des injustices, dont le préventif ou le remède est une disposition toute contraire à celle que nous venons de mar-

quer. Il faut, conformément au précepte de l'Évangile, se dégager de cette forte passion pour des biens frivoles & périssables. Détaché de ce qu'on possède, on n'étendra pas ses desirs à ce qu'on ne doit pas avoir. Si par une méprise pardonnable on demande ou l'on retient, sans le vouloir, ce qui appartient à autrui, on se laisse aisément détromper; & dans le cas du doute, on n'a pas de peine à comprendre qu'il est de la justice, comme de la charité, de céder une partie de ses prétentions. Un Chrétien pénétré des maximes de sa religion, est véritablement un homme liant; & il faut être souverainement injuste, pour ne pas conclurre avec lui les affaires les plus importantes.

Il est sur cette matière une difficulté plus grande par la conduite de quelques gens de bien, qu'elle ne devrait l'être en elle même. On demande comment la dévotion peut sacrifier les droits qu'elle croit avoir, lorsqu'elle n'en a que l'usufruit & non la propriété. C'est sur ce principe qu'on a vû & qu'on voit encore tous les jours des personnes d'ailleurs très-désintéressées, soutenir avec la dernière chaleur les intérêts d'un bénéfice, ou les droits d'une place. Je respecte leurs motifs, & je n'ai garde de blâmer sans distinction les démarches que ces motifs inspirent. Elles sont nécessaires jusqu'à un certain point, & j'avoue qu'on doit avoir plus de zèle & d'attention pour conserver des biens

dont on n'est que le dépositaire, que pour défendre ceux dont on est le maître absolu. Cette circonstance doit rendre un homme plus réservé dans le sacrifice de ses prétentions. Mais qu'elle l'oblige à n'en céder jamais aucune, qu'elle lui impose la nécessité d'entreprendre & de suivre jusqu'à l'extrémité toutes les affaires où il y a quelque espoir de réussir, sans égard au scandale & à l'aigreur inséparables de ces opiniâtres poursuites, en un mot que sa qualité d'usufruitier lui défende de terminer amiablement les discussions où elle l'engage, c'est ce qu'on ne me persuadera jamais, & ce que je ne puis regarder comme conforme à l'esprit de la véritable dévotion.

Il est certain d'abord que l'ambition, l'orgueil & l'avarice, passions honteuses, si elles se montrent à découvert, aiment à se déguiser sous un masque qui cache leur difformité. Rien de plus imposant que l'obligation de veiller sur un dépôt qu'on veut transmettre à ses successeurs dans la même intégrité qu'on l'a reçu ou qu'on a dû le recevoir. Avec quelle éloquence la cupidité fait-elle valoir alors les motifs qui paroissent la justifier ? Elle trahiroit son honneur & sa conscience, elle violeroit toutes les loix, si elle renonçoit à ses prétentions. C'est à regret qu'elle se voit forcée de troubler son repos & celui des autres. Elle voudroit qu'il lui fût permis de tout céder. Mais

un devoir rigoureux l'emporte sur son amour pour la paix, & c'est par vertu qu'elle combat avec tant d'acharnement, pour s'assûrer tout ce qui flatte ses desirs. Plus cette illusion est séduisante, plus la dévotion doit se précautionner contre elle. Elle doit toûjours craindre les passions, mais surtout lorsqu'elles empruntent les traits de la vertu, & qu'elles intéressent la religion dans le succès de leurs coupables desseins. Que la dévotion, éclairée toutefois, agisse seule & sans mélange de la cupidité, les affaires de cette nature ne donneront plus les mêmes embarras. Uniquement attachée à la justice, & supérieure à tous les intérêts, qui offusquent les plus pures lumières, elle souscrira, s'il le faut,

à sa condamnation, ou si l'équité, le demande, elle entrera sans peine dans un plan raisonnable de conciliation.

De plus, en supposant une affaire très-juite, la dévotion se croira-t-elle obligée de l'entreprendre, s'il n'est question que de quelques avantages qui ne paroissent être recouvrés que par des contestations préjudiciables à la charité, & peu édifiantes pour le public? La crainte de ce double inconvénient ne doit-elle pas arrêter les poursuites les plus légitimes? Loin d'engager sa conscience, en laissant les choses, pour éviter de si grands maux, dans l'état où on les a trouvées, est-il rien au contraire de plus agréable à Dieu que cette modération? Je fais néanmoins

qu'il est certaines entreprises dont il n'est pas permis de se dispenser, quelques suites qu'elles puissent avoir. C'est aux circonstances à décider de la nécessité de ces entreprises. Mais qui peut juger plus sagement de ces circonstances que la dévotion? Elle examine sans humeur, sans partialité, sans amour propre, toutes les raisons d'agir, ou de rester dans l'inaction, & l'on peut être assuré que les démarches qu'elle fait après cet examen, n'ont d'autre principe que l'amour de l'ordre & de la justice.

Pour ce qui est des affaires qu'on est chargé de négocier au nom d'autrui, il y a dans ces négociations deux écueils à éviter. L'un est un excès de condescendance qui trahit les

intérêts confiés au négociateur ; l'autre est une hauteur & un âpreté qui révoltent ceux avec lesquels il négocie. La condescendance qui passe ses pouvoirs , est une prévarication punissable. La hauteur & l'âpreté gâtent les affaires , & sans être aussi criminelles que l'excès de condescendance , elles sont quelquefois également nuisibles aux intérêts que l'on soutient.

Le premier de ces deux écueils n'est pas ordinaire dans les négociations où l'on traite les affaires de ceux de qui l'on dépend. On a dans le maniement de ces affaires , des instructions dont tous les pleins pouvoirs ne permettent pas de s'écarter. Indépendamment de l'honneur & du devoir , le châtiment suivroit de trop près la témérité de l'infidèle

fidèle négociateur, pour qu'on ait lieu d'appréhender qu'il ne se laisse séduire; & cette séduction seroit d'ailleurs inutile à ceux qui en auroient été les Auteurs, puisque toute négociation désavouée tombe d'elle-même, & que les traités les plus solennels ont besoin de ratification. Mais il est d'autres affaires où cette séduction est plus dangereuse, & où l'on peut dire à la honte de l'humanité, qu'elle n'est que trop commune. Ce sont les affaires qu'on traite avec une espèce de dépendance, non de ceux au nom desquels on agit, mais de ceux avec lesquels on négocie, où la crainte aussi bien que l'espérance est une raison de mollir, où le consentement qu'on donne est décisif, parce que ceux qu'on

trahit, font trop foibles pour s'en relever, & ceux à qui on se livre, assez puissans pour faire exécuter ce qu'on leur promet. Des circonstances si délicates exigent dans le négociateur une fermeté inébranlable. Je fais que la droiture du cœur & la noblesse des sentimens peuvent suffire pour ne pas commettre une prévarication qui couvre d'infamie, aux yeux du monde, celui qui s'en rend coupable. Mais il faut au moins convenir que la dévotion s'accorde parfaitement avec cette fermeté, qu'elle seule, sans le secours des motifs naturels, peut l'inspirer, & que mieux que tous ces motifs elle surmonte les obstacles qui détournent alors un négociateur de la route que son devoir lui trace.

Il est des personnes qui susceptibles de frayeur par la foiblesse de leur caractère, cèdent facilement aux reproches & aux menaces. On les voit accepter les plus indécentes propositions, non parce qu'elles se laissent corrompre par l'appas d'un vil intérêt, mais parce qu'une imagination allarmée leur représente comme le plus grand de tous les maux les suites d'un refus constamment soutenu. J'avoue qu'une médiocre dévotion ne détruit pas cette timidité naturelle; mais l'indévotion est encore moins propre à la détruire, & des âmes de cette trempe, sans aucun sentiment de christianisme, succombent d'autant plus aisément aux attaques qu'on leur livre, qu'outre leur foiblesse,

elles font plus accessibles à la corruption.

Ce n'est pas à de si timides négociateurs que de pareilles affaires doivent être confiées. Mais si l'on peut attendre d'eux une force qu'ils n'ont pas naturellement, c'est surtout par le secours d'une éminente piété. Elle a fait affronter la mort & les plus horribles supplices à des millions de Martyrs que leur âge & leur sexe sembloient rendre incapables de ces héroïques efforts. Pourquoi ne feroit-elle pas mépriser des maux infiniment moindres, dans une cause qui sans être aussi sacrée que celle de la foi, exige le même courage ? La dévotion aime mieux encourir la disgrâce de ceux qui dispensent les richesses & les dignités, souffrir

même l'exil, le dépouillement de ses biens, la privation de tout ce qu'elle a de plus cher au monde, & jusqu'à la mort, s'il le faut, que de consentir à son propre déshonneur, & d'abuser de la confiance qu'on lui a témoignée. C'est là une de ces occasions où l'orgueil, si odieux d'ailleurs à la piété, devient pour elle une vertu. Elle rougiroit d'une bassesse, moins par ce que le monde pourroit en penser, quoiqu'elle sache que son jugement doit quelquefois être respecté, que par la turpitude réelle d'une action contraire à l'honneur & à la probité. Elle braverait toutes les menaces, elle mépriseroit les offres les plus séduisantes pour épargner à sa réputation une flétrissure qui

feroit en même temps une tache devant Dieu. Car elle compte parmi ses devoirs *le soin de son nom** & l'édification publique. Elle regarde également comme une obligation de conscience le soutien des intérêts remis entre ses mains. C'est un dépôt inviolable qu'on peut lui arracher malgré elle, mais qu'on ne l'engagera jamais par crainte ni par espérance à livrer volontairement.

C'est ainsi que la dévotion invincible contre les tentations les plus dangereuses, conduit les affaires où il faut de la fermeté. Mais elle fait retrancher de cette fermeté un excès qui la rendroit vicieuse. Elle assai-

* *Curam habe de bono nomine.* Eccl.
41. 15.

bonne ses refus, déjà trop amers par eux mêmes, de tout ce qui peut en tempérer l'amertume. Comme elle agit sans passion, elle parle sans emportement. Elle ménage ses termes avec l'attention la plus scrupuleuse, & à des paroles peu mesurées elle oppose des réponses pleines de sagesse & de dignité. Elle ne se fait pas une fausse gloire de rendre mépris pour mépris, outrage pour outrage, ni d'amuser le monde par le récit d'une conversation où elle aura montré de la hardiesse & de la présence d'esprit; contente d'avoir mis la raison de son côté, & ne se croyant victorieuse dans une contestation, que lorsqu'elle a le double avantage de soutenir la meilleure cause, & de la sou-

tenir avec modération.

En effet quel est le fruit de ces aigres disputes où parce qu'on est d'un avis différent, & qu'on n'est pas chargé des mêmes intérêts, on se dit réciproquement les choses les plus offensantes ? Est-ce ainsi qu'on prétend terminer les affaires qu'on traite ensemble ? & une animosité déclarée entre les négociateurs, est-elle un prompt acheminement au succès de la négociation ? Celui qui occupe une place qui lui donne une autorité supérieure, est sans doute inexcusable de se prévaloir de l'autorité de sa place, pour se livrer avec plus de liberté aux saillies d'une humeur chagrine & impérieuse. Il devrait se souvenir que son rang, & le pouvoir qu'il exerce, l'obligent

L'obligent à plus de retenue ; qu'étant comme les autres hommes, & plus que les autres hommes, sujet à se tromper, il est fait pour écouter les représentations de ceux qui ont droit de lui parler, & qu'avec la plus forte persuasion qu'il n'exige rien que de juste, il ne peut pas trouver mauvais que d'autres personnes, qui ne pensent pas comme lui, règlent leurs démarches, non sur ses volontés, mais sur leur conscience.

Mais d'un autre côté, celui qui traite une affaire avec une sorte de dépendance, doit avoir de grands égards & d'extrêmes ménagemens pour celui de qui cette affaire dépend. Il a beau dire qu'on ne lui rend pas à lui-même ce qu'il a droit de prétendre, qu'il ne doit rien à

la personne, & qu'il ne doit pas assez à la place pour s'affujétir à des manières & à des procédés qu'on reconnoît mal. Il a beau se plaindre de la bizarrerie, de l'entêtement, & de l'injustice qu'il rencontre sur ses pas. Tout cela peut être vrai; mais tout cela n'autorise pas une conduite directement opposée à l'esprit de la commission dont il est chargé. S'il veut l'exécuter heureusement, il doit gagner la confiance des personnes dont il a besoin, ou du moins éviter soigneusement tout ce qui pourroit les blesser. La nature des affaires qu'il traite avec elles, ne l'expose que trop souvent à leur déplaire, sans ajoûter une forme qui rende le fond encore plus odieux. J'avoue que des hommes supérieurs à leur place

par leurs sentimens & par leurs lumières, ne s'arrêteroient pas à de frivoles minuties, qu'ils n'auroient garde de mêler des ressentimens particuliers à l'intérêt public, qui doit seul les occuper, & que le mérite du fond l'emporteroit auprès d'eux sur la forme dont ils se plaignent. Mais ces ames fortes, ces génies élevés sont rares; & l'on ne fait que trop, que les plus légères circonstances décident souvent des plus grandes affaires. Il est donc essentiel de ménager des esprits qui se cabrent aisément; & si l'on ne peut parvenir à se les rendre favorables, de ne leur donner aucune prise sur soi par des hauteurs & des vivacités déplacées. Ces ménagemens sont compatibles avec la dignité qui con-

vient au rang du négociateur, & à l'importance de sa négociation ; & s'il est capable du personnage qu'il joue, il faudra relever à propos l'indécence d'un discours hasardé, sans repliquer sur le même ton.

Voilà ce que dicte la raison. Mais la raison seule a-t-elle assez de pouvoir sur un caractère ardent & impétueux qui s'irrite d'abord, & dans les transports de sa colère ne garde plus aucunes mesures ? Il oublie alors que les personnes avec lesquelles il traite, peuvent faire avorter ou réussir ses projets. Indigné de leurs premiers refus, qu'il ne croit pas faits pour un homme tel que lui, il s'en plaint avec une fierté qui les rend encore plus inflexibles. Outré des moindres manquemens, qui

ne font quelquefois que des distractions pardonnables dans les grandes places, sensible avec excès à des injures qu'il seroit peut-être de la prudence de diffimuler, il tourne en démêlé une négociation dont on est en droit de lui imputer dans la suite le mauvais succès. C'est ici que la dévotion, si méprisée dans le monde, est d'un merveilleux usage pour applanir une des principales difficultés des affaires. Elle étouffe dans le cœur les mouvemens de l'orgueil & de la colère, elle supprime toutes les paroles que suggèrent ces deux passions, & ne laisse rien dire, lorsque la langue suit ses impressions, dont on puisse avoir lieu de se repentir. S'il est quelque moyen de faire goûter des raisons soli-

des à un homme fortement prévenu, c'est de lui parler avec la patience & la douceur qu'enseigne le christianisme ; & si ce remède ne suffit pas pour guérir ses préventions, on n'est responsable ni devant Dieu, ni devant les hommes, des maux qu'elles produisent, après avoir fait, pour les détourner, tout ce qu'on pouvoit attendre du zèle le plus pur & le plus sage.

Quoi que nous ayons pû dire jusqu'à présent en faveur de la dévotion, ses adversaires n'avoueront pas encore qu'elle puisse avoir l'esprit des affaires. Cet esprit, disent-ils, consiste dans une adroite & fine politique, que les maximes de l'Évangile n'admettent pas. Elles veulent que tous nos discours se réduisent à *un oui*, ou à *un*

non *. Un langage si laconique & si précis conviendrait-il à la plupart des affaires ? Pour les traiter habilement, il faut savoir déguiser sa pensée, échapper à des questions importunes par des réponses captieuses, induire même en erreur ceux qu'il est à propos de tromper. Combien d'atteintes données à la candeur & à l'ingénuité chrétiennes ? Cependant quelle autre voie pour réussir dans des affaires qu'un excès de franchise ruinerait infailliblement ! Les affaires demandent encore des principes de conduite plus hardis qu'il n'est permis d'en avoir sous l'empire de la dévotion. Elle

* *Sit sermo vester est est, non non. Quod autem his abundantius ste, à malo est. Matth. 3. 37.*

craint continuellement d'engager sa conscience, en faisant quelque injustice, en violant quelque précepte de la loi, en donnant occasion à d'autres de commettre les mêmes péchés. Cette crainte arrête ses démarches les plus nécessaires, & pendant qu'elle délibère avec elle-même, les momens décisifs passent, & ne reviennent plus, les conjonctures favorables disparaissent, & une affaire importante échoue par des scrupules qu'aucune considération humaine ne peut calmer. Une morale si exacte, une conscience si timorée, s'accordent mal avec l'esprit des affaires. Il faut ou s'éloigner d'elles pour jamais, ou renoncer à cette extrême délicatesse sur le choix des moyens, adoucir la loi par de

commodes interprétations, s'occuper un peu moins de l'autre vie, & tourner davantage ses pensées vers ce qui peut être avantageux dans celle-ci.

C'est là sans doute l'objection la plus spécieuse qu'on pût proposer contre la dévotion. Mais que pouvoit-on dire en même temps de plus honorable pour elle ? Quelle est cette politique dans le maniement des affaires avec laquelle la dévotion est incompatible ? Si c'étoit seulement une prudence louable qui n'a que des vûes droites, & n'emploie, pour y parvenir, que des moyens légitimes, elle n'auroit rien à craindre d'une conscience formée sur les plus étroites maximes de l'Évangile. L'on ne se contente donc pas de cette prudence, & l'on veut

une politique qui ne consulte dans ses entreprises ni la morale chrétienne, ni l'équité naturelle, qui dans l'exécution des entreprises même les plus justes, sache préférer des voies sûres & abrégées à des moyens innocens, qui ne soit effrayée ni d'une fourberie, ni d'une infidélité, & qui de ces trois mobiles des actions humaines, l'intérêt, la réputation & la vertu, ne mette la vertu qu'après la réputation, & l'une & l'autre qu'après l'intérêt. A ces traits on reconnoît la politique de Machiavel. La dévotion l'abhorre, & s'il n'y a point d'autre politique, si celle-là entre nécessairement dans la conduite des affaires, la dévotion se déclare elle-même incapable d'en traiter aucune. La probité peut-elle

penfer autrement ? S'accommode-t-elle mieux que la dévotion d'une politique qui foule aux pieds la vérité, la justice & toutes les loix. ? Périffe une fi affreuse politique, & loin d'insulter à la dévotion parce qu'elle en ignore les principes, convenons au contraire qu'elle n'a rien de plus admirable que d'inspirer au Chrétien une telle horreur pour le crime, que la conquête même de l'univers ne puisse pas l'engager à le commettre.

Les hommes feroient bien à plaindre, si le systè^me du politique Italien étoit raisonnable. Obligés de traiter ensemble des affaires, ils feroient réduits à la funeste nécessité d'employer les uns contre les autres, l'Injustice, la duplicité, la perfidie;

& ces vices si odieux changeant tout à coup de nature , devien-
droient des qualités estimables.
Graces au ciel la perversité du
cœur humain n'est pas encore
montée jusqu'à ce point que de
consacrer les forfaits. Il n'est
que trop ordinaire de pratiquer
les maximes de Machiavel. Mais
il y a long-temps qu'on leur a
dénoncé un anathème univer-
sel ; & les gens sages les mépri-
sent comme aussi contraires à
la saine politique , qu'à la loi
divine & aux intérêts de la
société.

Il est faux d'abord qu'on ne
puisse traiter des affaires sans
s'écarter du précepte de l'É-
vangile qui défend le mensonge.
On tombe d'accord qu'il est
quelquefois nécessaire de ne pas
dire la vérité à ceux qui n'ont

pas droit de la faveur. Voilà tout ce qu'exige la prudence dans l'administration des affaires. C'est aussi ce que la dévotion permet, ce qu'elle autorise, ce qu'elle ordonne même. L'indiscrétion n'est pas plus excusable dans la morale du christianisme que dans celle du monde. On peut même dire que la première favorise encore plus que la seconde la circonspection qui évite les paroles, non seulement pernicieuses, mais inutiles. Un homme qui se tait plus volontiers qu'il ne parle, & qui veille attentivement sur tout ce qu'il doit dire, est moins exposé à révéler des secrets importants, que celui qui n'a pas les mêmes motifs d'aimer le silence & d'observer ses discours. Si l'on ne se borne

pas à cette circonspection, & qu'on demande encore ou une altération formelle de la vérité, ou des équivoques & des restrictions également trompeuses, la dévotion, qui les condamne, refusera constamment de s'en servir, quelque succès qu'on puisse lui promettre dans les affaires qu'elle a entreprises. Elle ne fait en cela que se conformer au droit naturel, & la probité doit parler le même langage. Il faut bien que les ennemis de la dévotion conviennent que parmi les moyens de réussir, ceux qui sont essentiellement mauvais doivent être rejetés. Dès que la dévotion, d'accord avec la probité, trouve ce caractère dans le mensonge, quelque forme qu'on veuille lui donner, elle a raison d'en

réprouver l'usage, & si c'est là ne pas entendre les affaires, elle prend condamnation sur l'ignorance qu'on lui reproche.

Mais pour quelques occasions où la fausseté fait réussir les affaires, combien d'autres où elle les gâte, où même elle les ruine sans ressource ! On parle à des personnes éclairées qui sentent le piège qu'on leur tend, qui se défient d'un discours ambigu, & démêlent dans ses détours tortueux la vérité qu'on veut leur cacher. On soutient à des gens instruits le contraire de ce qu'ils savent positivement, & le mensonge, inutile alors à son auteur, lui devient inévitablement nuisible. On vient à bout d'en imposer quelque temps à des hommes plus crédules. Mais lorsque la fraude se découvre,

quel mépris & quelle indignation ne conçoivent-ils pas contre l'imposteur, & combien lui font-ils payer chèrement le triomphe passager qu'il a remporté sur leur bonne foi ? La vérité, qui est le lien du commerce que les hommes ont ensemble, doit regner dans les affaires, plus encore que dans les autres sujets de leurs conversations. C'est souvent l'unique moyen d'achever heureusement une bonne affaire, ou de se tirer d'une mauvaise. On n'a vû personne se repentir d'avoir dit la vérité, quand il a dû la dire. On a vû bien des gens se perdre par la dissimulation & le mensonge.

Il n'est pas moins faux qu'en entrant dans les affaires, il faille s'endurcir contre les remords

mords d'une conscience trop délicate sur les règles de la justice. Voudroit-on se persuader à soi-même que l'univers n'est qu'une vaste forêt peuplée de brigands, & que dans l'espèce des hommes le plus sage est celui qui vole avec plus d'habileté, & qui fait mieux mettre ses larcins à couvert? Triste peinture que font quelques esprits dangereux de ce monde qu'ils habitent, de l'humanité dont ils font partie, & qui découvre en eux les dispositions dont ils croient tous les autres hommes coupables. Ne leur envions pas une politique fondée sur de tels principes. Elle réussit souvent, je l'avoue, & Dieu le permet ainsi pour nous détacher de ce monde, où la vertu ni le vice ne sont pas

toûjours dans leur place naturelle, & pour nous rappeler par la vûe de ce désordre à la pensée d'une autre vie, où les droits de la justice sont exercés dans toute leur étendue. Toutefois c'eût été pour les justes même une tentation trop forte que la prospérité continue des méchans : Dieu les humilie quelquefois & les écrase aux yeux de l'univers. Il confond leurs desseins ambitieux, il déconcerte les mesures de la politique la plus raffinée, & pour un Cromwel aussi heureux qu'habile scélérat, on en compte une infinité d'autres, ou renversés au milieu de leur course, ou précipités avec ignominie du faite des grands.

La vraie prudence est celle

qui ne forme d'abord que des projets légitimes , & n'adopte ensuite pour leur exécution que des moyens qui ne fassent pas rougir la vertu. Le mal ne cesse pas d'être ce qu'il est, parce qu'il conduit au bien ; & il faut avoir l'esprit très-resserré , ou l'ame fort corrompue , pour s'applaudir d'un succès qu'on ne doit qu'à l'injustice ou à d'autres voies également criminelles. Il y a , dit-on , des affaires qu'il est impossible de terminer , si l'on s'attache littéralement à la loi. Elles sont justes néanmoins. Une délicatesse qui fait renoncer à de si grands avantages , n'est-elle pas excessive ?

Ainsi raisonnent des hommes qui n'ont que des vûes courtés & de fausses idées sur la pureté

de la morale. Mais un cœur solidement vertueux met à la tête de toutes ses démarches la résolution invariable de respecter, non seulement la loi, mais encore les bienséances. Tout ce qui est mauvais par soi-même, tout ce qui est bas, indécent & honteux, n'est plus un moyen pour lui. Il ne connoît d'autres expédiens que ceux qui puissent être avoués par l'honneur & par la conscience. Un esprit supérieur trouve plus aisément qu'on ne se l'imagine de pareils expédiens. Ils ne sont pas si rares quand on fait les chercher, ni si foibles quand on fait s'en servir. C'est l'ignorance, comme je l'ai déjà remarqué, c'est aussi la paresse, qui fait choisir dans les affaires les moyens illicites, parce qu'ils se

présentent les premiers, & que l'usage en est ordinairement plus facile. Si la dévotion les rejette, ce n'est pas par défaut de lumières. Elle peut les connoître, & lorsqu'elle est jointe à l'intelligence, elle les connoît aussi-bien que ceux qui ne craignent pas de les employer; mais elle aime mieux, s'il le faut, faire un plus long circuit, que de marcher dans des voies que le crime a frayées. Elle s'ouvre des routes qu'un zèle moins ardent & moins éclairé que le sien jugeroit impraticables; & si elle n'apperçoit enfin, pour atteindre le terme, que des sentiers qui lui soient interdits, elle fait gloire de s'arrêter, ou de reculer en arrière.

Tout ce que prouve le raisonnement de nos adversaires,

c'est qu'il faut savoir, en se mêlant des affaires, discerner avec exactitude ce qui est réellement mauvais. S'embarraffer dans de vains scrupules, s'effaroucher d'une simple apparence, & sans vouloir aller plus avant, abandonner une affaire intéressante, c'est un défaut opposé à l'esprit des affaires; mais ce n'est pas celui de la véritable dévotion. Des dévots peuvent l'avoir, soit parce qu'ils manquent des connoissances nécessaires, soit parce qu'ils sont d'un esprit chancelant & irrésolu. Ceux-là doivent être exclus du maniement des affaires. Mais il en est d'autres qui sans céder aux premiers en délicatesse de conscience, sont plus fermes & plus décisifs. Ils appliquent avec justesse les

règles qu'ils ont parfaitement étudiées. Ils ne s'alarment pas sans fondement ; ils creusent, ils approfondissent une affaire, avant que de décider qu'elle est mauvaise en elle-même, ou que les moyens qu'on propose pour la terminer, sont vicieux. S'ils la jugent bonne, ils la retournent en mille manières pour découvrir quelque voie légitime qui en procure le succès, & ils ne renoncent à un projet salutaire, que dans l'impuissance & le désespoir de l'exécuter sans donner atteinte à des loix inviolables.

Est-ce donc là cette puérile timidité, cette indécision dangereuse, cet attachement opiniâtre à ses sentimens, dont on accuse la dévotion ? L'étendue & la supériorité de l'esprit, la

droiture du jugement, la profondeur du savoir, préviennent ou corrigent ces défauts, & ce n'est pas à la dévotion qu'il faut s'en prendre, si toutes ces qualités ne se rencontrent dans plusieurs dévots. Il suffit à sa justification, qu'elle ne les détruise pas, qu'elle n'en empêche pas l'usage; & il ne manque rien à sa gloire, pourvû qu'en supposant les talens dont il ne lui appartient pas d'enrichir l'esprit, elle mette dans le cœur toutes les dispositions qu'on peut desirer pour entreprendre, pour soutenir, pour achever heureusement les plus grandes affaires.



L'ESPRIT
DE SOCIÉTÉ.

L'ESPRIT de société n'est pas comparable à tous les genres d'esprit dont nous avons parlé jusqu'à présent. Quelle différence entre les talens d'exceller dans la littérature, dans les sciences, dans le gouvernement, dans les affaires, & le talent de plaire par la conversation ! Celui-ci n'est bon que pour quelques momens : il ne passe pas les bornes des sociétés où l'on vit ; hors de ce cercle, qui ne peut jamais être fort étendu, il ne fait qu'une médiocre sensation ; & si l'on compte pour quelque chose la

gloire qui demeure après nous, ce n'est pas ce talent qui transmet un nom à la postérité. Il ne donne au petit nombre de ceux qui le connoissent, qu'un amusement passager, dont la mémoire s'évanouit bien tôt, tandis que l'estime, la reconnoissance, l'admiration de tous les siècles est réservée à ces hommes célèbres dont les ouvrages immortels joignent l'agréable à l'utile, dont les profondes recherches ont dévoilé les secrets les plus curieux des sciences, dont la sagesse & la capacité ont honoré les places qu'ils occupoient pour l'avantage de l'état & des citoyens. Indépendamment de cette fumée de gloire, qu'un esprit solide peut mépriser avec justice, si le choix des talens dépendoit de nous, qui n'aime-

roit mieux, à juger sainement, être grand poète, grand orateur, grand philosophe, grand théologien, grand homme d'état, qu'être seulement homme aimable dans le commerce ?

Cependant on trouveroit aujourd'hui parmi nous plus d'une personne qui choisiroit autrement, & qui sacrifieroit volontiers les graces inimitables du style de la Fontaine, la hauteur incomparable du génie de Corneille, l'érudition d'un Petau, d'un Mabillon, & , si on osoit le dire, l'habileté dans le gouvernement & dans les affaires d'un Sully, d'un Dossat, d'un Colbert, la science militaire d'un Turenne & d'un Catinat, à cette légèreté de conversation que ces illustres personnages n'avoient pas, ou peut-être

qu'ils dédaignoient. C'est le goût du frivole, tant reproché à notre nation, & qui fait partie en quelques-uns de nos beaux esprits de cette philosophie singulière dont ils se vantent, c'est, dis-je, ce goût insensé qui dicte un si faux jugement. On ne veut vivre que pour s'amuser. On érige en sagesse l'art de varier & de perpétuer les amusemens. Dans ce sommeil de la raison, on perd toutes les idées du vrai, du grand & du beau. On n'estime plus que ce qui entretient les douces rêveries dont on craint de sortir. Tel est l'égarément qui décrédite dans le sein même de la France tout ce qui en fait, aux yeux des autres peuples, l'ornement le plus précieux. Égarément funeste, non seulement aux mœurs, mais

encore aux talens, qui s'énervent & qui s'avilissent dans la dissipation d'une vie oisive & voluptueuse.

Quelques progrès que puisse faire cet égarement déplorable, il ne prescrira jamais contre la raison, & il restera dans le monde assez de lumières pour conserver aux talens les plus estimables leur juste supériorité. Ce ne seroit donc pas pour la dévotion un aveu fort humiliant, que de se reconnoître incompatible avec l'esprit de société. Elle pourroit se consoler de cette perte, si c'en étoit une pour elle, par les avantages qui lui sont assurés dans tous les autres genres d'esprit. Mais il n'est pas juste de nous arrêter sur le point de terminer notre carrière. La

dévotion, justifiée des reproches plus importans, n'a pas même à craindre les plus légères accusations. Plaire dans la société, est un genre d'esprit, quoique ce soit le moindre; & dans ce qu'il a de réellement estimable, il s'accorde avec la dévotion.

Il est des sociétés où la dévotion ne sauroit paroître, & où, quelque esprit qu'elle pût avoir, elle seroit nécessairement ridicule. Ce sont les sociétés où l'impiété dominante s'élève contre la religion, où la pudeur a sans cesse à rougir des discours que tient le libertinage. Quelle part la dévotion peut-elle prendre à de pareils entretiens? Applaudir ou conniver par le silence? C'est ce qu'il est impossible qu'elle fasse, persuadée,

comme elle l'est, par la parole de Dieu *, qu'on est coupable, soit par le mal qu'on commet, soit par celui qu'on autorise. Opposer les vérités chrétiennes aux maximes qu'elle entend ? Mais ce n'est pas dans la chaire du vice qu'il faut prêcher la vertu, & on pourroit avec raison lui faire la même réponse qu'essuya Caton le censeur dans un lieu dont la gravité de ses mœurs devoit lui défendre l'abord, & où l'austérité de sa morale étoit entièrement déplacée. Il ne reste à la dévotion d'autre parti à prendre que de s'éloigner de ces sociétés, ou, si le hasard l'y a conduite, de

* *Qui talia agunt, digni sunt morte, & non solum qui ea agunt, sed etiam qui consentiunt facientibus. Rom. 1. 32.*

s'en retirer promptement, après les démonstrations qu'un zèle prudent doit lui suggérer.

Mais parce que ces compagnies sont interdites à la dévotion, doit-on en conclure qu'elle est incompatible avec l'esprit de société ? Est-ce donc là le théâtre où brille véritablement cet esprit ? A ne consulter même que le monde, un langage impie & obscène est-il le ton de la bonne compagnie ? Je n'ignore pas que plusieurs de ceux qui la composent, ou qui se flattent de la composer, ne franchissent que trop souvent dans leurs discours des bornes qu'ils devroient respecter. Mais ils ne s'émancipent ainsi que dans des occasions où ils se croient plus en liberté. Lorsqu'il n'est pas de frein qui

puisse arrêter la licence de leurs propos, ils deviennent mauvaise compagnie, s'ils ne l'ont pas toujours été, & ils ne paroissent dans la bonne, que pour y être regardés avec mépris.

En effet, une règle de politesse, qui est de tous les temps & de tous les pays, est de ne rien dire devant ceux qui nous écoutent, dont ils doivent se tenir offensés, s'ils se respectent eux-mêmes. Je ne parle pas de ces traits piquans qu'on lance quelquefois de dessein formé; ce sont des attaques ou des représailles que les loix du monde permettent en certaines circonstances, & il ne s'agit pas ici de marquer l'opposition de ces loix à celles de l'Évangile. Mais quoiqu'on n'ait aucun pré-

texte de défobliger quelqu'un ; lui tenir des discours qu'il ne peut entendre avec plaisir sans se faire tort à lui-même, c'est une grossièreté qui l'emporte sur celle des nations les moins civilisées. Ou l'on suppose que ces discours lui plaisent, & dès qu'on pense ainsi, l'on le méprise, & on lui en donne une preuve à laquelle il doit être sensible, même dans cette supposition ; ou l'on suppose qu'il écoute ces discours avec peine, & l'on passe outre malgré cette persuasion, manière plus offensante encore que la première. Reconnoît-on dans ce procédé, je ne dis pas, la politesse dont on se fait honneur aujourd'hui dans toute l'Europe, mais une civilité dont tous les hommes apportent les principes en naissant ?

Que faut-il penser, suivant cette règle, de ces hommes hardis qui ne craignent pas de blesser les bonnes mœurs ou d'outrager la religion devant des personnes que les bienséances de leur sexe ou de leur état, indépendamment du devoir de la conscience, obligent à une exacte retenue ? Je l'ai déjà dit, ils n'appartiennent pas à la bonne compagnie, dont leur naissance ou leur rang leur ouvre peut-être l'entrée ; ils sont sans conséquence & sans considération dans le monde, qui ne peut accorder son estime à l'impudence & à l'effronterie. Fuir leur commerce n'est pas une privation qui doit être regardée comme méritoire, & la dévotion peut renoncer à les voir, sans renoncer à l'esprit de société.



L'irréligion & l'obscénité ; quelques agrémens qu'on leur donne , ne sont pas faites pour embellir une conversation. Peut on même , du côté de l'esprit , se faire un mérite des folles plaisanteries qui alarment & révoltent la vertu ? J'avoue qu'une personne qui n'a pas d'esprit , comme on en trouve parmi les incrédules & les libertins , n'en mettra pas dans les propos les plus licencieux. Mais je soutiens que lorsqu'on s'égaie sur des sujets si profanes , il est facile de montrer beaucoup plus d'esprit qu'on n'en a réellement. Il y a je ne fais quoi de vif & d'original dans les faillies d'une imagination qui n'est maîtrisée ni par le christianisme ni par la raison. Quand on examine ces faillies , & qu'on les réduit à

leur juste valeur, on n'y remarque ni jugement ni délicatesse. Mais ceux qui parlent ainsi, ne demandent pas des auditeurs si attentifs & si pénétrants ; ils ne veulent que faire rire, & ils y réussissent avec des personnes qui prévenues des mêmes principes, leur tiennent compte d'un enjouement & d'une hardiesse conformes à leurs communes inclinations.

J'en dis autant de la méchanceté, que la vraie dévotion ne peut souffrir en elle-même, ni approuver dans les autres. Quelque ordinaire que soit ce vice dans le monde, il y est aussi méprisé que détesté. De quel œil voit-on une personne dont la bouche ne distille que l'absynthe & le fiel, qui n'épargne dans ses médifances envenimées

ni ses amis ni ses proches, qui déchire sans ménagement les vertus les plus pures & les plus universellement reconnues, qui est toujours la première à raconter des faits infamans, & la plus opiniâtre à en soutenir la vérité ? C'est un monstre, dit-on, qui devrait être banni de la société. Si néanmoins il arrive qu'on applaudisse à une critique ou à des railleries dont on sent toute la noirceur, c'est une de ces contradictions dont l'homme est plein depuis sa chute. Il a encore assez de lumières & de droiture pour connoître & pour haïr ce qui est condamnable. Il n'a pas assez de force pour se défendre du plaisir qu'il trouve souvent dans ce qu'il condamne. Mais il n'en aime ni n'en estime davantage ceux qui lui

procurent le plaisir criminel de la médifance. On fait ce mot de la Bruyere, qu'il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la nécessité ou la malignité n'en font pas trouver*. Les expressions se présentent en foule à un homme qui dit librement tout ce qu'il pense, & qui est toujours disposé à penser mal d'autrui. Ce même homme qui en impose aux fots ou aux ignorans par un torrent de paroles, qu'ils confondent avec la véritable éloquence, rentreroit, aux yeux même de ses admirateurs, dans la classe des esprits médiocres, s'il étoit plus sage & plus circonspect dans ses discours. Mais les vrais connois-

* Caractères & mœurs du Siècle.
Chap. des Femmes.

seurs ont bien tôt apperçû ce qui manque à ses talens , & tandis qu'ils sont d'accord avec la multitude sur le mauvais usage qu'il en fait , ils sont bien éloignés de penser , comme elle , que ce soient des talens supérieurs.

Il est aisé de voir que tout ce que la dévotion retranche de ses entretiens, n'est pas essentiel à l'esprit de société. Mais par ce retranchement , dira-t-on , que laissez-vous à la dévotion qui puisse la rendre aimable dans le commerce ? On convient avec vous qu'une impiété qui ne garde aucunes mesures , que des obscénités sans voile & sans nuage , qu'une noire & odieuse malignité , ne réussissent pas communément dans la bonne compagnie ; mais
sans

sans se porter jusqu'à de tels excès, on peut tenir sur ces trois matières, & l'on tient tous les jours dans le monde, des discours incompatibles avec la dévotion. On ne dogmatise pas ouvertement contre l'Évangile. On ne se déclare ni athée ni déiste. Mais on plaie sur les loix, sur le culte, sur les cérémonies de la religion. On déclame contre le clergé, contre l'état monastique, contre la crédulité populaire. On hafarde quelque raisonnement dont le but est d'affoiblir le respect pour les mystères; & en établissant le principe, on laisse à d'autres le soin de tirer la conséquence. Voilà pour ce qui concerne la religion. On n'outrage pas grossièrement la pudeur quand on

a de l'éducation, & des égards pour les personnes à qui de pareils discours déplairoient. Mais on retient sur les idées la liberté qu'on n'exerce pas sur les termes. On enveloppe d'une gaze qui n'est pas toujours fort épaisse ce qu'il n'est pas possible de montrer à découvert. Des allusions qu'une conscience chrétienne n'oseroit approfondir, des paroles à double entente, mais dont la signification n'est pas douteuse, des maximes épicuriennes sur les plaisirs, loin d'être interdites dans le grand monde, sont un des principaux agrémens de ses conversations. Voilà pour ce qui regarde les mœurs. On n'aime pas des rapports perfides qui sement la discorde & la jalousie, des révélations témé-

raires qui tirent de l'obscurité des actions honteuses qui pouvoient être toujourns ignorées, des satyres cruelles qui excitent l'indignation plustôt que la joie. Mais sous prétexte qu'une aventure est déjà publique ou le sera bien tôt, quoique peu honorable au héros ou à l'héroïne, avec quel empressement la raconte-t-on ? avec quelle complaisance orne-t-on son récit de tous les traits qui peuvent le rendre plus intéressant. Quel art à découvrir & à relever tous les ridicules ! quelle facilité à former des conjectures, & à prononcer des condamnations ! Voilà pour la médifance. Il faut s'exiler du monde, & surtout de ce qu'on y appelle la bonne compagnie, si l'on ne peut se prêter aux conversations qui

roulent sur ces différens sujets. Il est rare qu'on y parle d'autres choses, & l'esprit de société consiste à en parler agréablement. La dévotion ne prétend pas à ce genre d'esprit. Elle porte sur ces conversations un jugement bien opposé à celui des honnêtes gens du monde; elle voit du péché où ils ne trouvent qu'un badinage innocent. On a beau lui représenter qu'on n'attaque pas l'essentiel de la religion, qu'on évite toute parole obscène, qu'on ne dit rien sur les absens qui puisse demeurer secret, ou intéresser leur honneur; elle ne se contente pas de ces excuses. Elle ne peut souffrir qu'on fasse des choses saintes, & de tout ce qui a quelque rapport à la religion, une matière de plai-

fanterie. Elle n'admet pas des discours qui n'ont d'honnête que l'écorce, & dont le fond, pour peu qu'on veuille le creuser, offre d'indécentes idées. Elle ne consent à parler des défauts ou des crimes d'autrui, que lorsque la nécessité l'y oblige, & le langage qu'elle tient alors, est bien éloigné de la moquerie*. Ainsi la dévotion se prive elle-même des ressources les plus ordinaires pour animer une conversation. Comment suppléer à cette disette ? comment remplir dans la société le vuide immense qu'elle y laisse ? & aux discours qu'elle proscriit, peut-elle en substituer d'autres également capables de plaire & d'amuser ?

* *Non gaudet super iniquitate.*

1. Cor. 13. 6.

Avant que de répondre à cette objection, je demande à ceux qui la proposent, s'ils prétendent blâmer la dévotion. A-t-elle tort de rejeter les conversations qu'on vient de décrire ? Il n'y a rien de plus grave & de plus sérieux qu'une religion divine, & dont le bonheur des hommes dépend. Quel étrange renversement de la raison, que de plaisanter sur une matière si peu susceptible de plaisanterie ! Ou renoncez publiquement au christianisme, ou n'en parlez qu'avec la vénération dûe à la religion que vous professez. Je ne combats pas, direz-vous, sa divinité ; je ne critique que certains usages. Mais ce que vous critiquez émane d'une autorité que l'Évangile de Jesus-Christ nous

apprend à révéler. Tout est lié, tout est inféparable dans cet édifice sacré, & la moindre pierre abattue entraîne sa ruine totale. Je ne condamne pas même, ajoûtez-vous, les usages universels; je n'en veux qu'à des abus particuliers. Le mal seroit beaucoup moindre, si vous en demeuriez là; mais il seroit encore trop grand, je ne dis pas, pour une dévotion ombrageuse, mais pour un cœur droit & un esprit juste qui est sincèrement attaché à sa religion. Est-ce au milieu d'un cercle, & sur le ton de la plaisanterie que vous traitez la réforme des abus? Vous soustiendriez mal le rôle de réformateur, & j'en reviens à dire qu'il n'est rien de plus insensé que de choisir pour sujet d'une con-

versation badine une chose, ou aussi respectable que la religion & tout ce qui lui appartient, ou aussi déplorable que les abus qui en corrompent la pureté. Ignorez-vous d'ailleurs, si vous conservez encore quelques sentimens de respect pour le christianisme, les effets que produisent ces plaisanteries si souvent répétées qu'elles ont perdu tout le sel qu'elles ont pû avoir ? Vous vivez dans un siècle fertile en prétendus esprits forts, qui trop foibles néanmoins pour attaquer de front une religion invincible, voltigent autour d'elle par de légères escarmouches, & au défaut des raisons qui leur manquent, emploient dans ce genre de combat ces mêmes railleries qui vous sont familières. En parlant leur langage,

gage, vous secondez leurs desseins, vous les affermissez dans l'incrédulité, vous réalisez en quelque sorte la chimère de leur triomphe, & vous attirez à l'irréligion de nouveaux partisans dans les personnes d'une foi chancelante, pour qui vos discours indiscrets deviennent un piège dangereux. Plaignez-vous maintenant de l'excessive délicatesse & de la sévérité de la dévotion.

Est-ce encore un vain scrupule en elle de penser que *la bouche parlant de l'abondance du cœur**, des expressions trop libres marquent, sinon une conduite déréglée, du moins peu d'horreur pour le vice, & peu d'amour

* *Ex abundantia cordis os loquitur,*
Matth. 12. 34.

pour la vertu ? Sur ce principe, dont l'incontestable vérité se fait d'abord sentir, la dévotion, sans être trop rigide, n'a-t-elle pas droit d'exclure de la conversation toute parole capable de réveiller des idées licentieuses, & à plus forte raison toute maxime sur les plaisirs du genre de celles que les Sages du paganisme ont reprochées à l'école d'Épicure ? Il en est de même de tous les discours où les absens sont maltraités. C'est une lâcheté que d'attaquer ceux qui ne sont pas en état de se défendre ; c'est une injustice que de s'ériger en juge, & beaucoup plus en censeur, sans être pleinement instruit de tout ce qu'il faudroit savoir. C'est une petitesse que de chercher des ridicules dans une personne qui sous des

dehors grossiers cache souvent un mérite très-estimable. La dévotion a sans doute des vûes plus hautes, & des motifs plus purs, qu'une probité toute naturelle; mais l'une & l'autre ont les mêmes sentimens sur l'esprit de société, & quand la dévotion ne veut rien prendre ni sur la religion, ni sur la pudeur, ni sur la charité, pour paroître aimable dans le commerce, elle n'en est que plus respectable aux yeux de la raison.

Tous les hommes seroient-ils donc assez malheureux pour ne pouvoir goûter des conversations exemptes de ces défauts? En combien de manières l'esprit de société peut-il se produire sans des secours qui ne sont nécessaires qu'à un génie

étroit & stérile ! Des principes & des raisonnemens généraux ne suffisent pas dans la matière que nous traitons : il faut du détail ; & puisqu'on veut favoriser les ressources de la dévotion pour plaire dans la société, voici celles que peuvent lui fournir des talens naturels, des connoissances acquises, & l'observation fidèle des maximes du christianisme.

Un défaut assez ordinaire aux hommes d'un esprit & d'une science au dessus du commun, est de trop dédaigner la plupart des conversations où ils se trouvent. Ils y entendent des réflexions si peu judicieuses, des raisonnemens si faux, de si frivoles dissertations, & quelquefois de si froides plaisanteries, qu'ils ne peuvent dissimu-

ler le dégoût & l'ennui que leur causent de pareils discours. J'ai dit que c'est un défaut ; non qu'on doive approuver ce qui est indigne d'approbation, ni passer sa vie à faire & à recevoir des visites où l'on reconnoît tant d'inutilité. Mais l'homme sage & le vrai philosophe évite l'excès de la mysanthropie, comme celui de la dissipation. Il ne se croit pas autorisé par les foibleffes & les imperfections des hommes à rompre tout commerce avec eux. Il n'a pas de son propre mérite une idée assez avantageuse, pour se préférer à tout le genre humain, & il supporte sans peine les autres, dans la conviction du besoin qu'il a lui-même d'être supporté. Il fait d'ailleurs les devoirs qui le lient

à la société, & il s'arrache, pour les remplir, aux délices de sa solitude. Les momens qu'il donne à la société, seroient uniquement employés, s'il en étoit le maître, à des entretiens utiles, instructifs, conformes aux pensées qui l'occupent, & aux études qu'il cultive; mais parmi les hommes qu'il est obligé de voir, il en est peu qui soient en état de soutenir ces conversations. Ne pouvant exiger qu'ils s'élèvent jusqu'à lui, il travaille à se rapprocher d'eux. Il tempère les rayons trop vifs d'une lumière qui les éblouiroit, & il apporte autant de soin à cacher des trésors précieux, que les demi beaux esprits à étaler de médiocres richesses; non moins admirable dans ces conversations peu intéressantes par

elles-mêmes, où il se proportionne aux connoissances & aux vûes de ceux qui lui parlent, que dans ces entretiens sublimes où donnant l'effor à son éloquence & à son génie, il traite les grands sujets avec toute la dignité qui leur convient.

Qu'il y a de grandeur à descendre, lorsqu'il le faut, au niveau des petits ! Mais qui est plus capable que la dévotion d'un effort plus pénible qu'on ne pourroit le croire ? Quand on n'a que de la philosophie, sans une piété qui en adoucisse la sècheresse, on éprouve une répugnance infinie à écouter & à suivre les discours qui se tiennent ordinairement dans le monde. On n'y voit rien qui soit digne d'attention, & si l'on

est forcé de les entendre, une contenance distraite & un morne silence marquent assez le peu de cas que l'on en fait. Mais la dévotion surmonte cette répugnance, en corrigeant par l'humilité du christianisme l'orgueil qui accompagne le savoir & la supériorité des talens, en inspirant pour les hommes une tendresse qui ne se rebutte ni de leur ignorance ni de leurs autres défauts, en prescrivant l'observation de tous les devoirs, quelque gênante qu'elle puisse être. Avec de telles maximes, le plus brillant génie, l'homme le plus éclairé, peut réduire en pratique cette maxime d'un si grand usage dans le monde, qu'il faut savoir s'ennuyer à propos. Préparé à l'ennui, il en prend moins lui-même,

& n'en communique pas aux personnes qu'il voit. N'est-ce pas là l'esprit de société ?

Rendons cependant justice au monde. Toutes ses conversations ne sont pas si disproportionnées au goût des esprits solides & des amateurs de la littérature ou des sciences. Il n'est pas rare qu'on s'y entretienne de poésie, d'éloquence, d'histoire, de politique, de morale, de matières même plus sérieuses & plus relevées. Il n'est rien en tout cela d'incompatible avec la dévotion. Elle en parle aussi volontiers qu'elle en écrit, & puisque nous avons vu qu'elle peut exceller dans la composition, rien n'empêche qu'avec la facilité de s'énoncer, elle ne se fasse également applaudir dans les compagnies où

l'on agite quelque'une de ces questions. Je dis plus : la dévotion a des avantages particuliers pour réussir dans ces sortes d'entretiens.

Car l'esprit de société ne consiste pas à parler savamment & profondément de toutes ces choses. Il faut en parler d'une manière qui plaise, en même temps qu'elle instruisse. C'est ce que ne font pas ces discoureurs impérieux qui commencent par se rendre maîtres d'une conversation, qui ne proposent pas, mais qui décident, qui ne prouvent pas, mais qui démontrent, qui ne daignent écouter personne, persuadés qu'avant qu'ils aient eux-mêmes parlé, on est incapable de prévenir ce qu'ils ont à dire, & qu'après leur décision, on

n'a rien de mieux à faire que d'y souscrire. Il n'est point de défaut plus contraire à l'esprit de société, que cet esprit de domination & d'empire, qui blesse l'amour propre des hommes par l'endroit le plus sensible. Ils veulent bien qu'on leur apprenne ce qu'ils ignorent, ils consentent qu'on rectifie leurs idées & leurs opinions; mais ils exigent qu'on ne leur fasse pas trop sentir la supériorité qu'on peut avoir sur eux: prêts à la reconnoître, lorsqu'on ne s'en prévaut pas, mais indignés qu'on prétende leur en arracher l'aveu, & malgré eux en exercer les droits.

La vanité fait quelquefois tomber dans ce ridicule des personnes qui ont d'ailleurs toutes les qualités nécessaires pour

rendre leur commerce agréable. Mais comme la vraie dévotion guérit de la vanité, elle préserve aussi de ce ridicule. Un favant ou un bel esprit à qui le christianisme enseigne l'usage qu'il doit faire de ses talens, ne s'en fert point pour humilier les hommes avec lesquels il vit ; il ne leur refuse pas la communication de ses lumières, mais sans leur donner lieu de rougir de leur propre aveuglement. On l'interroge : il répond ce qu'il fait, avec netteté, avec précision, & surtout avec modestie. On est tenté de le croire, par cela seul qu'il ne demande pas à en être crû sur sa parole ; & si l'on n'acquiesce pas toujours à ce qu'il dit, on estime au moins la sagesse de ses discours.

Il interroge lui-même , & il écoute les réponses qu'on lui fait , en homme qui ne croit pas tout favoir , qui cherche les occasions de s'instruire , & qui entend avec plaisir la raison s'expliquer par une autre bouche que la sienne. Il fait également parler & se taire; parler, pour exposer ses sentimens, & pour les établir sur les preuves qu'il juge les meilleures ; se taire , pour laisser à d'autres le temps de dire aussi ce qu'ils pensent , & d'y ajouter les motifs de ce qu'ils ont avancé. Qu'on suppose dans un homme qui apporte ces principes dans la société, un esprit vif, un langage aisé, un jugement droit, de grandes connoissances sur les matières qu'on traite, sa conversation ne sera-t-elle pas

suivie ? ne sera-t-elle pas admirée ? & ne lui déférera-t-on pas volontiers la même prééminence que ne peuvent obtenir ceux qui la mériteroient peut-être, s'ils ne s'efforçoient pas de l'usurper ?

Ce même homme est plus disposé à la louange qu'à la critique. Il se plaît à encourager des talens qui naissent, à développer dans un esprit qu'on ne connoît pas, & qui se connoît à peine lui-même, les semences des belles choses qui peuvent en sortir, à démêler dans un discours qu'on tient devant lui, ce qui est raisonnable & sensé, quoique défectueux par l'expression, en passant légèrement sur ce qui est absurde & insoutenable. Qu'on ne croie pas néanmoins qu'il

se fasse une mauvaise habitude de tout louer sans réserve & sans distinction. La piété aime le vrai, & ne fait point flatter. Une fade complaisance est un vice dans la société, & l'homme dont nous parlons l'évite avec autant de précaution que l'aigreur & la dureté.

Il ne prodigue donc pas son approbation, & encore moins ses applaudissemens. Il garde le silence, quand le respect ou d'autres considérations l'y forcent. Il blâme ce que les bienféances lui permettent de blâmer, il contredit les propositions qui lui paroissent dignes d'être combattues; mais ce n'est ni une antipathie personnelle, ni l'envie de briller aux dépens de son adversaire, qui l'engage dans ce combat: c'est le pur

amour de la vérité. Ses paroles dictées par ce motif, n'ont rien d'injurieux. Il parle tout à la fois avec force & modération, & pourvû que la vérité triomphe, il se fait un devoir d'épargner à son adversaire la honte d'avouer sa défaite.

La différence des avis sur des questions où il est permis de se partager, est le charme de la société. Elle soutient, elle anime les conversations, qui sans elle tomberoient bien tôt dans une insipide langueur. Elle fait éclore dans la chaleur des disputes des pensées fines & délicates, des tours heureux & naturels, des raisons fortes & pressantes, chacun mettant en œuvre toutes les ressources de son esprit, pour prouver son sentiment, & pour réfuter les objections

objections de ceux qui ne pensent pas comme lui. La dévotion ne se fait pas une peine d'entrer dans ces disputes où la vivacité ne dégénère pas en emportement, mais elle ne se livre point aux accès d'une humeur chagrine & contredifante, fléau de la société. Il est des personnes qui soit par présomption, soit par bizarrerie, & souvent par l'une & par l'autre, ne font jamais du sentiment qui s'ouvre; on donne des éloges à un ouvrage, elles en font la critique; on vante un mérite connu, elles le dépriment; on avance une proposition, elles embrassent la contradictoire, & quelque preuve qu'on puisse leur alléguer, elles n'en trouvent aucune de concluante. Si c'est fateur, que d'approuver

toûjours , c'est rudesse , c'est incivilité , que de toûjours contredire ; & si l'on est peu touché des louanges d'un homme qui les distribue indifféremment , l'on est choqué d'une éternelle & opiniâtre contradiction. La dévotion , ennemie de la flatterie , est également éloignée de cette humeur contredifante. Elle n'est prévenue ni en faveur de ses propres lumières ni contre celles d'autrui. Elle ne cherche pas avec une maligne attention des méprises qu'elle puisse relever. Il en est beaucoup dans les discours qu'elle entend , dont elle ne dit rien , soit parce qu'il seroit inutile & même dangereux d'en parler , soit parce que l'objet est trop peu important pour mériter une contestation. Des mœurs douces

répandent dans le commerce une aménité que l'esprit & les connoissances n'y mettent pas toujourns. Mais l'assemblage des talens & de la douceur est tout ce qu'il y a de plus délicieux & de plus aimable. La dévotion s'accorde parfaitement avec des mœurs douces. Elle n'exclut ni l'esprit ni les connoissances. Que peut-on lui demander de plus pour être capable de l'esprit de société ?

Si l'on veut y ajoûter la gentillesse & la légèreté du propos, quoique ce soit plustôt un appanage de notre nation qu'une qualité nécessaire à l'esprit de société, la dévotion ne s'y refusera pas absolument. Avec de l'enjouement dans l'esprit, & des graces dans le langage, elle amusera une compagnie par

d'ingénieuses narrations , & fera naître des fleurs dans le fond le plus aride. Sa conversation sera pleine de traits & de saillies qu'elle tirera d'une imagination féconde & inépuisable , non d'un cœur vicieux & dépravé. La raillerie même , pourvû que la religion , les mœurs & la charité n'en souffrent aucune atteinte , trouvera place dans ses discours ; & quoiqu'elle n'y ait pas un champ aussi vaste que dans les conversations où tous les sujets lui sont permis , elle causera aux amateurs de l'esprit un plaisir d'autant plus sensible , qu'il ne sera mêlé ni d'indignation ni de dégoût. J'avoue qu'une société où les droits de la vertu sont inviolablement respectés , quelque agréable qu'elle puisse être

d'ailleurs, n'a que de foibles
attraits pour des personnes ac-
coûtumées au désordre & à la
licence, à peu près comme un
homme blasé par les excès de
la crapule, ne trouve plus de
goût qu'aux liqueurs & aux
boissons les plus fortes. Mais
est-ce sur de pareils suffrages
qu'on doit juger si la dévotion
peut avoir l'esprit de société?
Ne lui suffit-il pas de plaire à
ceux qui savent discerner dans
la bonne plaisanterie l'art avec
lequel elle est maniée, & ne
l'en estiment que davantage
lorsqu'elle s'exerce sur des su-
jets innocens? La dévotion qui
a des talens, & surtout celui
de bien rendre ce qu'elle fait,
n'ennuiera jamais ces vrais con-
noisseurs, quoique peut-être ils
n'aient pas le courage de vivre

suivant ses maximes. Ils seront enchantés de la douceur de son commerce, de la justesse de ses raisonnemens, de l'élégante simplicité de ses expressions, de l'étendue de ses connoissances, de la modestie sans fard qui rehausse tout ce mérite. Ils ne se plaindront pas de l'indigence & de la sècheresse de sa conversation : ils lui accorderont d'une commune voix l'esprit de société.

Ainsi, de quelque manière qu'on envisage l'esprit, il est faux que la dévotion l'abaisse & le retrécisse. Après tous les genres d'esprit dont je viens de parler, si j'en connoissois quelque autre, j'en examinerois le rapport avec la dévotion; mais que manque-t-il à son apologie lorsqu'on a prouvé, comme je

me flatte de l'avoir fait , qu'elle est compatible avec l'esprit des belles lettres , avec l'esprit des sciences , avec l'esprit de gouvernement , avec l'esprit des affaires , avec l'esprit de société ? C'est aux adversaires de la dévotion à chercher quelque nouveau genre différent de tous ceux-là , s'ils prétendent encore qu'il en est quelqu'un dont elle soit l'ennemie irréconciliable.

On me demandera peut-être s'il y a beaucoup d'exemples de ce parfait accord de la dévotion avec l'esprit. J'en ai marqué quelques - uns lorsqu'ils se sont présentés sous ma plume , & j'aurois pû en ajoûter un plus grand nombre , non seulement dans les belles lettres & dans les sciences , mais encore dans le gouvernement , dans les affaires

& dans la société. J'ai crû devoir m'attacher à la possibilité, plus difficile à établir par la voie du raisonnement que la réalité par celle des exemples. On fait d'ailleurs que les faits de cette espèce touchent peu les adversaires que j'ai combattus, déterminés à contester la vérité de la dévotion, si l'esprit est incontestable, ou à douter de l'esprit, s'il n'est pas si aisé de former des doutes sur la dévotion. Pour leur fermer la bouche, il falloit approfondir la nature des choses, concilier celles qu'ils regardent comme opposées, & en donnant aux faits qu'ils nient de la vrai-semblance, les disposer à en reconnoître la certitude. Je conviendrai cependant que les exemples de la dévotion &
d'une

d'une seule espèce d'esprit réunies en un degré éminent, ne sont pas ordinaires. Si l'on veut voir la dévotion & toutes les espèces d'esprit rassemblées dans une même personne, les exemples en sont encore plus rares, & peut-être n'en est-il aucun. Mais à qui faut-il attribuer cette rareté ? est-ce à la dévotion ? est-ce aux hommes même ? On a vû que la dévotion n'a rien en soi de contraire à l'esprit, & qu'elle remplace par d'utiles secours les criminels appuis qu'elle lui ravit. Ne cherchons donc pas d'autre cause que la foiblesse des hommes. Peu capables de la perfection, la plupart ou altèrent la piété par de faux principes, & l'esprit y perd, ou se trompent, au préjudice de la piété, sur le mérite

& les avantages de l'esprit. Mais ces erreurs ne sont pas inévitables, elles ne sont pas générales. Il y a eu des hommes qui pourvûs par l'Auteur de la nature d'admirables talens, ont fû en allier l'exercice avec une fidèle correspondance à des graces d'un ordre supérieur. Ils ont connu la piété, & l'usage qu'elle pouvoit faire de l'esprit. Ils ont eu la force de réduire en pratique cette théorie incompréhensible aux esprits bornés ou aux dévots imparfaits. Ce qu'ils ont fait, d'autres auroient pû le faire avec les mêmes ressources; & s'ils ont eu si peu d'imitateurs, c'est que la perfection est rare dans l'ordre de la nature, comme dans celui de la grace.

Qu'on me dise en effet pour-

quoy les différens genres d'esprit sont si souvent divisés, & pourquoy dans le même genre il n'arrive guères qu'un seul homme ait toutes les parties. S'il est commun aux grands Poètes d'écrire bien en prose, il ne l'est pas d'exceller tout à la fois dans la poésie & dans l'art oratoire. Il ne l'est même pas de posséder plusieurs parties différentes dans chacun de ces deux genres. Où sont les Orateurs parmi nous qui réussissent également dans les panégyriques, dans les oraisons funèbres, dans les mystères, dans la morale, dans les plaidoyers (si la différence des professions permettoit d'unir la chaire & le barreau), dans les sujets purement académiques ? Où sont les Poètes qui aient chauffé

avec le même succès le cothurne tragique & le brodequin de la comédie, qui soient merveilleux dans l'épopée, & en même temps dans le poëme lyrique, qui ne brillent pas moins dans l'élégie que dans l'épigramme & dans la fatyre ? Combien compte-t-on d'Auteurs en qui l'on admire la force du génie & du raisonnement jointe à une profonde érudition ? L'union des sciences avec la littérature est-elle fort ordinaire ? & parmi ceux qui étudient les sciences, en voit-on beaucoup qui soient également versés dans les mathématiques & dans la théologie, dans la métaphysique qui s'élève jusqu'aux esprits, & dans la physique qui ne considère que les corps ? Mais où trouve-t-on des hommes capables de com-

poser d'excellens ouvrages, & cependant habiles dans le gouvernement, déliés dans les affaires, aimables dans la société ? Est-ce l'incompatibilité réelle de ces différens talens qui cause leur séparation ? Non sans doute, car ils coulent tous de la même source, & ce n'est point par leur nature qu'ils s'excluent mutuellement ; mais Dieu, qui est l'auteur de ces dons, les distribue avec poids & avec mesure. Souvent il n'en accorde qu'un seul ; rarement il en accumule plusieurs sur une même tête, & si jamais il a daigné les réunir tous, il n'est pas arrivé que tant de talens fussent portés par l'homme unique qui les possédoit, au même degré de perfection. La vie humaine est trop courte, les occupations

qui la remplissent trop multipliées, la tentation d'un orgueil ambitieux trop dangereuse pour les uns, & pour les autres celle d'un attachement idolatre, pour qu'il soit possible, & même convenable, qu'un seul homme ait en toute matière une égale supériorité sur les autres hommes. Si l'on cherche des causes étrangères pour expliquer le partage des talens de l'esprit, il n'est pas juste de rejeter sur la dévotion le petit nombre de ceux qui savent la rapprocher de l'esprit. Elle lui est encore moins opposée que les divers talens ne le sont l'un à l'autre.

Ce qui entretient le mépris que les censeurs de la dévotion ont pour elle, c'est qu'ils la voient en des personnes dont ils méprisent l'esprit & les lu-

mières. Ils en concluent qu'elle n'est bonne que pour ceux qui n'ont ni connoissance ni talens : fausse conséquence , & qu'on pourroit rétorquer contre le vice , qui est accompagné d'ignorance & de stupidité , plus souvent encore que la dévotion. Ils devroient au contraire estimer celle-ci par l'endroit même qui l'avilit à leurs yeux , car elle ne seroit plus ce qu'elle est , c'est-à-dire , l'ouvrage de Dieu , & son ouvrage le plus précieux , si l'on ne pouvoit y prétendre que par les talens de l'esprit. Ces talens ne sont pas égaux ni même universels dans les hommes. Tous néanmoins sont appelés à la piété , qui honore Dieu , & à la béatitude , qui couronne la piété. Falloit-il que la vertu , si nécessaire à l'hom-

me , & le bonheur pour lequel il est né , dépendissent d'une circonstance qui n'est pas en son pouvoir ? Les ignorans & les esprits bornés sont-ils moins les enfans de Dieu que les savans & les grands génies ? Une ame , pour être enveloppée d'organes épais , en est-elle moins une substance spirituelle ? est-elle moins capable d'aimer ici-bas celui qui l'a créée , & lorsque ses liens seront rompus , de contempler l'éternelle vérité ? Pourquoi seroit-elle exclue de la dévotion , qui l'éclaire dans ses ténèbres , qui la console dans ses maux , qui doit un jour combler tous ses vœux ? Mais cette même dévotion , qui convient & doit convenir aux personnes les plus simples , est également faite
pour

pour les plus sublimes intelligences. Loin de les rebutter par sa prétendue bassesse, elle ne leur présente que des idées nobles, grandes, majestueuses : elle fait mieux ; elle leur apprend que toutes ces idées ne valent pas une seule des actions qu'on peut faire pour le service de Dieu ou celui du prochain.

Fin.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit intitulé *La Dévotion Réconciliée avec l'Esprit*, & je n'y ai rien trouvé qui n'en doive faire souhaiter l'impression. A Paris, ce 30 août 1753. Signé GISBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Prévôts de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé TEULIERES Imprimeur à Montauban, nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre, *La Dévotion Réconciliée avec l'Esprit*, s'il nous plaisoit lui accorder nos lettres

de privilège pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces présentes, d'imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui ont droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de 3000 livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de

lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des présentes; que l'impétrant se conformera en tout aux réglemens de la librairie, & notamment à celui du 10 avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur de LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre bibliothèque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur de LAMOIGNON, & un dans celle de

notre

notre très-cher & féal Chevalier ,
Garde des Sceaux de France , le sieur
de MACHAULT Commandeur de nos
ordres : Le tout à peine de nullité des
présentes , du contenu desquelles vous
mandons & enjoignons de faire jouir
ledit Exposant & ses ayans cause plei-
nement & paisiblement , sans souffrir
qu'il leur soit fait aucun trouble ou
empêchement. Voulons que la copie
des présentes , qui sera imprimée tout
au long au commencement ou à la fin
dudit ouvrage , soit tenue pour dûe-
ment signifiée , & qu'aux copies colla-
tionnées par l'un de nos amés & féaux
Conseillers Secrétaires , foi soit ajoû-
tée comme à l'original. Commandons
au premier notre Huissier ou Sergent
sur ce requis, de faire pour l'exécution
d'icelles tous actes requis & nécessai-
res , sans demander autre permission ,
nonobstant clameur de haro , charte
normande & lettres à ce contraires :
Car tel est notre plaisir. Donné à
Versailles le vingtième jour du mois
de mars , l'an de grace mil sept cens
cinquante-quatre , & de notre regne
le trente-neuvième. Par le Roi en son

H h

Conseil. Signé PERRIN.

Registré sur le registre XIII de la
Chambre royale des Libraires & Imprim-
meurs de Paris, n.^o 312, fol. 247,
conformément aux anciens réglemens,
confirmés par celui du 28 février 1723.
A Paris le 22 mars 1754. DIDOT.



